
3 1761 04951866 5

Elizabeth Sullivan
the gift of her Uncle Bowles
26 April 1829.

LES
PETITS ÉMIGRÉS.

DE L'IMPRIMERIE D'ANGE CLO,
A L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS.

LES PETITS ÉMIGRÉS,

OU

CORRESPONDANCE

DE QUELQUES ENFANS;

OUVRAGE FAIT POUR SERVIR A L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE;

PAR MME DE GENLIS.

CINQUIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 9.

1812.

There are three things highly pernicious to the endearments of beauty. . . . . gaming, scandal and politics.

MURPHY.

Il y a sur-tout trois choses qui détruisent tout le charme de la beauté : *le jeu, la médisance et la politique.*

C'est être un monstre, que de ne pas aimer ceux qui ont cultivé notre ame.

LETTRES DE VOLTAIRE.



PRÉFACE.

Voila l'ouvrage dont on a dit tant de mal, sans le connoître, sans en avoir lu une ligne, uniquement sur son titre; car ce nom *d'émigré* a fait penser à quelques émigrés, qu'il ne pouvoit contenir qu'une satire amère et sanglante (1). Mais respecter le malheur, c'est se respecter soi-même, dans quelque situation que l'on puisse être; je me suis toujours conduite d'après cette maxime sacrée pour les ames sensibles et généreuses, et je ne m'en écarterai jamais. Je défie que l'on puisse trouver dans mes nombreux ou-

(1) Cet ouvrage, fait en Allemagne, fut annoncé long-temps d'avance par les libraires; et sur le titre seul, M. de Rivarol et quelques autres émigrés publièrent des libelles dans lesquels ils se récrièrent sur la *noirceur* d'un tel ouvrage, supposant qu'il ne pouvoit contenir qu'une abominable satire.

vrages une seule personnalité : je n'ai critiqué que des écrits ; j'ai toujours respecté les personnes, et souvent les personnes les moins respectables. Je n'ai même critiqué dans mes ouvrages que ce qui m'a paru contraire à la religion et aux mœurs ; hors ce point, je ne me suis permis de ma vie une critique purement littéraire, je ne me suis moquée que de ce qui m'a paru essentiellement vicieux et dangereux : c'est anoblir et sanctifier l'arme puissante du ridicule, que de la tourner contre le vice. Au reste, je n'ai dit dans ces lettres que ce que je pensois, ce que je sentois ; la méchanceté d'un très-petit nombre d'individus ne peut me rendre injuste pour une classe infortunée dont je partage les malheurs ; et, fût-elle toute

entière sans équité pour moi, elle n'en seroit pas moins intéressante à d'autres égards, et j'en parlerois toujours avec la même impartialité. Les envieux, les calomniateurs, les libellistes, ont beau écrire, cabaler, se tourmenter pour nuire, le public, même dans les temps orageux de factions, ne jugera jamais les auteurs que sur leurs ouvrages : la méchanceté, toujours active et ingénieuse, pourra facilement troubler leur tranquillité, mais elle n'aura jamais le pouvoir affreux de détruire leur réputation. L'ame d'un auteur se peint dans ses écrits; c'est là qu'on la cherche, qu'on la trouve et qu'on la juge. Il faut de la grandeur d'ame pour parler dignement de la vertu, l'emphase et l'affectation n'en inspirèrent jamais le goût; il faut une

sensibilité profonde et vraie pour arracher des larmes à ses lecteurs. Il est mille fois plus facile d'être hypocrite avec succès dans ses actions que dans ses écrits. Une conduite artificieuse peut usurper l'estime, du moins pour un temps; mais un livre n'en impose à personne : s'il est véritablement moral et touchant, on est certain que l'auteur a senti tout ce qu'il a décrit, tout ce qu'il a dépeint; et si même on trouvoit dans la vie d'un tel écrivain des torts incontestables, on ne les regarderoit que comme des égaremens passagers qui n'auroient pu altérer le fond de son caractère et corrompre son cœur. J. J. Rousseau est une grande preuve de cette verité. Ce ne sont point des ennemis qui ont noirci sa vie, c'est lui-même qui

s'accuse des actions les plus viles et les plus inhumaines. C'est lui-même qui s'accuse d'avoir changé de religion par des vues d'intérêt, d'avoir volé et calomnié l'innocence, et d'avoir mis tous ses enfans, à l'hôpital, malgré les prières et les pleurs de sa femme.... Point de doutes sur ces crimes et cette barbarie; ses plus grands admirateurs ne peuvent les nier, et cependant on loue unanimement *sa profonde sensibilité*. Eh! qui pourroit, sans injustice, lui refuser cet hommage? La preuve la plus incontestable de sa sensibilité se trouve dans ses écrits; son propre témoignage ne sauroit ni la détruire, ni l'atténuer: comment la haine, toujours si suspecte, ose-t-elle donc espérer que des accusations vagues et dénuées de preuves, pourront noircir le ca-

ractère d'un écrivain dont les ouvrages parlent au cœur et savent inspirer le goût de la vertu? Ah! soyons *équitables!* c'est dans toutes les circonstances de la vie le parti le plus sûr, ainsi que le plus noble; et soyons bien certains que les injustices ne déshonorent que ceux qui les commettent, et que les libelles ue flétrissent que leurs auteurs.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MES PETITS ENFANS.

Mes chers enfans,

Le sort qui nous sépare, ne peut du moins m'empêcher de m'occuper de vous. Cet ouvrage que je vous offre, n'est cependant pas fait pour l'enfance; mais je le crois écrit avec assez de simplicité et de clarté, pour que vous puissiez le comprendre, et dans quelques années vous le relirez avec plus de fruit encore.

J'ai présenté dans ce roman quelques portraits ridicules, mais en les faisant je n'ai eu personne en vue, je n'ai peint aucun individu particulier; en même temps j'ai recueilli une infinité de faits réels et d'actions généreuses dont il m'a été beaucoup plus doux d'être l'historien que l'inventrice. J'ai fait, d'après nature, tous les portraits de mes personnages vertueux; la pieuse et reconnoissante Adélaïde est mademoiselle d'Orléans; la modeste, la spirituelle et sage Olympe est lady Edouard Fitzgerald. J'ai peint dans d'autres écrits son ame angélique; je n'ai voulu présenter ici que le genre de son esprit et cette raison supérieure si rarement réunie à la première jeunesse. C'est cette sagesse prématurée qui l'a préser-

vée de la manie, si ridicule à son âge, d'afficher ou même d'avoir *des opinions politiques*. J'espère, mes enfans, que vous imiterez un jour cette louable modestie, et qu'à dix-huit ou vingt ans, toujours entièrement dévoués à votre pays et soumis à ses lois, vous aurez assez d'esprit pour ne pas disserter sur les différentes formes de gouvernement, et pour ne vous pas ériger en législateurs. Profitez, mes enfans, des tendres soins dont vous êtes les objets : soyez vrais, raisonnables et vertueux; et quelle que soit ma destinée personnelle, je ne serai pas tentée de m'en plaindre.

LES PETITS ÉMIGRÉS.

LETTRE PREMIÈRE.

Edouard d'Armilly, à son cousin Auguste de Palmène.

Kussnacht, ce 15 mai 1793.

Je profite d'une occasion bien sûre pour te donner de nos nouvelles avec détail. N'ayant pas reçu des tiennes depuis bien long-temps, je suppose que mes lettres ont été perdues, et que tu ne sais pas où nous sommes. Je connois ton amitié, cher Auguste, et je suis bien sûr que tu penses comme je penserois à ta place. Aujourd'hui, 15 mai, j'ai eu douze ans accomplis; nous vînmes au monde, Adélaïde et moi, à neuf heures du matin. Pauvre Adelaïde ! je suis bien certain qu'en se levant ce matin, elle a pensé à son frère jumeau. Oh! que j'attends avec impatience une lettre d'elle ! Qu'il est triste, mon ami, d'être ainsi séparés

les uns des autres, quand on étoit accoutumé à vivre ensemble depuis le berceau ! Te souviens-tu de nos parties de colin-maillard, et des pénitences que nous donnions à Pierrot ? et comme Adrienne et Adélaïde rioient aux jeux de *madame Goingoin* et de *la guerre panpan?* Heureux temps! qu'il est déjà loin!

Tu ne dois pas ignorer que nous sommes en Suisse. Mon père avoit voulu d'abord s'établir à Schaffouse ; mais ensuite il a trouvé le pays trop vilain, quoique la cascade de Lauffen soit pourtant la plus belle chose du monde. Imagine-toi trois chutes du Rhin, dont la plus haute a quatre-vingts pieds d'élévation : c'est superbe, car le volume d'eau est plus gros qu'une grande maison, et cela fait un brouhaha bien imposant. Malgré cela, mon père a préféré les environs de Zurich qui sont charmans, et Gessner y a composé toutes ses idylles; quand je pense à cela en me promenant, cela me donne plus d'envie que jamais de faire des vers. Nous sommes à une lieue de

Zurich, dans un joli village, nommé Kussnacht. Mon père a loué une petite maison où nous serons tous passablement bien. Ah! si Adélaïde y étoit, nous pourrions encore nous y trouver heureux! Nous sommes ici incognito pour éviter les persécutions ; sachant tous parfaitement l'anglais, nous nous donnons pour une famille irlandaise. Mon père est à Schaffouse, où maman doit arriver avec mes deux sœurs cadettes et mon petit-frère Pierrot. Que je serai aise de les revoir! je ne pourrai guères causer qu'avec Juliette ; elle a dix ans, c'est un âge raisonnable. Mais Pierrot et Gogo sont de vrais enfans : ils n'en sont que plus heureux dans le temps où nous sommes. Mon père m'a dit qu'il me chargeroit de donner des leçons d'écriture et d'orthographe à Pierrot qui a beaucoup de dispositions, et qui écrit déja étonnamment pour un enfant de sept ans et trois mois. Son écriture est très-grosse, mais il sait l'orthographe presqu'aussi bien que Juliette. Je leur donnerai aussi des leçons de dessin et

d'arithmétique. Ainsi tu vois que je n'aurai pas le temps de m'ennuyer. Je t'envoie par cette occasion, de petites cornes de chamois dont on peut orner des badines; cela est fort joli. J'envoie, pour ma cousine, six plantes de Suisse que j'ai cueillies et desséchées moi-même; offre-les lui de ma part : il y en a deux semblables, c'est ce que nous appelons en France, *l'herbe aux perles;* on la nomme en allemand, *Vergiss mein nicht* (1). C'est pourquoi j'en envoie deux; Adrienne voudra bien en donner une à Adélaïde, et garder l'autre. Tu lui expliqueras le nom allemand.

Je te prie, mon ami, de m'envoyer du vélin, des pinceaux et un bilboquet.

Adieu, cher cousin, je t'embrasse tendrement, et je te quitte pour écrire à Adélaïde.

Le fidèle le Blanc n'a pas voulu nous quitter : il est dans ce moment avec moi; mon père me l'a laissé, afin que je ne sois pas tout seul en son absence.

---

(1) Ne m'oubliez pas.

LETTRE II.

Du même, au comte d'Armilly, son père.

Kussnacht, 20 mai.

Mon cher papa,

J'AI fait une faute, et je ne veux pas ajouter à ce malheur un tort encore plus grand, qui seroit de vous la cacher. Voici l'aventure qui m'est arrivée.

Comme vous m'avez permis de lire les idylles de Gessner, cela m'a donné la plus grande envie de voir son tombeau. Mon cher papa m'avoit défendu d'aller aux promenades de la ville, parce qu'on y peut rencontrer des émigrés de connoissance; mais d'un autre côté, Frick, le fils aîné de notre hôte m'assuroit que les émigrés ne se promenoient que sur le grand pont de Zurich, ou dans la belle promenade située au haut de la ville. Ainsi j'ai été avec Frick dans la presqu'île où se trouve le tombeau de Gessner; j'avois pris la précaution de n'y aller qu'au jour tombant, et j'avois mon cha-

peau rabattu sur les yeux ; en outre je ne parlois qu'allemand avec Frick, ainsi je ne devois donc pas m'attendre à être reconnu. Mais par malheur j'avois marché très-vîte, il faisoit chaud ; j'étois en nage, et arrivé au tombeau de Gessner, voyant qu'il n'y avoit personne là, j'ai ôté mon chapeau qui m'étouffoit, et je me suis mis à considérer le bas relief du tombeau. Je l'examinois si attentivement que je ne prenois pas garde à ce qui se passoit autour de moi; tout d'un coup je me sens saisir le bras, et j'entends prononcer mon nom : je me retourne et je reconnois le chevalier d'Ermont. Mon premier mouvement a été de l'embrasser de tout mon cœur, car après plus d'un an d'absence, on est bien aise de revoir un compatriote, et quoiqu'il ait deux ans de plus que moi, je le regardois autrefois comme un ami ; il ne se glorifioit pas de son âge, et je puis dire qu'il ne m'a jamais traité en enfant. Je n'avois pas pour lui autant d'amitié que pour Auguste, qui est justement de mon âge, qui d'ail-

leurs est bien mieux élevé, et enfin mon cousin germain; mais le chevalier d'Ermont m'a toujours paru très aimable. Il a été enchanté de me revoir, et m'a trouvé grandi de la tête. Imaginez, papa, que je suis aussi grand que lui! Le pauvre garçon est bien changé, les fatigues de l'émigration l'ont tué, il a été élevé trop délicatement. Son père, sa mere et sa sœur sont à Berne; ils l'ont envoyé, avec un vieux domestique, à Richterweil, à cinq lieues d'ici, pour y consulter un célèbre médecin qui y demeure. J'ai demandé au jeune d'Ermont de ne dire à qui que ce fût qu'il m'eût rencontré, et il m'en a donné sa parole d'honneur. Pour éviter son vieux domestique qui étoit dans le jardin, je ne suis pas resté long-temps avec lui. Il m'a conjuré de lui écrire à Richterweil, et sans y réfléchir je le lui ai promis; mais je ne le ferai cependant qu'avec la permission de mon cher papa. Il est parti le lendemain de notre entrevue; j'ai déjà reçu de lui un petit billet qui m'a bien surpris, car il

n'y a pas un mot d'orthographe, mais il montre de bien bons sentimens.

Je vous supplie, mon tendre papa, de me pardonner ma désobéissance et mon imprudence; je m'en repens véritablement, malgré le plaisir que j'ai eu à revoir ce jeune homme.

J'ai achevé les idylles de Gessner, et la vie d'Henri IV, par Péréfixe; se peut-il qu'on ait abattu la statue d'un tel prince! Cela est d'autant plus affreux que le peuple n'avoit pas oublié ce grand roi; il savoit toutes ses bonnnes actions : il vaudroit mieux qu'il les eût ignorées; l'ingratitude est bien pire que l'ignorance. Je crois, mon cher papa, que le peuple est naturellement ingrat : cela est bien triste à penser. J'ai lu dans l'histoire ancienne que lorsque Timoléon détruisit la tyrannie à Syracuse, il fit faire juridiquemment le procès à toutes les statues des rois, et conserva celle de Gélon. La statue d'Henri-le-Grand étoit bien digne d'une pareille exception! Quand je réfléchis aux horreurs qui se commettent en

France, je suis tout-à-fait dégoûté de la vie; et si je n'avois pas une famille qui m'est si chère, je serois fâché d'être né.

Comme vous me l'avez ordonné, je lis tous les jours, une heure, *les Elémens de Géométrie;* j'ai appris par cœur *la Chartreuse* de *Gresset*, et j'apprends dans ce moment l'*Ode au prince Eugène* de *J.-B. Rousseau;* j'ai aussi fini *the Vicar of Wakefield*. Je travaille soir et matin au jardin, et je dessine bien régulièrement. Mon herbier desséché avance, mais j'en ai envoyé six plantes à ma cousine, pour elle et pour Adélaïde, par l'homme auquel papa a laissé ses lettres en partant.

Adieu, mon cher papa; à présent que je vous attends tous les jours, je compte chaque minute; je me réveille avant le jour, croyant toujours entendre le bruit de la voiture, et je ne me promène plus que sur la route par laquelle vous devez arriver. Je joins à ce paquet deux lettres, l'une pour maman, l'autre pour Juliette. Adieu, mon bien aimé père, votre fils

vous chérit et vous embrasse de toute son ame.

LETTRE III.

Réponse de M. d'Armilly, à son fils Edouard.

Schaffouse, ce 25 mai.

SOYEZ toujours aussi sincère, mon Edouard, avec votre meilleur et votre plus tendre ami, et toujours vous trouverez en lui la plus parfaite indulgence. La seule chose qui puisse prefondément blesser des parens sensibles et raisonnables, c'est le manque de confiance, parce qu'une confiance entière est l'unique preuve d'une amitié véritable et solide.

Pendant bien des années, mon cher enfant, vous aurez besoin de guide. Où pourriez-vous en trouver un plus attentif et plus zélé qu'un père? Et comment pourroit on guider celui qui chercheroit à cacher ses démarches? Ah! mon fils, ne m'ôtez jamais les moyens de vous

être utile ! Ce devoir si doux et si sacré, je ne puis le remplir, que de concert avec vous ; ma seule volonté ne suffit pas pour m'en acquitter parfaitement ; il faut encore que vous ayez la raison d'y joindre la vôtre, et que nous agissions d'intelligence. Mais je connois ton cœur, mon cher Edouard, ce cœur si semblable à celui d'Adélaïde ne me trompera jamais. Jusqu'ici le sentiment t'a bien conduit, et maintenant la raison commence à t'éclairer ; tu peux déjà comparer et réfléchir, et c'est de cet instant que l'on entre véritablement dans la carrière de la vie ; tu dois donc tâcher d'en apercevoir le but, afin de le poursuivre et de l'atteindre : ouvre les yeux, mon fils ; tu le verras ce but !... La fortune a détruit toutes les illusions et tous les vains objets qui pouvoient te le cacher. Veux-tu vivre pour acquérir des dignités et des richesses ? songe à celles que nous possédions il y a si peu de temps, et vois ce qui nous en reste. Des biens si fragiles méritent-ils que l'on se dévoue à

l'ambition de les accumuler ? Veux-tu vivre pour obtenir une grande réputation et l'amour de tes concitoyens ? réfléchis à l'inconstance de la multitude, porte tes regards vers Paris, vois l'inconséquence et l'absurdité de ce peuple malheureux, et tu sauras apprécier les couronnes qu'il distribue. Que l'exemple de quelques-uns de tes compatriotes t'apprenne encore combien peut être funeste la célébrité, même acquise avec gloire ; un nom éclatant, dans la proscription, est un malheur de plus ; et dans les temps paisibles, il attire encore l'envie et la haine, et ne peut échapper aux traits de la calomnie. Les grands hommes ont toujours été les objets des plus odieuses injustices ; leurs contemporains ne les ont jamais loués dignement que dans leurs oraisons funèbres. Profite, mon ami, des événemens terribles qui se passent sous tes yeux ; ce ne sont point des historiens, peut-être nfidèles ou mal instruits, qui te parlent, c'est le tableau frappant de toutes les passions humaines qui se déroule devant toi ;

tu peux acquérir en quelques années l'expérience de plusieurs siècles. Sois juste et bon, voilà le seul but de la vie et la seule route du vrai bonheur. L'homme juste est religieux, parce que l'ingratitude est la plus noire des injustices, et quelle reconnoissance ne doit-on pas au Créateur de l'univers! L'homme juste révère en ses parens et en ses instituteurs, ses premiers bienfaiteurs sur la terre; il est fidèle observateur des lois, ami de l'ordre et de la paix, il sert son pays avec zèle, et sa parole est inviolable; si la bonté se joint à ce caractère, de ce mélange heureux, naît le véritable héroïsme, qui consiste à faire les actions les plus touchantes et les plus vertueuses, non pour être applaudi, mais pour se satisfaire soi-même en se rendant utile aux autres.

Ne faites jamais rien qui puisse être justement condamné; mais en même-temps ne vous affligez jamais d'un blâme injuste. Quand vous voulez agir, ne vous occupez point du jugement que l'on pourra porter de votre démarche; ne

considérez que l'action elle-même, et si elle ne blesse en rien les lois, les bienséances et la justice, si elle est raisonnable, utile et vertueuse, n'hésitez pas à la faire, quel qu'en soit le péril ou les inconvéniens. Enfin, conservez le sentiment louable qui fait attacher du prix à l'estime de ses concitoyens, mais sachez vous préserver toujours de l'orgueil insensé qui fait désirer leur admiration.

Il y a une infinité de démarches indifférentes en elles-mêmes, et sur lesquelles, par conséquent, la morale ne prononce rien. Dans ce cas, ne pouvant recourir aux principes, il faut se laisser diriger par l'opinion des autres; c'est alors qu'il est convenable, qu'il est sage de réfléchir à ce que le public pourra penser, et c'est alors qu'il est prudent de redouter les fausses interprétations et les censures, même peu fondées. Dans toutes les choses où l'on doit consulter sa conscience, il faut n'écouter qu'elle; le monde a le droit de nous guider dans tout le reste.

Vous me demandez si le peuple est in-

grat ? non, mon fils, il ne l'est point, et l'étude de l'histoire vous en convaincra. Entre mille traits que je pourrois vous citer à ce sujet, je vais vous en conter un que vous ne connoissez point, et qui me paroît bien frappant.

Démétrius, fils d'Antigone, rendit de grands services à la ville de Rhodes, qui, en reconnoissance, lui éleva plusieurs statues. Par la suite Antigone s'étant brouillé avec Rhodes, ordonna à Démétrius d'en faire le siége. Pendant qu'il l'assiégeoit, les chefs qui commandoient dans la ville, proposèrent d'abattre les statues de Démétrius; mais le peuple s'y opposa formellement, en disant que la guerre ne détruisoit pas les bienfaits pour lesquels ces statues avoient été élevées, et on ne les abattit pas, quoiqu'en même-temps le peuple n'eût aucune envie de se rendre, et qu'il se défendît si vaillamment, que Démétrius, après un long siége, fut obligé de faire un traité de paix avec les Rhodiens.

L'ingratitude est le dernier degré de la

corruption ; aussi ce vice est inconnu chez les sauvages, et il est très rare parmi les paysans, et en général dans toutes les classes que le luxe n'a point perverties. Le peuple est naturellement reconnoissant jusqu'a l'enthousiasme ; mais il est d'une extrême ignorance, et le manque de lumières produit nécessairement l'inconstance ; car pour se fixer, il faut savoir bien choisir, et pour conserver une affection raisonnable, il faut être en état d'en apprécier l'objet. Examinez toutes les persones légères, vous trouverez toujours qu'elles manquent de réflexions et de principes ; défauts inexcusables dans les gens qui ont reçu de l'éducation ; mais défauts qu'il est impossible que le peuple n'ait pas. Admirez donc le sentiment touchant qui le porte toujours à louer avec transport ce qu'il croit bon, et à diviniser ce qu'il aime. Ses vertus viennent de l'ame, ses vices ne sont que des erreurs ; dès qu'il les connoît, il en gémit et les abjure. Ne comptez jamais sur lui, mais ne le méprisez pas.

A l'égard de votre correspondance avec le chevalier d'Ermont, puisque vous avez promis de lui écrire, il faut tenir votre parole. Ce jeune homme a reçu l'éducation la plus négligée, ou, pour mieux dire, il n'en a pas reçu du tout; mais il est bien né, et ses parens sont remplis d'honneur et de probité. Je ne suis point étonné qu'il ne sache pas l'orthographe, c'est un petit malheur héréditaire dans sa famille, des deux côtés, paternel et maternel. J'ai vu quelquefois des billets que madame d'Ermont écrivoit à madame d'Armilly; ils étoient véritablement curieux. Il y a long-temps que nous avons remarqué (sans pouvoir en deviner la raison) que toutes les femmes de chambre, et en général les gens du peuple mettent toujours deux points sur les *y*, et des accens indistinctement sur tous les *a*. Madame d'Ermont a adopté cette manière; elle y joint de plus quelque chose qui lui est particulier, c'est de placer de temps en temps des cédilles sous des *c* qui n'en ont pas besoin, et souvent même

sous des *s*, ce qui produit dans son écriture un effet très-original. Au reste, cette ignorance ne l'empêchoit pas d'être extrêmement aimable, ainsi que son mari, qui joignoit à tous les agrémens que l'on peut avoir dans la société, beaucoup d'esprit naturel et un cœur excellent. On dit qu'il est fort aigri par le malheur, et d'une excessive intolérance pour tous ceux qui ne pensent pas exactement comme lui : si cela est, je le plains doublement. Je vous recommande de ne jamais parler des affaires dans vos lettres au jeune d'Ermont ; vous n'êtes pas en état d'en bien raisonner, vous ne pourriez que répéter ce que vous m'avez entendu dire, et je veux que vous n'adoptiez positivement de moi que les principes qui tiennent à la morale, parce que j'ai puisé ces principes dans la religion et dans la nature, et que parconséquent ils sont vrais et immuables. Quant à mes opinions politiques, je n'ai nulle certitude qu'elles soient les meilleures que l'on puisse avoir, j'ai choisi à cet égard les

idées qui m'ont paru les plus raisonnables ; mais comme je suis fort loin de connoître tout ce qui a été pensé, tout ce qu'on a dit et écrit sur cette matière, il est vraisemblable que si j'avois les lumières qui me manquent, j'aurois d'autres idées et peut être absolument contraires à celles que j'ai adoptées. Depuis que le monde existe, nul homme n'a pu créer encore un système politique de gouvernement qui ait été à l'abri des critiques les mieux fondées; cependant, depuis Solon jusqu'à nos jours, un grand nombre d'hommes d'un mérite rare et d'un profond savoir se sont uniquement occupés de cette étude; et malgré leur génie, leurs travaux et l'expérience de plusieurs siècles, la science reste toujours au même point. Nous ne sommes pas plus avancés en politique que du temps des premiers législateurs de l'antiquité. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette science est si compliquée, et demande une telle connoissance de l'histoire ancienne et moderne, des lois et du cœur humain, une

telle étendue d'esprit, qu'en y consacrant tous les instans d'une longue vie, on ne pourroit encore parvenir à l'approfondir. Jugez donc si j'ai l'absurdité de me croire un grand législateur ! et c'est ce qu'il faut penser pour se persuader que ses opinions politiques soient les seules bonnes. Je n'ai médité sur ces graves objets que depuis peu d'années, et je n'ai pu m'en occuper que très-superficiellement : ainsi je me rends justice ; je ne m'élève point au-dessus de Lycurgue ou de Charlemagne ; je raisonne parce que je pense, mais je ne décide point, parce que je réfléchis ; je reste modestement à ma place, et sans effort je suis toujours calme et toujours tolérant. Il faut encore que vous sachiez qu'en matière de gouvernement, les systêmes les plus opposés entre eux ont tous été soutenus avec éloquence, et sinon par de bons raisonnemens, du moins par des argumens très-spécieux et très-séduisans ; ce qui prouve que la science manque essentiellement de base et de principes fondamentaux. Un auteur célèbre (le

comte de Boulainvilliers) a écrit que le gouvernement féodal *est le chef-d'œuvre de l'esprit humain.* Je ne suis pas de son avis ; mais quand je vois un homme qui m'est si supérieur par l'esprit et par l'érudition, embrasser avec passion un tel système, j'apprends à ne mépriser personne pour des opinions politiques, et je me dis qu'au vrai rien n'est absurde que le vice et l'orgueil. Voilà, mon ami, les sentimens que je vous désire ; je dois me hâter de vous les inspirer, afin de vous préserver de cette aveugle animosité qui déshonore tous les partis. D'ailleurs, quoique cette lettre soit bien sérieuse pour votre âge, je suis sûr néanmoins qu'elle ne contient pas une phrase que vous ne soyez en état de comprendre, Gardez-là, nous la relirons ensemble quelquefois, elle nous fournira le sujet de plus d'un entretien.

Je vous rapporterai la copie que vous m'avez envoyée de votre lettre à Auguste ; vous ferez bien de conserver soigneusement des copies de toutes vos lettres,

puisque toutes mes critiques s'y trouvent à la marge. J'en ai fait beaucoup à celle-ci, vous les verrez ; mais en attendant je ne puis m'empêcher de vous parler de votre description de la cascade de Lauffen, qui est un peu enfantine pour votre esprit et même pour votre âge. Vous demandez à Auguste, une chose fort difficile, en le priant de se représenter trois chutes *du Rhin* ; il n'a vu jusqu'ici que *la Seine,* mais quand il connoîtroit *le Rhin,* il auroit toujours beaucoup de peine à se représenter *l'eau du Rhin* plutôt que celle de tout autre fleuve. Vous voyez donc bien qu'il falloit dire tout simplement : *imagine trois chutes d'eau, etc.* Ensuite, pour donner une grande idée du bruit terrible que forment ses cascades, vous dites : *Tout cela fait un brouhaha bien imposant.* Comment n'avez-vous pas senti que le mot familier *brouhaha* ne sauroit exprimer une chose imposante? Il faut toujours écrire avec naturel et simplicité, mais il faut savoir choisir les expressions qui conviennent aux idées qu'on veut ren-

dre. Un mot recherché dans une phrase familière est ridicule ; et un mot ignoble ne l'est pas moins dans la description majestueuse. Ce passage de votre lettre m'a rappelé un conte que j'ai entendu faire d'une dame française qui n'a pas la réputation d'écrire comme madame de Sévigné ; on prétend qu'étant à Schaffouse, elle écrivoit à une de ses amies : *J'ai été à Lauffen, là ous qu'il y a une belle chute de Rhin.*

Adieu, mon Edouard ; j'attends à chaque instant votre maman, et j'espère que sous peu de jours nous serons tous réunis.

LETTRE IV.

Du Chevalier Gustave d'Ermont, à Edouard.

26 mai, de Richterweil.

Me voilà à Rigeterefille, mon cher Edouard, je m'y annuye déjà bocoup ; mais le docteur Hoze est un bien bon homme et bien abile. Il faut, mon ami, que

nous prenions bocoup de précotions pour notre correspondanse, afin que votre père ne la découvre pas; car sachant comme je suis roijaliste, il ne manquerois pas de vous défandre de m'écrire. Je sais bien aussi ,mon cher Edouard, que vous avez les mêmes santimans paulitiques; mais je passe par làdeçu en faveure de notre ancienne amitiée. Cepandan je ne veut poin vous caché mes aupinions : les voici. Primau, une républiqne ne peu pas ce maintenir dans un grant péïs comme la France, qui à vingt milles abitans; ce gouverneman-là n'ait bon que pour un petit roijomme, comme la Suisse, par example. Segondau; le gouverneman monarchique est le plus doux, le plus pésible et le mélieur de tous. Troisiémeman la contre-révolusion est sûre, et sera faite avant trois mois. Je vous pri, mon cher Edouard, de me répondre à ceci article par article; je suis curieux de savoire commant vous conbatrez mes résonnemans.

J'aij oublié de vous parlé du jeune Eugène de Vilmore qui est à Berne; c'est un

charman garson, et qui est dan les bons principes. Il a émigré avec son viel oncle et sa petite cousine dès le commancemant de la révolusion; il avoit alors huit ans, il en à près de douse aujourd'hui. L'oncle mourut dans une chomière, mais Eugène s'est très-bien tiré d'affère; ces avantures sont incroijable; il est ché un riche banquié, à Bernes, et sa cousine a été adopté par une damme imancemant riche. Eugène se souvien de vous, et en parle avec bien de l'amitiée, malgré la différance des aupinions paulitiques; il n'avois que huit ans quant il vous à quitté, et pourtan il ne vous à pas oublié.

Adieu, mon cher Edouard, écrivé-moi bocoup de détailles, et contez-moi l'histoire de votre fuite de France.

Je ne signe pas, parce que je croit que cela est plus prudan.

LETTRE V.

Réponse d'Edouard.

Kussnacht, ce 28 mai.

Je ne cache rien à mon père, mon cher Gustave, et il m'a permis de vous écrire. Mon père est aussi doux, aussi indulgent qu'il est vertueux; c'est tout dire, car il n'y a personne au monde qui puisse penser mieux que lui, à tous égards et sur tous les points. Je ne répondrai rien à vos *raisonnemens*, mon ami, parce que je n'entends rien à la politique. Je n'ai point d'opinions sur les affaires publiques, et je vous demande en grace de ne m'en plus parler. Seulement, je vous avertis, cher Gustave, que la France, au lieu de 20 mille habitans en a 20 millions, ce qui rend votre raisonnement encore plus fort. Je vous remercie de me donner des nouvelles d'Eugène; de mon côté j'ai pensé bien souvent à lui, vous savez que la terre de mon père étoit voisine de celle de son oncle; nous passions tous les ans huit ou

neuf mois ensemble, et je l'aimois presqu'autant qu'Auguste. Il étoit d'une gaîté charmante, et avec cela d'une grande douceur; mon petit frère Pierrot me le rappelle beaucoup. Mon père et maman ne sont pas encore arrivés, ce qui m'impatiente bien.

Je suis fâché que vous vous ennuyiez; mais, mon ami, si vous lisiez, si vous vous occupiez, vous vous amuseriez, j'en suis sûr. Avez-vous un jardin? Le nôtre est bien joli; nous aurons cette année une énorme quantité de fleurs, de légumes et de fruits. Nous n'avons point de jardinier; le jardin est entièrement cultivé par mon père, le Blanc et moi. Nous avons aussi une basse-cour, dont maman et ma sœur Juliette prendront soin. Enfin, nous serions heureux, si ma sœur Adélaïde étoit avec nous.

Vous me demandez l'histoire de notre fuite de France : la voici. Dans l'été de 1792, mon père, qui depuis long-temps étoit révolté de toutes les choses que l'on faisoit, fut enfin dénoncé. Comme il étoit

noble et *riche*, la persécution fut très-violente. Un soir un ami vint l'avertir qu'il seroit arrêté le lendemain, et lui montra tous les papiers qui lui prouvèrent qu'on étoit décidé à le perdre ; malgré cela, il ne seroit pas parti, sans ma mère qui se jeta à ses pieds pour le conjurer de partir dans la nuit même. Ma sœur Adélaïde n'étoit point avec nous. Vous devez vous rappeler que ma bonne maman a pour elle une tendresse extrême, et que tous les ans elle l'emmenoit dans sa terre de Normandie, et la gardoit là deux mois. Adélaïde, partie depuis quinze jours, étoit à quarante-huit lieues ; mon père et ma mère se désoloient de ne pouvoir l'avoir avec eux; mais ils pensèrent que pour l'intérêt même d'Adélaïde, il valoit mieux qu'elle n'émigrât pas, parce que ma bonne maman ayant une si grande fortune, trouveroit facilement les moyens de lui en assurer au moins une partie, et qu'enfin il étoit impossible qu'il arrivât rien de fâcheux à une enfant de onze ans et à une femme de soixante-douze, qui a tant de

raison et d'esprit, et qui ne s'est jamais mêlée d'intrigues et d'affaires. Ma mère confia son départ à ma tante de Palmène, afin de lui recommander Adélaïde. Ce soir-là nous soupâmes chez ma tante; on étoit bien triste, je ne savois pas pourquoi. En sortant de table mon père me prit à part et me conta tout, ce qui m'étonna et me causa beaucoup de saisissement. En rentrant dans le salon, j'avois l'air si consterné, qu'Auguste et Adrienne crurent que mon père m'avoit grondé. Je ne pouvois les regarder tous les deux sans avoir envie de pleurer, car j'aime aussi ma cousine comme si elle étoit ma sœur; elle n'avoit alors que dix ans, mais elle étoit si raisonnable et si sensible!.... Je ne l'oublierai jamais.

A dix heures trois quarts mon père dit : *Allons, il faut partir.* Cela me fit tressaillir. Ma tante, en m'embrassant avoit les larmes aux yeux; je ne dis pas adieu à Auguste dans le salon, parce que je savois qu'il nous reconduiroit jusqu'à la voiture; mais je m'approchai d'A-

drienne et je l'embrassai, ce que je ne faisois ordinairement qu'au jour de l'an et le jour de sa fête. Elle fut si surprise qu'elle pâlit en disant : *Mon Dieu, mon cousin !* .... Voilà les dernières paroles que j'aye entendues d'elles, et elle les prononça d'un ton si touchant ! .... Je sentis que je ne pourrois plus retenir mes larmes, et je sortis bien vîte. Auguste me suivit ; il me prit la main qu'il serra fortement, et il trembloit et ne pouvoit parler, ni moi non plus. Au bas de l'escalier je lui sautai au cou, ensuite je m'arrachai de ses bras et je m'élancai dans la voiture ; les sanglots m'étouffoient. Arrivés chez nous, la vue de notre maison me fit bien de la peine en songeant que nous allions l'abandonner peut-être pour jamais, et que sous peu de jours elle seroit livrée au pillage. Je montai dans ma chambre, je pris une écritoire de marroquin rouge qu'Adélaïde m'a donnée, je mis dedans quelques présens de ma tante et d'Auguste ; après cela j'enveloppai, dans du carton, une grande tasse

charmante qui vient d'Adrienne (il y a dessus un chiffre en fleurs, c'est un *A*), je la mis bien empaquetée dans mes poches, j'ôtai de leurs cadres deux têtes au crayon rouge, dessinées par Adrienne, je les mis sur moi, entre ma veste et ma chemise, j'emportai mon écritoire et je laissai tout le reste, en recommandant à madame Maillet, qui étoit dans le secret et qui restoit, de porter le lendemain, de ma part, une infinité de choses à Auguste et à ma cousine. J'ai su que cela avoit été fidèlement exécuté, et Auguste m'a écrit que lui et sa sœur avoient bien pleuré en recevant ce que je leur avois envoyé.

Mon père prit toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de notre fuite; notre voyage fut heureux, et nous arrivâmes à Mons sans accident. Nous n'avions emmené de nos gens, avec nous, que mademoiselle Benoît, Dupuy et le Blanc. Nous nous établîmes à Mons, et quand la Belgique fut réunie à la France, mon père, pour terminer quelques af-

faires, voulut rester encore trois ou quatre mois; mais nous changeâmes de logement, nous prîmes des noms supposés, et afin de n'être pas reconnus, nous nous séparâmes de ma mère, qui se mit en pension avec Juliette, Pierrot et Gogo, chez un curé à deux lieues de Mons: elle passoit là pour être la veuve d'un négociant génevois. Le curé (le plus honnête homme du monde) fut mis dans le secret, et l'a gardé bien fidèlement. Mon père et moi nous restâmes à Mons: mais il vint dans cette ville un commissaire qui est un homme affreux et ennemi personnel de mon père; notre hôte nous trahit, nous fûmes heureusement avertis, et il fallut se sauver sans délai. Il étoit dix heures du soir. Nous nous rendîmes d'abord chez un ami où mon père écrivit à ma mère pour lui donner les instructions nécessaires; il lui mandoit de partir sous peu de jours, et de se rendre à Schaffouse; il lui renvoyoit le Blanc, afin qu'elle eût deux hommes sûrs avec elle; il lui fit remettre aussi presque tout l'ar-

gent qu'il avoit. Cela fait, nous nous déguisâmes, mon père et moi, nous nous habillâmes en charretiers. Malgré le chagrin que j'avois de me séparer de ma mère, j'étois pourtant bien aise de me déguiser, car je désirois depuis long-temps que nous eussions quelque aventure qui nous y obligeât; et mon père avoit une si drôle de mine en charretier, que je ne pouvois pas le regarder sans rire, d'autant plus qu'il étoit tout aussi sérieux que s'il avoit eu son habit ordinaire. On nous donna une charrette chargée de paille et attelée de deux mauvais chevaux; mon père en fut le conducteur, il me mit dans la charrette; et nous partîmes ainsi à minuit. Nous étions au 1er de mars; il faisoit très-froid, mais je m'envelop-pai dans la paille, et je m'endormis bientôt profondément. Je ne me réveillai qu'au grand jour, et je fis un grand éclat de rire en revoyant la figure de mon père, qui étoit déjà si accoutumé à son travestissement, qu'il ne pouvoit pas deviner de quoi je riois. Nous nous arrêtâmes à

midi dans une chaumière, parce que les chevaux n'en pouvoient plus ; nous nous remîmes en route au bout de trois heures, et nous voyageâmes de la sorte, nuit et jour, par des chemins détournés, jusqu'à Liége. Là, nous prîmes des habits moins ridicules, mais bien grossiers, et nous traversâmes une grande partie de l'Allemagne, tantôt sur des chevaux de louage ou dans les voitures publiques, et tantôt à pied. Nous ne couchions jamais que dans des cabarets abominables, et toujours sur la paille, mon père n'ayant pas gardé assez d'argent, pour que nous puissons voyager autrement. Nous avons fait plusieurs fois sept et huit lieues à pied, par jour ; et malgré le temps humide et froid, la mauvaise nourriture et tant de fatigues, je suis arrivé à Schaffouse en parfaite santé. Cela m'a bien fait sentir toute la reconnoissance que je devois à mes parens pour l'éducation qu'ils m'ont donnée ; car si je n'avois pas été accoutumé dès ma première enfance à coucher sur la dure, à faire prodigieusement

d'exercice et de longues promenades à pied et à cheval, dans tous les temps de l'année, je n'aurois jamais pu faire un voyage si long et si pénible, et je serois tombé malade dans quelque cabaret. Au bout de cinq ou six jours nous vîmes arriver à Schaffouse le Blanc tout seul, que ma mère nous renvoyoit, trouvant qu'elle avoit assez de mademoiselle Benoît et de Dupuy. Le Blanc rapportoit de l'argent à mon père et une lettre dans laquelle ma mère mandoit qu'elle étoit en parfaite sûreté chez son bon curé, et qu'elle y resteroit encore quelque temps afin de finir les affaires que mon père n'avoit pu terminer. D'après ces nouvelles nous vînmes ici, mon père y loua une jolie petite maison, et ensuite retourna à Schaffouse pour y attendre ma mère. Voilà toutes mes aventures, mon ami; je serois bien aise de savoir aussi les vôtres. Adieu, mon cher Gustave, ne manquez pas de m'accuser la réception de cette lettre.

LETTRE VI.

Réponse du Chevalier.

Richterweil, 30 maii.

J'AI résu oujourd'hui votre lettre, mon chère ami, elle m'a fait le plus grant plésire. Quand à mes avantures, elles ressambles bocoup aux vôtres, sinon que je ne me suis pas déguisé. Nous n'avont pas non plus fait un voijaje si fatigant; mais il le fut trop pour moi, car il a détruit ma santée; c'est depuis notre fuite de Bruselle que je suis toujours malade. Je vous conterais bien tous ces détailles, mais à vous dire le vrai, mon ami, je n'ai pas pour ecrire votre fassilitée; il me faut plus d'une heure et demi pour écrire une page, et si je nij mettoit pas ce tans il n'ij aurois dans mes lettre n'ij ortaugrafe nij sang comun. J'ai toujour été très-délicat, ce qui fais qu'on n'a pas ausé me faire étudié, l'aplicassion m'étan fort nuisible. Le docteure Hoze est un saingulié médecin, il ne m'a pas encor donné une

seule drogue, mais il m'a ordonné de joué au volant et au quile, de me promené, de courire et de dancer. Je croît qu'il n'entant rien à ma maladit, car j'ai comancé hijer à joué au quile, et j'en aij aujourdui une si terrible courebatur, que je ne peut pas me remué. Ainci, je ne continuré serténemant pas un tel remède qui est bocout trop violant pour moi. On a raison de dire que la médecine alemande est trop forte pour les Français. Il est vrai auci que je n'aij jamais été très-agissant; pandan l'hijvère je passoit tout mon tans à fair des visite ou à aller à l'opéra et au bale; et come la danse me donne des palpitasions de cœure, vous savé que j'aimoit mieux resté au bufet que dans la sale de danse, et que je ne fesoit que polissoné et mangé des tartelettes tant que le bale duroit. Je puis dire que le bale m'a donné bien des indigestions sans conter toute les pome d'apij et les auranges de Malte que je mettoit dans mes poche. Pandan l'été je ne me promenoit guerre qu'en voitur avec maman

et ma sœure; et de tous les exersices qu'on fait à la canpagne je n'ai jamais aimé que la pêche à la ligne, ce qui ne fortifit pas bocoup un jeune homme.

La société icij est très-annuijeuse surtout quant on ne sait pas l'alemant. Vous éte bien heureux d'avoire apprit tant de langues, je suis bien fâché à présant de ne savoire que la miéne; mais qui est ce qui pouvois prévoir cette môdite révolucion, et que l'on seroit ainci dispersé chez les étranjers? D'alieure, je n'aime pas dutout la Suisse, où l'on ne trouve aucun amusement; car dans tout le péijs il n'ij a pas une seule sale de spectacle.

J'ai antandu dire que M. l'abé du Bourg est à Zurique et dans la misère; je vous prij de vous en informé. Il n'a été mon précepteure qu'un an, et j'aij oublié le peu de chose qu'il m'avoit apprit, mais ce n'est pas sa fôte, et s'il est malheureux je veux partager avec lui tout ce que j'aij, c'est un devoire que je ranpliré de bon cœure.

Vous me conseillé de lire; mais, mon

cher ami, outre que je n'aij point de livres, je vous diré que naturelleman la lecture me casse la tête, et même du tan de M. l'abé du Bourg il m'étoit impossible de lire sans avoire la mijgréne; jugez si je le pourroit à présant. Quand vous écrirez à Auguste faite lui mes complimans : come je vous l'aij dit, la différance d'aupinions paulitiques ne m'anpêche pas d'aimé mes antiens amis, je prans aussi toujour bocoup d'intérêt à mademoiselle Adriène; elle est bien aimable, quoiqu'un peu moqueuse quelquefois. A ne vous rien caché, j'aime encore mieux votre seure aînée, c'est une jeune personne parfète en toutes chausses, et qui a autan de douceure que d'esprit et de talans, celui qui l'épousera sera le plus heureux des hommes! J'aij parlé d'elle bien souvent avec ma seure.

Adieu, mon cher Edouard, je vous embrâse et je vous quitte pour allé me promené en batôt, car c'est icij mon seul divertissemant.

LÉTTRE VII.

De Juliette d'Armilly, à son frère Edouard.

De Schaffouse, 30 mai.

Nous sommes enfin arrivés hier, mon cher frère, et je vous écris parce que la poste part ce soir, et que l'arrangement fait pour la voiture et pour les chevaux, nous oblige à rester ici encore deux jours. Vous devez bien imaginer la joie que nous avons eue de revoir papa, mais nous l'avons trouvé maigri. Nous serions arrivés il y a douze jours, si nous n'avions pas eu la rougeole en route, mon frère, ma petite sœur et moi. Nous tombâmes tous les trois malades dans un village; maman nous a seule servi de médecin et nous a bien guéris. Elle a raison de dire qu'il faut qu'une femme sache traiter les petits maux et les petites maladies, afin d'être en état au besoin de soigner ses enfans. Que serions-nous devenus si nous n'avions eu que mademoiselle Benoît et Dupuy, qui disoient

qu'il falloit nous saigner et nous faire prendre l'émétique, et cela nous auroit tués à ce que dit maman. Nous nous portons bien à présent, mais nous sommes pourtant un peu changés. Nous espérions que papa nous donneroit des nouvelles fraîches d'Adélaïde; il n'en à point, et cela nous fait bien de la peine; les lettres qu'il a écrites ont sûrement été perdues. Adieu, mon cher frère, j'ai bien de l'impatience de vous revoir et de vous embrasser. Maman a corrigé l'orthographe de cette lettre, mais il n'y avoit que cinq fautes.

LETTRE VIII.

De Pierrot, à son frère Edouard.

Schaffouse, 30 mai.

MAMAN et ma sœur t'écrivent, et je veux en faire autant. Tu verras que mon écriture est plus grosse que jamais; c'est ma rougeole qui en est cause; il y a près d'un mois que je n'ai écrit. J'ai bien envie de te voir, mon cher frère, et le jardin,

car papa dit qu'il est charmant, et qu'il me donnera un carré à cultiver à moi seul; j'y planterai des fraises, de la salade et de la violette. Gogo est un peu grognon depuis sa rougeole, mais elle dit pourtant qu'elle t'aime bien; elle te prie de lui avoir un sansonnet ou un bouvreuil, s'il y en a en Suisse, et puis une cage. Je te rapporte un jeu de jonchets d'Allemagne; ils sont bien plus jolis que ceux de France; il y a de petites piques, de petites flèches, de petites échelles et bien d'autres choses; c'est comme un petit ménage. Il faut que je finisse ma lettre, car voilà ma quatriéme page remplie; il est vrai que mon écriture prend beaucoup de place. Adieu, mon bon Edouard; Juliette, te fera présent d'un beau gilet qu'elle a brodé. Dis à le Blanc que je lui donnerai une cravate de mousseline. Mademoiselle Benoît et Dupuy auront bien de la joie de te revoir.

LETTRE IX.

D'Edouard à Auguste.

Kussnacht, 15 août.

Quoique je ne reçoive pas de tes nouvelles, mon cher Auguste, je profite de toutes les occasions pour t'écrire n'osant confier mes lettres à la poste. Nous voilà enfin réunis à maman, à mes deux jeunes sœurs et à mon petit frère. Ils ont tous eu la rougeole, mais ils se portent parfaitement bien à présent. Pierrot est plus gai et plus aimable que jamais; j'envie bien son âge. Nous passons notre temps fort agréablement; mon père a un ami à Zurich, qui nous prête des livres d'histoire et de morale, et des théâtres. Juliette lit à présent les tragédies et les comédies presqu'aussi bien qu'Adélaïde, et comme elle a le même son de voix, je ne peux pas l'entendre lire sans être attendri. Cela me rappelle C.... où nous étions tous ensemble, et où Adélaïde a tant lu de vers; je crois être encore dans ce petit salon bleu

où se trouvoit réuni tout ce que j'aime ; où, placé à côté de toi, je voyois ma tante et ma bonne maman assises entre mon père et ma mère, et près de la fenêtre, sur le petit canapé, Adrienne et mes sœurs aînées, et à leurs pieds, sur des tabourets, Pierrot et Gogo jouant au parquet (1). Heureux temps ! il a passé bien vite !

Maman s'est aperçue l'autre jour que j'étois triste, et me l'a rendu davantage en voulant m'égayer ; elle a proposé une partie de *colin-maillard à l'ombre*. Je me suis souvenu de tous les déguisemens singuliers que tu inventois à ce jeu avec Adrienne ; .... mais imagine ce que j'ai senti en voyant tout d'un coup paroître derrière le drap Juliette qui est de la taille de ta sœur, et qui, ainsi qu'elle, s'étoit mis une grosse bosse postiche sur le dos, et deux cornes sur la tête ! J'ai cru revoir Adrienne, car elle s'étoit justement déguisée de cette manière, la dernière fois

(1) Jeu d'enfant, où l'on forme différentes figures avec de petites pièces de bois de diverses couleurs.

que nous avons joué à ce jeu : c'étoit à Auteuil, chez M. du Plessis; tu dois t'en souvenir. Combien cette vue m'a touché! je t'assure que j'ai eu bien de la peine à retenir mes larmes. Malgré ces momens de chagrin, je ne m'ennuie jamais, et j'aime beaucoup la Suisse, qui est un pays bien pittoresque. J'ai fait quelques paysages d'après nature, dont mon père est content. Par la première occasion je t'en enverrai plusieurs, ceux que j'ai finis étant trop grands pour en pouvoir charger la personne qui va en France.

Le jeune Gustave d'Ermont est à six lieues d'ici; je l'ai vu, et nous nous écrivons quelquefois : le pauvre garçon écrit bien mal pour son âge, mais il a un excellent cœur. Il a fait des choses charmantes pour l'abbé du Bourg, qui n'a été avec lui que dix mois; il a vendu sa montre pour lui envoyer tout de suite de l'argent; en outre, il a obtenu de son père la permission de l'avoir avec lui; l'abbé a été malade, et Gustave l'a soigné avec toute l'affection imaginable : tout cela

m'attache beaucoup à ce jeune homme. Si l'abbé, en reconnoissance, pouvoit lui apprendre l'orthographe, il lui rendroit un grand service; mais du moins pourra t-il corriger ses lettres. Il y a aussi à Zurich toute la famille de Bossière, c'est-à-dire le père, mademoiselle de Bossière sa sœur, Sylvestre et Mélanie. Sylvestre, qui a quinze ans, a l'air d'en avoir dix-huit, tant il est grand et fort. Mélanie est aussi bien grande pour seize ans; elle est très-jolie, elle a beaucoup de talens et un charmant caractère, mais elle se vante trop d'être *démocrate;* maman trouve cela ridicule dans une femme, et surtout dans une jeune demoiselle. Sylvestre a le même défaut, il m'ennuie beaucoup avec sa politique. Comme M. de Bossière est un ancien ami de mon père, nous les voyons quelquefois; la tante de Mélanie, mademoiselle de Bossière, est toujours aussi bonne et aussi aimable; maman a été bien contente de la revoir, ils ont sauvé peu de chose, et n'ont plus rien du tout; mais le père donne des leçons de français et de

géométrie; mademoiselle de Bossière, qui peint supérieurement en pastel, fait des portraits; Sylvestre s'est fait maître de langue italienne, Mélanie vend de jolies camées de son ouvrage, et ils se tirent d'affaire. Mon père loue beaucoup leur industrie et leur résignation; et en effet il est beau de voir des gens qui avoient cent mille livres de rentes, supporter aussi courageusement une ruine entière, et vivre honorablement de leur travail, sans avoir recours à personne et sans faire de dettes. Ils iront s'établir à Lausanne dans deux ou trois mois.

Je t'en prie, quand tu m'écriras, de me mander si tu as reçu toutes mes lettres, et de faire la même question de ma part à ma grand'maman, à ma tante et à ma sœur.

J'ai écrit deux fois à la bonne madame Maillet, dis-lui que je n'oublierai jamais les soins qu'elle a eus de moi dans mon enfance, et que je pense à elle bien souvent. Adieu, cher cousin, je t'aime et je t'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE X.

De Virginie d'Ermont à son frère le chevalier Gustave d'Ermont.

De Berne.

Je sui bien êse, mon chère frère, que M. l'abé du Bourg sois avecque vous. Il pourra perfecquetioné votre éducasion, car c'est un homme très savan; et mon père vous sais bien bon grée de votre attacheman pour lui. Nous menonts toujour une vie bien triste. Quant on a vécu à Paris et dan la cituation ou nous étionts, on ne peux pas s'accoutumé à une petite ville de provaince comme Berne. Nous voijont quelquefoix Eugène; quoiqu'il sois contant et à son êse, ça me fais toujoure pitiée de pançer q'un jeune homme qui a un si beau nom travaile chés un banquié. Il est vrait que ce banquié qui n'a point d'enfans, regarde Eugène comme son fils, mais la petite cousine d'Eugène est encore plus heureuse, car la damme qui l'a adoptée à une très-grande néssance;

Lolotte l'appelle *sa maman*, et il n'ij à rien de chauquant à cela, Lolotte étan d'une très-bonne maison, et madame la barronne de Peuffleémaingenne étan une des plus grande damme de Vienne. Lolotte l'ème à la follit, et cela est juste, car elle en est conblée de présants, et elle est mise à ravire. Madamme la barronne de Peuffléemainguainne à bocout d'espri, mais cependan elle est dan les grans principe maudernes, et elle tura cette anfant à force d'études et de promenades. Lolotte fais quelquefoix deux lieux à pié; cela est bien estravagant poure une enfant de huit ans. Mon pére vous permêt, mon chère frère, de passer à Ricgeterefille tout l'hijvère, mais il est surprit que vous n'ij mourijez pas d'anuij; il dit que c'est un miracle de M. l'abé du Bourg. Adieu, mon chère Gustave, je suis bien fâché que vous ne revenié pas cette otone; mais suivan toute les aparance, nous ironts tous ce printans à Paris: la contre révolusion est indubbittable. Je vous embrâse tandreman. Milles chausses de ma part à M. l'abé.

LETTRE XI.

Réponse du chevalier à Virginie sa sœur.

De Richterweil, 20 sept.

Oui, ma chère sœur, je désire passer encore ici sept ou huit mois, pour y profiter sans distraction des leçons de M. l'abbé. Je fais un grand sacrifice en restant si long-temps éloigné de mon père, de maman et de vous, ma chère Virginie, mais je veux absolument sortir de l'ignorance où je suis ; je rougis en voyant des jeunes gens moins âgés que moi, et qui ont déja de l'instruction et des talens. Il s'est fait un grand changement en moi, je vous assure ; M. l'abbé dit qu'à mon âge on peut facilement réparer le temps perdu, et c'est à quoi je vais travailler de tout mon cœur. Comme le dit M. l'abbé, l'étude ne sauroit m'ennuyer plus que ne fait l'oisiveté, et au moins il m'en restera quelque chose. Voilà plus de cinq semaines que je m'applique, et je me porte beaucoup mieux ; cela est bien sin-

gulier : l'étude me faisoit un mal affreux quand je ne m'appliquois pas du tout, et à présent que je m'y livre tout entier, elle m'intéresse, elle m'amuse et me fait du bien. Comme je ne peux plus avoir l'idée d'aller à l'opéra ou au bal, je prends mes leçons avec plaisir, et j'écoute M. l'abbé avec la plus grande attention; il m'encourage beaucoup par sa douceur et sa bonté. Il me fait faire aussi de longues promenades; j'étois bien fatigué les premiers jours, mais maintenant je fais très-facilement une lieue et demie de suite; ainsi je crois que le docteur Hoze avoit raison, et je vais suivre exactement le régime qu'il m'a prescrit. Voici mes études : premièrement, la religion, nous lisons tous les jours une heure des saintes Ecritures; secondement, l'histoire, qui nous occupe une heure et demie, et puis la géographie, l'écriture, l'orthographe et l'arithmétique; M. l'abbé corrige toutes mes lettres, que je récris ensuite à main posée; en outre, il m'a enseigné un manière char-

mante d'étudier tout seul l'orthographe ; elle est bien simple, la voici : Je donne à Robert un livre, et il me lit tout haut une demi-page que j'écris sous sa dictée ; ensuite je prends le livre, je confronte ce que j'ai écrit avec ce qui est imprimé, et je corrige moi-même les fautes que j'ai faites. Le livre qui me sert à cet usage est bien amusant ; il a pour titre : *Les Voyages de Cyrus.*

Je vais apprendre à dessiner ; il y a ici un jeune Français émigré qui peint le paysage comme un ange ; comme il veut aller en Espagne, M. l'abbé lui enseignera l'espagnol, et il me donnera des leçons de dessin. Ce n'est pas tout : nous apprenons aussi l'allemand, M. l'abbé et moi ; cela me paroît bien drôle de lui voir prendre des leçons ; il dit que je le passerai, parce qu'à mon âge on apprend les langues plus facilement ; nous faisons tous les jours un défi à qui saura le plus de mots en une demi-heure, et j'ai presque toujours l'avantage. Enfin, ma chère sœur, je vous conseille de vous occuper

et de vous instruire; c'est le vrai moyen de ne pas s'ennuyer.

M. l'abbé a trouvé que le nom de la baronne allemande dont vous parlez étoit si long, dans votre lettre, qu'il a soupçonné que vous n'en saviez pas bien l'orthographe. Notre maître d'allemand, qui connoît cette dame, dit que son nom s'écrit ainsi : *Pflemmingen*. Vous voyez que vous y avez mis beaucoup trop de lettres.

Adieu, ma chère sœur, donnez-moi souvent de vos nouvelles et embrassez tous les jours, de ma part, mon père et maman. M. l'abbé est bien sensible à votre souvenir.

GUSTAVE D'ERMONT.

LETTRE XII.

De la marquise d'Ermont, à l'abbé du Bourg.

Berne, ce 1er octobre.

JE vous avoü, M. l'abé, que je suis épouvanté, des étude ênorme dont vous

surcharjé mon fils. Je pançe comme jan jaque Roussô, qu'il faut livré les anfants à la nature. C'est le seule principe de la filozofy mauderne que j'aie adopté. D'allieure, sonjé que Gustave aveque le nom qu'il porte et soissante et quinze mille livre de rante substitüés sur sa tête, n'a pas besouin de travaillé comme un artiste ou un maneuvre. Vous dirépeutaitre que nos terres son confisqué, mais vous ête trop éclairé pour ne pas voire que l'ordre de chausses qui existe maintenan ne peu duré, et que la contre révolusion est pour ainçi dire déjà féte.

Je vous sûpplij donque de ne fair de mon fils, nij un savan, ni un bel esprij; car son père et moij nous déteston la pédanterij, et les éducasion mairvélieuse ne son nulleman de notre goux. C'est pourquoij la pintur et l'etude des langues me paraisse bien inutile. Quant on est Français on doit se contanté de bien savoire sa langue maternêle. Mon fils antrera dant la Carriêrre Dyplaumatick, mais on parle français dans toutes les coures de l'heu-

rope, ainçi à quoij lui çervirois l'Allemant? ce janre d'instrucsion n'est bon que poure les sécretêres d'ambasçade, mais les ambasadeures n'en ont aucun besouin.

A l'êgare des exercise du corp, je n'approuve point du tout ceux qui son viollant. Gustave est d'une extraîme délicattéce, et il à le janre nerveux très-irrijtable.

Je vous demande en grasse de bien médité cette lettre, celà est bien inportan, poure l'existance fisick et moral de mon fils. Addieu, M. l'abé, écrivé-moij quelquefoix; vos lettre sous plus d'un rapports me sont inffinimant agrêable.

LETTRE XIII.

Réponse de l'abbé, à madame d'Ermont.

Richterweil, ce 6 octobre.

Madame,

J'ai médité vos observations avec toute l'attention qu'elles méritent, et sans vous fatiguer par de longs détails, je crois que

j'y puis répondre d'un mot, en vous disant, madame, que la santé de M. le chevalier étoit fort mauvaise quand je suis arrivé ici, et que maintenant elle est très-bonne, et se fortifie à vue d'œil. L'absolue solitude, sans occupations, n'est pas supportable ; c'est pourquoi j'ai toujours pensé qu'il est impossible de bien élever un jeune homme au milieu du grand monde, car lorsqu'on est entouré d'une grande variété d'amusemens, il est tentant de sacrifier l'étude à la dissipation, et quand on vit dans une profonde retraite, il n'est pas moins naturel de préférer l'étude à l'oisiveté ; c'est le seul moyen d'échapper à l'ennui.

Madame la marquise est effrayée de la quantité de choses que j'enseigne à M. le chevalier, mais s'il ne s'appliquoit qu'à une seule durant le même espace de temps, il seroit alors véritablement fatigué ; le seul changement d'occupations est un délassement. D'ailleurs, je ne lui donne que des leçons très-courtes, je tâche de les lui rendre agréables, et j'ai soin de

les couper par des promenades ou des jeux d'exercice qui puissent lui donner de l'agilité, de l'adresse et de la force.

Quant à la peinture, il est certain que cette étude n'est nullement nécessaire. Il y a sans doute des talens dont on peut facilement se passer, mais en est-il qui puissent être absolument inutiles? S'il n'est pas inutile de plaire, l'est-il donc d'en avoir un moyen de plus, et de joindre à cet avantage celui de pouvoir se livrer à une occupation innocente, et si agréable! Combien sont précieuses de telles ressources contre l'ennui, puisqu'elles sont en même temps des préservatifs du vice! Au reste, madame, c'est M. le chevalier qui a voulu décidément apprendre à peindre; il a pour cet art un goût passionné, et il y fait des progrès véritablement surprenans.

J'envoie à M. le marquis, à qui j'ai l'honneur d'écrire aussi par ce courrier, un billet de M. le docteur Hoze, qui contient des détails si satisfaisans sur la santé de M. le chevalier, qu'il me paroît fait

pour dissiper entièrement vos inquiétudes maternelles. Je suis avec respect, madame,

Votre très-humble,

L'abbé Du Bourg.

LETTRE XIV.

Du Chevalier, à Edouard.

Richterweil, ce 18 octobre.

Je vous remercie, mon cher ami, des crayons que vous m'avez envoyés; ils sont excellens, et me font un grand plaisir. Je vous ai bien des obligations, mon cher Edouard, car vos lettres ont beaucoup contribué à me tirer de la langueur où j'étois. J'ai eu honte de moi-même en me comparant à vous, qui êtes plus jeune que moi de deux ans, et j'ai tâché de profiter de vos bons conseils. Que ne devrai-je pas aussi à M. l'abbé, qui se donne tant de peine pour m'instruire! Il est content de mes progrès, et aussi je vous assure que je m'applique de tou-

tes mes forces, et nos journées passent bien vîte ; nous nous promenons beaucoup à pied, et quand nous allons sur l'eau, M. l'abbé et moi, nous nous amusons à conduire le bateau tour-à-tour ; nous avons un homme qui nous apprend à ramer, cela est charmant ; et dans les commencemens cela me causoit un engourdissement très-douloureux dans les bras, mais à présent cela n'est plus qu'un jeu pour moi. Ma santé devient tous les jours meilleure, et je n'ai jamais eu autant d'appétit. Je parle bien souvent de vous avec M. l'abbé : il n'oubliera jamais ce que M. votre père a fait pour lui, lorsque d'après mes lettres, vous prîtes des informations sur sa situation. Ainsi, vous ne devez pas craindre son indiscrétion, et même entre nous, quand nous parlons de vous, nous avons pris l'habitude de ne vous désigner que par votre nom supposé. Nous disons toujours M. *Kembley*, afin qu'il ne puisse pas nous arriver de prononcer par distraction le vrai nom devant le monde.

Adieu, mon cher ami, voici l'heure de ma leçon d'allemand. M. l'abbé m'assure que si je continue à m'y appliquer, je serai en état de vous écrire dans un mois de petits billets dans cette langue, ce qui ajouteroit bien de l'agrément à notre correspondance.

Adieu, cher Edouard, que j'aime de tout mon cœur.

LETTRE XV.

Réponse d'Edouard.

Kussnacht, ce 13 octobre.

Nous avons eu avant-hier une grande joie. M. D..., cet ami de mon père à Zurich, a vu un négociant qui revenoit de Paris, et qui, la veille de son départ, le 3 septembre dernier, a dîné avec ma tante et ses enfans, tous se portent à merveille. Il a dit qu'on attendoit ma grand'mère, et qu'on a parlé pendant tout le dîner de ma sœur Adélaïde, à laquelle ma grand'mère a fait donation d'une terre en Nor-

mandie, dont, en effet, elle pouvoit disposer. Ces nouvelles nous ont comblés de joie; ce négociant a ajouté qu'on nous croyoit en Hollande, ce qui prouve qu'aucune de nos lettres n'a été remise. Cela est bien cruel à penser. Et il n'y a pas moyen de songer à écrire par la poste, car toutes les lettres sont ouvertes. Enfin, nous sommes sans inquiétude sur la tranquillité et la santé de personnes si chères; avec cela on peut tout supporter.

Il m'est arrivé ces jours passés une jolie aventure. Comme j'allois sortir avec Frick, pour me promener à huit heures du matin, ma petite sœur Gogo m'a demandé en grace de la mener avec moi; maman m'en ayant donné la permission, Pierrot a voulu être de la partie, et nous sommes sortis tous les trois, suivis seulement de Frick, qui n'est guères plus âgé que moi. La promenade a été assez longue, et en revenant, Gogo étant fatiguée, je l'ai prise dans mes bras et je l'ai portée; Pierrot marchoit à côté de moi, tenant le pan de mon habit. J'avois l'air

d'un père de famille ; je causois en allemand avec Frick, quand, au détour d'une petite allée nous avons rencontré un beau jeune homme, très-bien mis, qui s'est arrêté pour nous laisser passer ; j'ai voulu lui ôter mon chapeau ; mais comme Gogo me gênoit, j'ai fait cette politesse si maladroitement, que mon chapeau m'est échappé de la main en accrochant la tête de Gogo, qui l'a repoussé et jeté en l'air, et il est allé tomber précisément sur l'estomac de l'inconnu qui étoit tout près de nous. Cet événement a fait faire des éclats de rire immodérés à Gogo, à Pierrot et à Frick. Moi, je ne riois pas et je grondois Gogo ; mais l'inconnu s'est mis à rire aussi de tout son cœur, et il a pris la main de Gogo, qu'il a baisée. Alors nous sommes entrés en conversation avec lui ; j'ai vu à son accent qu'il étoit Anglais, et je lui ai parlé dans sa langue, ce qui a paru l'étonner. Je lui ai dit que ma famille étoit irlandaise, que j'avois été élevé en France. Notre entretien paroissoit l'amuser, car il nous suivoit toujours, et au bout d'un

quart d'heure, il a voulu absolument porter Gogo, Je suis sûr qu'il est extrêmement bon, car il aime bien les enfans. Nous n'étions qu'à cent pas de notre maison, quand Gogo, apercevant de loin mon père, qui se promenoit en lisant, s'est mise à crier de toute sa force, en l'appelant *Papa*. L'étranger hâtoit sa marche; mais je l'ai devancé pour aller instruire mon père de notre rencontre, ce que j'ai fait en deux mots. Mon père s'est avancé vers l'inconnu, l'a beaucoup remercié, et l'a invité à se reposer dans la maison. En entrant dans le salon, nous y avons trouvé maman qui donnoit une leçon de harpe à Juliette. L'inconnu, en voyant maman, m'a prié de le présenter, et alors il a dit son nom, qui est lord Arthur Selby. Mon père a beaucoup connu le sien, qui est mort il y a douze ans, et qui avoit fait plusieurs voyages en France. Après avoir pris du thé, lord Selby a désiré entendre ma sœur jouer de la harpe, et il a paru enchanté de son talent. Que diroit-il donc s'il entendoit

ma sœur Adélaïde ! Mais il est vrai que Juliette fait de grands progrès, elle aura aussi beaucoup de talens. Lord Selby est revenu nous faire une seconde visite; comme il a d'excellens chevaux à lui, il a offert de m'en prêter un, et de me faire monter souvent à cheval avec lui, ce qui fait grand plaisir à mon père. Lord Selby viendra me chercher demain matin à neuf heures; il est bien obligeant et bien aimable; mon père lui trouve beaucoup d'esprit et d'instruction. Il passera une grande partie de l'hiver à Zurich, ensuite il fera le voyage de toute la Suisse, et puis il retournera en Angleterre. Il n'a que vingt-six ans; mais malgré sa jeunesse, on dit qu'il a déjà été chargé, par son gouvernement, de plusieurs négociations secrètes très-importantes. Il est établi à Zurich, et va souvent chez M. D..., qui a, dit-on, une maison bien agréable et une jeune femme remplie de mérite. Mon père leur fait des visites de temps en temps; mais ce n'est jamais que lorsqu'il est sûr de n'y trouver personne. Je n'étois pas

inquiet de votre indiscrétion et de celle de M. l'abbé sur notre incognito. Mon père est attaché à le garder tant qu'il pourra, parce qu'il a beaucoup d'ennemis parmi les émigrés, qui pourroient lui susciter des persécutions. Mais ce qui lui fait surtout désirer de rester inconnu, c'est qu'il pense que pour la tranquillité des parens qu'on a en France, les émigrés doivent se tenir dans la plus grande obscurité possible, et éviter avec soin de faire parler d'eux. Adieu, mon cher Gustave, nous venons de finir la lecture d'un ouvrage bien intéressant, qui a pour titre *Séthos*, par l'abbé Terrasson; comme ce livre est à moi, je vous le prêterai, si M. l'abbé du Bourg l'approuve. Adieu, je vous embrasse, et je vous prie d'assurer M. l'abbé de mon respect.

LETTRE XVI.

*De l'abbé du Bourg, à l'abbé de ***.*

Richterweil, 10 septembre.

COMMENT pouvez-vous, mon cher ami, m'écrire trois pages de remercîmens pour le service que j'ai eu le bonheur de vous rendre? Quand nous ne souffririons pas tous deux pour la même cause, et quand vous ne seriez pas mon ami depuis vingt ans, je n'aurois fait que remplir un devoir, en saisissant l'occasion d'obliger un compatriote malheureux. Une des choses qui me fait le plus de peine, est de voir trop souvent l'esprit de parti inspirer des sentimens contraires. Mais nous, mon ami, qui prêchons l'Evangile, mettons en pratique ses maximes salutaires, montrons-nous indulgens et généreux, et quand nos frères égarés sont dans l'infortune, oublions leurs fautes, et si nous pouvons, volons à leur secours. En un mot, soyons conséquens, ou cessons de gémir sur les impiétés qui se commettent en France,

ou montrons-nous religieux en suivant les vertus qui seules caractérisent les vrais chrétiens, la douceur, la charité fraternelle et l'oubli des injures. Je vois avec chagrin, par vos lettres, que le malheur a un peu altéré la sérénité naturelle de votre caractère. L'épouvante que vous cause tant de crimes, vous persuade que les mœurs et la vertu sont à jamais détruites en France; mais, mon ami, nous ne voyons que les forfaits, parce que toutes les bonnes œuvres se font secrètement; je suis persuadé que lorsqu'il sera permis d'avouer la vertu, on découvrira des actions sublimes; enfin, je sais que la religion est éternelle, et que par conséquent la vertu ne peut périr. Je relis dans ce moment les prophéties d'Isaïe, et j'y trouve le détail de tout ce qui se passe dans notre malheureuse patrie; en voici quelques passages bien frappans: « Tout le peuple » sera en tumulte: l'homme se déclarera » contre l'homme, et l'ami contre l'ami; » l'enfant se soulevera contre le vieil-

» lard, et les derniers du peuple contre » les nobles. *Isaïe, ch.* 3. Le Seigneur » bannira les hommes loin de leur pays, » *ch.* 6. Ceux qui appellent ce peuple » heureux, se trouveront être des séduc- » teurs, et ceux qu'on flatte de ce bon- » heur, se trouveront conduits dans le » précipice, *ch.* 9. Alors le prêtre se- » ra comme le peuple, le seigneur comme » l'esclave, la maîtresse comme la ser- » vante: il n'y aura que renversement » sur la terre, et elle sera exposée à » toute sorte de pillages, *ch.* 24 ». Voilà sans doute une peinture exacte du moment actuel, et je ne vous cite pas une multitude d'autres traits aussi ressemblans. Le prophète dit ensuite : « Le » Seigneur a brisé le bâton des impies » et la verge de ces fiers dominateurs, » *ch.* 14 ». Il ajoute, en parlant des méchans : « Dieu s'élevera contre eux, » ils seront dissipés devant lui comme la » poussière que le vent enlève sur les » montagnes, et comme un tourbillon » de poudre qui est emporté par la tem-

» pête. Au soir ils étoient dans l'épou-
» vante, et au point du jour, ils ne seront
» plus. C'est là le partage de ceux qui
» ont ruiné nos terres, et ce que doi-
» vent attendre ceux qui nous pillent,
» *ch.* 18 ».

Voilà, n'en doutez pas, quel sera le dénouement de cette sanglante tragédie. L'Ecriture nous dit encore : Que le Sei-
» gneur est lent à punir, mais qu'il pu-
» nit enfin ». Reposons-nous donc sur lui du soin de nous venger, et gardons-nous sur-tout de nourir des ressentimens qu'il réprouve.

Je suis toujours aussi content de mon élève : il n'a pas un esprit très-étendu, mais il est impossible d'avoir un caractère plus droit et une ame plus sensible. Avec ces deux choses un instituteur peut tout faire. Adieu, mon cher ami; quand vous partirez pour Lausanne, j'espère que vous passerez ici, et que vous resterez au moins un jour avec nous. Je serai bien aise que vous puissiez juger par vous-même des progrès de mon élève; je vous

assure que vous ne le reconnoîtrez pas. Il faut convenir qu'il est plus facile de bien élever un jeune homme dans une petite chaumière de Richterweil, que dans un superbe hôtel de la rue de Grenelle à Paris. Si les enfans émigrés ne gagnent pas au milieu de tous ces désastres une meilleure éducation, ce sera sans doute la faute de ceux qui les conduisent.

LETTRE XVII.

De madame d'Ermont, à la baronne de Blimont.

De Berne, 1er janvier 1794.

Je suis pénétré, cher cousine, de la pintur que vous me féte de votre cituasión. Mais préné couraje, cela ne sera pas long. Je vous envoit un billet de 25 louis; c'est tout ce que je puis vous offrire. Daigné l'accepté; je vous répont que vous séré bientot en état de me randre ce petit enprunt. Le mariaje dont

vous me parlé pour votre fille, ne me parois nulleman çortable; l'home en question est jeune, honaite, il a une grande fortunne, fort bien, je croix tout cela, mais votre fille est-elle féte pour épousé un négocian? Je sai qu'on a souvent marié des filles de calité à des gens de finanse; cepandant il faut convenire qu'il y a beaucout de nuances qui distinguent un fermié générale ou un banquié de la coure, d'un saimple négocian. Votre fille aura au moins vingt mille livre de rantes, et elle peut prétandre à une plasse à la coure. M. d'Ermont se charje d'obtenire pour celui qui l'épousera (pourvu que se soit un homme de calité qui puisse monté dans les carosses), il se charje, dis-je, de lui faire avoire la survivance du gouverneman de votre oncle. Sonjés à ce que c'est que la survivance du gouverneman d'une des plus belles provainces de France? cela seul rant votre fille un très-grand parti. Ne la sacrifié donc point ainçi, ce serois vous préparé des regraits éternèles. Vous

prétandé qu'elle à de l'inclinasion pour ce jeune homme, ce qui ne me parois guère vraisanblable avèque les principes qu'elle à reçus ; mais en la résonant, elle reprandra bientôt les santimans que sa néssance dois lui inspiré. Oui, ma cher cousine, nous avons retrouvé ce pôvre abé du Bourg ; il étois bien malheureus, et c'étoit un devoire pour nous de recueillire un home qui a été instituteure de mon fils. Je suis donc charmé qu'il sois avecque Gustave ; cepandant à vous parlé vrais, je ne suis pas très-contante de l'éducasion qu'il donne à mon fils ; je craint fort qu'il ne lui communique une tinte de pédantrij. Je trouve déja les lettres de Gustave beaucout moins naturèle, et vous savé que le naturèle fais tout le charme du janre épistolère, comme on le vois par les lettres de madame de çévignieê. M. d'Ermont est fort angoué de l'abé ; je me tais, mais je parie que Gustave à son retour, nous parlera des Grecques et des romins ; vous voijé d'ici le succès que ce ton-là

aura à la coure. M. d'Ermont me laisse métresse absolu de l'éducasion de ma fille, je ne doit point contrarié celle que resoit Gustave. Ma fille à toujour une santée bien chancelante; on remarque une grande altérasion dans son caractère et dans son humeure, ce qui prouve qu'elle sant profondémant les malheures de son péijs et les nôtres. Elle sera fort émable, quant elle aura reprit la plasse qui lui convient, elle fera parfaitemau bien les honeures d'une maison, on lui trouvera une politesse très-noble et un ton excélant; j'ause croire qu'elle aura tout ce qu'il faut pour réüssire dans le grand monde.

Adieu, ma chère cousine, je vous embrâse mille fois. Voici des nouvelles certaines que nous recevont dans l'instant; toute les provinces sont révoltés, et demandent à grans crijs le roi et les princes, et les armées marchent contre Paris. Féte vos malles, chère cousine, une autre foix ayés un peu plus de confiance en nos prédictions.

LETTRE XVIII.

Du lord Arthur Selby, à lady Elisabeth sa mère.

3 janvier, de Zurich.

Ma mère,

Vous savez que je n'ai jamais été véritablement amoureux qu'une seule fois dans ma vie, et que je fus guéri en moins de deux heures, en découvrant que cette belle et charmante Fanny avoit la passion du jeu. Je me souviendrai toujours du moment fatal où je la vis s'asseoir à cette grande table verte, environnée de joueuses, et de l'étrange métamorphose qui se fit en elle! Quelle fut ma surprise, en voyant son aimable visage prendre tout-à-coup dix ou douze ans de plus! sa fraîcheur s'évanouir, sa physionomie s'altérer, ses regards, naturellement si doux, devenir avides et sombres, et enfin toutes les viles passions des ames intéressées et basses se peindre successivement sur ce front adoré où je n'avois

vu jusqu'alors que l'expression angélique de la candeur et de l'innocence !

Debout, vis à-vis d'elle, je l'examinois avec un stupide étonnement, je la cherchois en vain, je ne pouvois la retrouver ; bientôt je ne la cherchai plus, je l'avois oubliée. L'amour venoit de disparoître sans retour, avec les charmes touchans qui l'avoient fait naître. Eh bien, je viens d'éprouver une chose presque semblable. Vous, ma bonne et sensible mère, qui avez toujours lu dans mon cœur, il faut bien que vous sachiez cette aventure ; écoutez donc ce singulier détail.

Il y a ici un Français émigré (le comte de Bossière), qui habite Zurich avec sa famille, composée de deux enfans et de sa sœur, qui n'est point mariée, et qui a quarante ou quarante-cinq ans. Mélanie, âgée de seize ans, l'aînée des enfans de M. de Bossière, n'est ni belle, ni régulièrement jolie, mais elle a toutes les grâces françaises, beaucoup d'élégance, des manières douces, nobles et naturelles ;

des talens ravissans, de l'instruction, de la litérature, et une conversation pleine de charmes. J'ai rencontré cette famille chez M. D.... dont la femme (jeune personne d'un mérite très-distingué) est l'amie intime de mademoiselle de Bossière, tante de Mélanie. Je me suis trouvé à un petit concert où j'ai entendu chanter Mélanie comme un ange, et jouer du piano comme un maître. On m'a montré des camées charmans peints par elle. J'ai admiré ses talens et surtout sa modestie, car elle n'a pas la moindre prétention, et paroît n'attacher aucun prix à de si brillans avantages. J'ai remarqué que dans la société elle étoit constamment douce, égale, obligeante, et l'intérêt qu'elle m'inspiroit devenoit tous les jours plus tendre. Un soir qu'il y avoit très-peu de monde chez M. D...., la conversation est tombée sur la littérature anglaise. Mélanie, que je n'avois point encore entendu causer, s'est mêlée à cet entretien, mais avec un bon goût dont il m'est impossible de vous donner une

idée, montrant à la fois du discernement et de la finesse, avec la mesure et la réserve qui conviennent à son âge, parlant toujours bien; ne décidant jamais, ne disant pas un seul mot de trop, et sachant écouter avec cette modestie qui sied si bien à la jeunesse, c'est-à-dire, avec l'air de chercher à s'instruire. Alors, je me suis dit : Voilà une personne véritablement parfaite! et je suis sorti de chez M. D... tout-à-fait amoureux. Les jours suivans, j'ai tâché de lier une connoissance plus particulière avec la tante de Mélanie, et j'ai été enchanté d'elle; je lui ai un peu parlé des affaires générales, et je lui ai trouvé sur ce point la réserve et la modération qui doivent caractériser les femmes; elle a d'ailleurs beaucoup de raison et d'excellens sentimens. L'estime qu'elle m'inspiroit a rejailli sur Mélanie, à laquelle je supposois la même manière de penser. Enfin, avant-hier j'ai soupé chez M. D..., et pour la première fois le hasard m'a placé à côté de Mélanie. Sa tante, qui étoit un peu ma-

lade, ne s'est point mise à table, et est restée dans le salon. Il y avoit beaucoup de monde chez M. D..., la conversation générale étoit fort animée et fort bruyante, de sorte que je pouvois m'entretenir à voix basse avec Mélanie, comme si nous eussions été tête-à-tête. Notre entretien est d'abord tombé sur la France, et Mélanie a dit tout ce qu'une personne bien née doit exprimer sur les cruautés atroces dont la famille royale et tant d'autres infortunés ont été les victimes; enfin, j'ai vu en elle toute l'horreur que peuvent inspirer les forfaits et l'impiété. Je l'écoutois avec intérêt et plaisir, quand tout d'un coup elle s'est avisée de me demander si j'étois *démocrate*, et sans me laisser le temps de répondre, elle s'est hâtée de m'assurer qu'elle l'est à l'excès, et tout de suite me développant avec volubilité ses opinions politiques, elle a fait une satire très vive du gouvernement monarchique, et *des rois* et *des princes*, et a fini par conclure qu'il n'y avoit de souveraineté raisonnable que celle du

peuple. Je lui ai demandé comment elle avoit pu se former des opinions si absolues, lorsque sa tante et même son père étoient fort éloignés d'en avoir d'aussi tranchantes ; elle m'a répondu que lorsqu'on avoit du caractère, on ne laissoit point diriger son opinion, on en choisissoit une d'après ses propres réflexions. Je l'ai félicitée d'avoir pu, à seize ans, acquérir des talens charmans, orner son esprit de connoissances agréables, apprendre plusieurs langues, et avec tout cela, d'avoir trouvé le temps d'approfondir tous les systèmes politiques, et pesé les avantages et les inconvéniens de tous les gouvernemens anciens et modernes, avec tant de précision qu'il ne restât pas dans son esprit le plus léger doute ou la moindre incertitude. Elle m'a dit en riant, qu'elle voyoit bien que je voulois jeter du ridicule sur sa manière de penser, mais qu'elle n'en étoit pas moins attachée à ses principes, et que rien ne l'en feroit changer. Ainsi donc, répondis-je, vous me confirmez

dans l'idée qu'une semblable décision doit me donner de l'incompréhensible étendue de vos connoissances ; car si vous n'aviez pas cette immense érudition, si vous n'aviez pas fait cet inconcevable travail, je serois forcé de penser qu'il y a un point sur lequel vous manquez absolument de raison, et il m'est plus facile de supposer un prodige que d'adopter une telle idée. On m'avoit bien dit, reprit Mélanie en rougissant, que vous étiez *aristocrate,* mais il m'est impossible de déguiser mes sentimens. Comme elle disoit ces mots, on se levoit de table ; nous rentrâmes dans le salon, Mélanie fort en colère contre moi, et moi complètement guéri de ma nouvelle passion. Cependant, je suis persuadé que malgré ce ridicule, cette jeune personne a d'excellentes qualités ; mais un tel travers d'esprit marque si peu de réflexion, et en même temps une présomption si extravagante, qu'il me donne beaucoup de défiance sur le fonds de son caractère. Je puis me tromper, il est possible que

cet entêtement ne soit que l'effet de quelques flatteries subalternes, et qu'un pur enfantillage dont elle sentira bientôt l'absurdité, mais il m'a fait une impression ineffaçable et qui a détruit ce prestige de perfection si nécessaire à l'amour.

J'ai fait une autre liaison qui, je crois, sera plus durable, celle de cette famille irlandaise dont je vous ai déjà parlé. Je soupçonne que cette famille intéressante cache son véritable nom, et que ce sont des émigrés français. Je suis certain que le père et la mère ont vécu à la cour. Je sais et je pense tout ce qu'on peut dire contre le préjugé de la naissance; cependant il est vrai qu'il y a dans le ton et dans les manières d'un grand seigneur spirituel et bien élevé, je ne sais quoi de noble, de facile et d'agréable qui le fera toujours aisément distinguer, et c'est ce que j'ai remarqué dans M. Kembley dès le premier jour de notre connoissance. Leurs enfans sont charmans à tous égards, et le jeune Edouard, leur fils aîné, est

la plus aimable créature de son âge que j'aie jamais vue. Il est beau comme un ange, plein de talens, d'esprit et de sensibilité; il a toutes les grâces et toute l'ingénuité de l'enfance, avec une raison prématurée; on peut prédire qu'il aura un mérite véritablement supérieur, car il joint à tant de dons acquis et naturels une modestie parfaite; et c'est l'orgueil qui, corrompant le jugement et l'esprit des jeunes gens favorisés de la nature, leur fait dédaigner les conseils par l'ivresse des premiers succès; et en leur persuadant qu'ils ont atteint le point de la perfection, les arrête au milieu de leur cours, et les fixe à jamais dans la médiocrité. Mon jeune ami est à l'abri de cet écueil; il remplira toute sa carrière: c'est une belle destinée et bien rare, surtout dans ce siécle où la jeunesse est si présomptueuse. J'attends toujours les réponses qui doivent diriger ma marche, de sorte que je ne sais point encore si j'aurai le bonheur de vous revoir bientôt, ou si j'irai dans le Nord. Je resterai

en Suisse tout le temps que durera cette incertitude. Adieu, ma première et à jamais ma plus chère amie. Adieu, ma mère; ce mot seul, lorsqu'il s'adresse à vous, exprime tous les sentimens de tendresse, de respect et de reconnoissance dont mon cœur est pénétré. Adressez-moi toujours vos lettres à Zurich.

LETTRE XIX.

D'Auguste de Palmène, à son cousin Edouard.

De Paris, 1er décembre 1793.

Je t'écris, mon cher Edouard, sans savoir si cette lettre te parviendra; cela est bien triste. J'en ai fait partir une grande quantité sans avoir reçu un mot de réponse. Depuis que tu as quitté la Belgique, nous te supposons en Suisse; et si cela est, je suis certain que tu recevras cette lettre. Te souviens-tu du petit André Lebœuf, le fils du marchand de vin de maman, qui demeuroit dans

notre rue, et qui venoit souvent, dans notre enfance, jouer avec nous? eh bien, c'est lui qui se charge de ce paquet. Son père a fait une grande fortune; il a acheté la belle maison de campagne du pauvre M. de Bossière; et au lieu de Boniface Lebœuf, il s'appelle aujourd'hui le citoyen *Aristide Lebœuf*. Son fils, qui a quatorze ans, a conservé beaucoup d'amitié pour nous; il est venu en cachette plusieurs fois donner à maman différens avis qui lui ont été fort utiles. C'est un bien bon garçon. Le citoyen Aristide Lebœuf s'est décidé tout d'un coup, pour des affaires de négoce, à partir cette nuit pour la Suisse; il emmène André, qui est accouru pour me faire ses adieux; alors je lui ai demandé s'il vouloit se charger d'un petit paquet pour ma tante, en lui confiant que je la croyois en Suisse. Il m'a donné sa parole qu'il s'informeroit sans faire semblant de rien (car tout ceci est à l'insçu de son père), et que s'il vous découvroit, le paquet seroit fidèlement remis. André est intelligent; il a un bon

cœur, ainsi je me fie entièrement à lui. J'ai pris ma résolution tout seul avec Adrienne, parce que malheureusement maman est absente; elle est depuis hier à six lieues d'ici, à la campagne, chez le citoyen Duplessis, avec ta bonne maman et ta sœur Adélaïde, arrivées de Normandie depuis huit jours. André ne nous donne que trois heures pour écrire, ainsi il est bien impossible que je fasse prévenir maman. Mais peut-être qu'elle n'auroit pas voulu confier de lettres à un citoyen aussi jeune qu'André. Outre toutes les lettres que je t'ai envoyées, cher Edouard, je t'écris régulièrement toutes les semaines, et à ma tante, et aussi à mon oncle; et Adrienne en fait autant pour ma tante et pour Juliette. Maman serre toutes ces lettres, que vous aurez quand il plaira à Dieu, car les occasions sont bien rares, et personne ne veut se charger de gros paquets; mais cela nous fait toujours plaisir de nous occuper journellement de personnes qui nous sont si chères, et que nous aimons encore da-

vantage, s'il est possible, depuis qu'elles sont dans le malheur. Nous mettons aussi en réserve une quantité de jolis présens que nous te destinons ; mais André n'a voulu se charger que d'un fouet anglais pour toi, d'un petit panier d'osier pour toi aussi, qu'Adrienne a fait et qu'elle t'envoie, et d'un anneau d'or émaillé, que nous mettrons dans cette lettre et qui est pour Juliette. Je sais qu'Adélaïde fait un journal très-détaillé de tout ce qui lui arrive, qu'elle compte envoyer à ma tante : on dit que ce journal est charmant.

Comme nous écrivons aussi à ma tante, nous avons décidé que pour que le paquet fût moins grand, Adrienne écrira à Juliette dans cette lettre-ci. André nous a conseillé de signer des noms supposés, ce qui nous paroît fort sage à tout événement, et nous pensons qu'à l'avenir nous devons toujours garder ces noms dans notre correspondance. Nous avons tout de suite choisi des noms ; ma sœur a pris celui d'*Aménaïde*, et moi celui d'*Ar-*

taxerce. N'oublie pas de nous mander ton nom supposé et celui de Juliette. André, qui reviendra dans un mois, nous rapportera les réponses. Adieu, cher Edouard, embrasse bien pour moi Pierrot et Gogo, et ne doute jamais de l'affection de ton fidèle et sincère ami *Artaxerce*. Je cède la plume à ma sœur.

Continuation de la lettre. Adrienne, à Juliette.

CHÈRE amie, je n'ai qu'une petite page pour vous écrire, et la plus longue lettre ne pourroit pas contenir tout ce que je sens et tout ce que je voudrois vous dire. O ma chère Juliette, que tout est changé ici depuis votre départ ! il n'y a plus de jeux, plus de gaîté, plus de joie : vous avez emporté tout cela. Nous avons encore un plaisir, celui de parler de vous et d'y penser sans cesse, mais ce plaisir-là finit toujours par des larmes. Cependant nous avons du courage, et nos études vont bien. Il faut se soumettre à la vo-

lonté de Dieu, et alors on peut espérer qu'il nous dédommagera de nos peines. Nous le prions de bien bon cœur tous les jours, qu'il nous rende nos amis, et qu'il donne la paix à la France et à l'Europe. Maman nous a fait là-dessus une prière si touchante, que je ne puis la dire sans attendrissement. Je ne vous conte point de nouvelles, parce que cela est trop dangereux dans des lettres; dans les vôtres, ne me parlez jamais des affaires. Adélaïde se porte bien, et n'est occupée que de ma tante, de mon oncle et de vous tous; c'est un véritable ange: elle est d'ailleurs plus belle que jamais, mais elle n'est pas fort grandie. Pour moi, on me trouve très-grande pour mon âge. J'ai eu hier onze ans et demi, et il y a dix-huit mois que nous sommes séparées!... Je vous envoie un petit anneau, et à mon cousin un petit panier de mon ouvrage. Dites-lui que je pense bien souvent à lui; j'aime ses sœurs comme si elles étoient les miennes, et par conséquent je l'aime aussi comme s'il étoit mon frère,

et Artaxerce pense de même. Adieu, ma chère amie, mon aimable et bonne Juliette; faites bien des amitiés de ma part à Pierrot et à Gogo. J'ai de jolis joujoux pour eux, mais André n'a pas voulu s'en charger. Je ne vous dis rien pour ma tante, parce que je lui écris. Adieu, chère cousine, aimez toujours votre fidèle et triste

AMÉNAIDE.

LETTRE XX.

D'Edouard, à Auguste.

Kussnacht, ce 26 janvier 1794.

OH, ce bon, cet aimable André! il nous a remis ce précieux paquet! excellent jeune homme! voici comment il nous a découverts. Son père et lui étoient depuis huit jours à Zurich, assez souvent chez M. D..... Un soir que mon père en sortoit, il rencontra sur l'escalier le jeune André, qui venoit faire une commission de la part du citoyen Aristide Lebœuf.

André s'arrêta pour laisser passer mon père, qui ne fit pas attention à lui, mais André le reconnut dans l'instant. Il ne dit rien, et fut trouver M. D.... dans son cabinet; ce dernier étoit seul, et tout de suite André le mit dans la confidence de ton message, et lui apporta le lendemain le paquet et le charmant petit panier d'osier, et le joli fouet anglais. Je ne puis te dépeindre la joie que nous avons éprouvée en recevant ce paquet, des nouvelles si fraîches et si bonnes de tout ce qui nous est cher, et les premières qui nous soient parvenues depuis notre fuite de la Belgique!.... Oh, ce cher André!... mais ce n'est pas tout. Mon père mouroit d'envie de lui parler en secret pour le questionner; il le lui fit dire par M. D..., et le surlendemain à cinq heures du soir on frappa à la porte de notre petite maison : c'étoit André lui-même qui venoit furtivement nous faire une visite. Nous l'avons tous entouré, nous lui serrions les mains, nous l'embrassions, nous pleurions, il pleuroit aussi.... Il n'a pu rester

qu'une petite heure, car cette démarche de sa part étoit aussi hardie que généreuse. Il ne pouvoit suffire à répondre à toutes nos questions; il ne savoit auquel entendre. Il nous a dit que ma cousine est grandie, et qu'elle joue du piano comme un ange. Il nous a surtout bien parlé de toi, de toutes les bontés que tu as eues pour lui dans notre enfance, et entre autres de tout ce que tu fis un jour, pour empêcher qu'on ne lui donnât le fouet : il assure qu'il n'oubliera jamais ce trait là. Il s'est chargé de nos lettres, à condition que nous écririons d'une écriture excessivement fine, afin que le paquet soit moins gros. Pierrot, qui a entendu cette convention, s'est mis à pleurer, craignant qu'on ne prît pas sa lettre; mais André lui a donné sa parole de s'en charger, il la mettra à part dans le talon de sa bottine. Je ne te dis rien pour ma bonne maman, ma tante et pour Adélaïde; je leur écris quelque lignes dans la lettre de maman.

Je te prie de dire à Aménaïde que le

petit panier d'osier est sur la table où j'écris, dans ma chambre, où je l'ai placé à côté de la belle tasse qui a pour chiffre un *A*. Ces deux précieuses choses ne me quitteront jamais. Mon père et maman ont lu la lettre d'Aménaïde, et l'ont trouvée charmante. J'ai eu avec ma sœur une dispute au sujet de cette lettre. Ma sœur vouloit déchirer la tienne, pour en avoir cette partie qui en effet lui appartient; mais cette opération m'enlevoit six lignes de ton écriture, ce qui n'étoit pas juste. Après bien des débats et des supplications de ma part, je suis resté possesseur de la lettre toute entière. J'ai choisi mon nom supposé, j'ai pris celui de *Tancrède* : je n'aurai sans doute jamais les brillantes qualités et la réputation de ce héros, mais je lui ressemble à bien des égards! Je suis, comme lui, injustement banni de mon pays, comme lui, je suis proscrit sans être coupable, et j'ai tous ses sentimens.

Je t'envoie des pastels de Lausanne et deux petits chapeaux de paille, l'un

pour Aménaïde et l'autre pour Adélaïde. Adieu, cher Artaxerce, il ne m'est pas permis de t'écrire une plus longue lettre. Adieu, conserve toujours la même amitié au fidèle

TANCRÈDE.

LETTRE XXI.

De Pierrot, à Auguste.

26 janvier.

J'AI écrit quelques mots dans les lettres de maman, et il faut que je t'écrive aussi, mon cher Artaxerce, pour t'avertir des noms supposés que nous avons pris, mes sœurs et moi. Juliette a choisi le nom de *Théodelinde*, j'ai donné à ma petite sœur celui d'*Amalazonte*, et moi je m'appelle *Orosmane*. Ainsi, quand tu sauras cela, nous pourrions bien sans danger nous écrire par la poste, car si l'on ouvroit nos lettres, on ne devineroit jamais qu'*Amalazonte* signifie *Gogo*, et qu'*Orosmane* veut dire *Pierrot*. Si le jeune André

avoit pu se charger d'un gros paquet, j'aurois écrit au moins cinq ou six lettres. La pauvre mademoiselle Benoît a été bien contente d'André, qui se charge d'un petit billet d'elle pour sa mère. Elle a été tout de suite à Zurich vendre sa montre, sa croix d'or et ses mirzas d'or; elle a donné l'argent de tout cela à André, avec en outre deux louis et dix-huit francs de ses épargnes, pour que cette somme soit remise à sa mère. Je te prie de m'écrire par la même occasion. Aménaïde mande qu'elle ne joue plus et qu'elle ne rit plus; mais je voudrois bien savoir si elle pince encore : il est vrai qu'elle ne pinçoit que moi. Je voudrois qu'elle pût recommencer bientôt. Amalazonte est bien grandie et plus raisonnable; elle commence à savoir son catéchisme. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur; n'oublie pas ton cousin et ami,

OROSMANE.

LETTRE XXII.

De Juliette, à sa cousine Adrienne.

26 janvier.

Que votre lettre m'a rendu heureuse, ma chère Aménaïde! Il y avoit si long-temps que je n'avois vu de votre écriture! Mais j'imaginois bien que les lettres étoient perdues : on ne peut pas croire que nos amis nous oublient, surtout quand ils nous savent malheureux. André, qui fait croire à son père qu'il a acheté pour lui-même tous les petits présens dont nous le chargeons, vous portera un livre blanc, et relié de forme étroite et longue comme un petit livre de musique, c'est pour faire un *livre de souvenirs*. C'est une invention suisse et allemande qui est bien jolie : on fait écrire dans ce livre toutes les personnes qu'on aime, on y écrit soi-même ses pensées, on y dessine des paysages, ou des fleurs, ou des têtes, et au bout d'un certain temps ce livre se trouve rempli de choses intéressantes.

J'en envoie un aussi à ma sœur, je n'ai osé y mettre que des morceaux de rubans et des plantes de notre jardin, mais nous avons donné à part de nos cheveux. Maman est contente de mes progrès; je m'applique plus que jamais, et je le dois, puisque c'est une consolation pour elle. Tancrède est toujours aussi bon et aussi raisonnable; on le traite dans ce pays comme s'il avoit dix-huit ans, et il a un ami qui en a vingt-six, c'est lord Arthur Selby, un Anglais qui est bien aimable et bien vertueux. Orosmane est encore quelquefois un peu espiègle; mais cela se passera, car il a un cœur excellent. Adieu, chère Aménaïde, priez toujours Dieu qu'il nous réunisse. Nous faisons tous la même prière deux fois par jour, le matin à sept heures et demie et le soir à dix : maman écrit cela à ma sœur, afin qu'elle prie de son côté à la même heure. Il nous sera doux de penser, en nous mettant à genoux, que nos amis, dans le même moment se joignent à nous pour faire la même prière. Adieu, ma

tendre amie, votre *Théodelinde* vous embrasse du fond de l'ame.

LETTRE XXIII.

D'Edouard, au chevalier d'Ermont.

Kussnacht, 6 avril 1794.

Je crois, mon cher Gustave, que j'aurai bientôt le plaisir de vous voir un moment. Lord Selby va faire une course de quinze jours dans les petits cantons, il a demandé à mon père de m'emmener avec lui, et mon père y a consenti avec grand plaisir, pensant qu'il sera bien instructif pour moi de voyager avec un homme qui a autant d'esprit et de mérite que lord Selby, qui d'ailleurs nous témoigne tant d'amitié que mon père l'a mis dans notre confidence, et lui a dit nos véritables noms. Lord Selby est si prudent, que sûrement il gardera bien ce secret; il me contoit même ces jours-ci, qu'il venoit d'écrire à sa mère pour laquelle il n'a rien de caché de ce qui le regarde, qu'il lui

parloit de nous, mais toujours sous le nom de Kembley, et comme s'il nous croyoit des Irlandais. Je lui répondis que certainement mon père se confieroit à lady Elisabeth (c'est le nom de sa mère); mais lord Selby dit qu'une lettre peut se perdre, ou bien en passant la mer tomber dans les mains des Français. Je crois que jamais un jeune homme n'a eu autant de sagesse que lui, car on peut bien dire qu'il est jeune encore, puisqu'il n'a que vingt-six ans. Je l'aime tous les jours davantage, il est rempli de bonté pour moi, et ce qui m'y attache plus que tout autre chose, c'est qu'il ne perd pas une occasion de me donner des conseils bien utiles, et c'est-là ce qui prouve la véritable amitié. Nous partons dans trois jours, et comme nous passerons à Richterweil, lord Selby m'a dit qu'il viendroit avec moi vous faire une petite visite : cela n'est-il pas bien aimable? Je suis sûr que vous serez charmé de le connoître : vous verrez que je n'ai pas exagéré dans tout ce que je vous ai dit de

lui. M. de Bossière et sa famille sont partis pour Lausanne il y a trois semaines, ce qui fait que nous ne recevons plus du tout de visites que celles de lord Selby; nous voyons aussi quelquefois M. et madame D.... de Zurich, mais rarement. Adieu, mon cher Gustave; ce sera une grande joie pour moi de vous embrasser, et de revoir M. l'abbé avec vous.

LETTRE XXIV.

Lord Selby, à M. d'Armilly.

D'Arth, ce 15 avril.

Edouard vous écrit, monsieur, et vous mande en gros notre grande aventure: mais je crois que vous serez bien aise d'avoir les détails circonstanciés, et je vais vous les donner tous avec la plus grande exactitude. Hier, pour nous rendre ici, nous nous embarquâmes sur le lac de Lauwerz. Le temps étoit assez beau, mais au bout d'une demi-heure il sur-

vint tout à coup un orage et un vent qui me donnèrent de l'inquiétude, parce que nous étions dans un fort petit bateau, et que nous n'avions que deux rameurs. Ayant vu nager Edouard, je pensai que nous pourrions nous tirer d'un naufrage, et de précaution nous ôtâmes nos habits, nos gilets et nos jarretières. Cependant la tempête augmentoit, et le danger devint très-pressant, parce que le bateau, emporté par le courant et poussé par le vent, se dirigeoit vers une masse de rochers. Nous n'avions à faire qu'un trajet assez court, pour gagner l'autre rive dont l'abordage n'offroit aucun péril; ainsi je pris mon parti, je cédai au désir d'Edouard, nous nous jetâmes dans le lac, et nous arrivâmes sains et saufs sur le rivage. A peine touchions-nous la terre, que le premier mouvement d'Edouard fut de me dire : Restons-là pour voir ce que deviendront ces bateliers, car s'ils ne savent pas nager, nous les sauverons. Trois ou quatre minutes après la barque chavira, mais au

grand regret d'Edouard les deux hommes nageoient parfaitement. Nous nous rendîmes tous dans une chaumière, où l'on nous donna du linge un peu grossier, mais que nous reçûmes avec beaucoup de reconnoissance : en se r'habillant auprès d'un bon feu, Edouard se félicitoit de cette aventure, et il ajoutoit : Ce jour auroit pu être un des plus beaux de ma vie, si ces bateliers n'avoient pas su nager. Comment cela, Edouard? lui demandai-je. Eh mais, répondit-il, nous les aurions sauvés. — Ils le sont : que pouvons-nous désirer de plus? — Ah! il est si beau de pouvoir sauver la vie d'un homme, d'un père de famille! quelle action devant Dieu! — Dites, surtout *aux yeux du monde;* car, aux yeux de Dieu l'intention suffit, et vous en aviez le projet : ainsi, mon cher Edouard, poursuivis-je, je ne vous louerai point de ce regret, parceque c'est la vanité et non l'humanité qui l'inspire. Désirons le bien de nos semblables, et pourvu que ce bien s'opère, soyons satisfaits. S'affliger de

n'en être pas la cause, c'est seulement désirer des louanges. Tandis que je parlois, il m'écoutoit attentivement, et après un moment de réflexion : Vous avez bien raison, me dit-il ; j'avois là un sentiment d'autant plus condamnable, que je le croyois vertueux, et que je m'en enorgueillissois. Je sens cela à présent : si la seule humanité m'avoit fait désirer d'aller au secours de ces hommes, j'aurois été entièrement satisfait lorsque je les ai vus hors de danger.... Je vous promets qu'à l'avenir quand j'éprouverai de ces mouvemens-là, je les combattrai. Il n'y a, dans ce genre, de regret raisonnable que celui d'avoir laissé échapper une occasion d'être véritablement utile. Il me fit cette réponse si au-dessus de son âge, avec un naturel, une simplicité et une douceur qui m'attendrirent, et dont je ne puis vous dépeindre la touchante naïveté. C'est un enfant charmant, il est impossible de le voir de suite et de le connoître, sans avoir pour lui la plus tendre affection. Je supplie madame Kembley

de n'être point épouvantée des lacs de la Suisse ; je lui donne ma parole que, pour la sûreté de mon jeune compagnon, je serai désormais à cet égard non seulement circonspect, mais aussi poltron qu'on puisse l'être. Nous ne nous embarquerons plus ; nous ne voyagerons qu'à pied, à cheval et en voiture. Edouard marche au moins aussi bien que moi ; il est véritablement infatigable : Il a autant à se louer des bienfaits de l'éducation que de ceux de la nature, et c'est assurément beaucoup dire. Ce que je ne me lasse point d'admirer en lui, c'est son extrême modestie ; je ne l'ai jamais entendu parler de lui-même et se citer que pour faire valoir les autres. Quand nous passâmes à Richterweil, nous fûmes voir le chevalier d'Ermont, qui nous montra des paysages de son ouvrage qui sont réellement surprenans. Edouard, en me les faisant examiner, répétoit : Et il n'y a que huit mois qu'il s'occupe de la peinture ! moi, je dessine depuis l'âge de six ans ; j'ai eu les meilleurs maîtres, et je ne fais rien

qui approche de cela. Cependant il a dessiné plusieurs vues d'après nature, qui sont exactes et charmantes : nous les mettons avec soin dans un portefeuille qui vous est destiné. Il me sert d'interprète dans tous les lieux où nous passons ; il parle l'allemand avec une facilité merveilleuse, et il m'est aussi utile qu'il m'est agréable. Nous causons beaucoup, et toujours en anglais. Je connois parfaitement à présent tous les amis qu'il a laissés en France, la charmante Adélaïde dont j'avois déjà admiré le portrait, et Auguste, et cette jolie Adrienne dont Edouard ne prononce le nom qu'en soupirant. J'ai cru à ce sujet avoir fait une découverte positive, mais ma supposition s'est trouvée fausse. Ce matin, en feuilletant son porte feuille de dessins, j'ai aperçu une feuille de papier blanc sur laquelle étoient écrits, une trentaine de vers. Edouard, qui étoit présent, a prodigieusement rougi, et s'est jeté sur ce papier qu'il a mis dans sa poche. Ceci me prouve, lui ai-je dit, que ces vers sont de vous,

et cela ne m'apprend rien de nouveau, car je sais que vous en faites; M. Kembley me l'a dit. — Oui, mais à mon âge on n'en peut faire que de mauvais, et il seroit ridicule de les montrer. — Oui, à des indifférens. Un ami peut-être pourroit s'offenser de cette réserve. — Si vous le désirez, je vous en montrerai. — Ce sont ceux que vous venez de mettre dans votre poche, que j'aurois surtout envie de voir. — Ils ne signifient rien.... c'est un portrait... imaginaire... — Mon cher Edouard, croyez-vous que la véritable amitié puisse exister sans la confiance? A ces mots Edouard, pour toute réponse, tire les vers de sa poche, et me les donne. Je m'attendois à y trouver le nom d'Adrienne et quelques expressions d'un amour naissant : point du tout, c'est une pièce d'imagination d'un genre assez sévère; cela est intitulé, *Portrait d'Aménaïde;* on n'y parle point de sa figure, on se borne uniquement à l'éloge de ses vertus et de son cœur. Au reste, les vers m'ont paru bien tournés et extrême-

ment jolis, et ils font autant d'honneur à la morale et aux principes de l'auteur qu'à son esprit. Je souhaite, mon cher Édouard, lui ai-je dit, que lorsque vous serez en âge de songer à vous marier, vous puissiez faire des vers de ce genre pour celle que vous aimerez. Ah! certainement, a-t-il répondu, je n'en ferai jamais pour louer son *teint* ou *ses beaux yeux*, car je ne m'attacherai pas à une femme que l'on pourroit flatter avec ces éloges-là. — Vous avez raison, et j'ai toujours été surpris que depuis tant de siècles que les amans vantent les charmes de leurs maîtresses, sans jamais faire mention de leurs qualités morales, il ne se soit pas trouvé un grand nombre de femmes assez raisonnables pour dédaigner et repousser ces impertinentes fadeurs; c'est ce qui m'a fait prendre en aversion parmi les Françaises, les *Phyllis*, les *Iris*, les *Amaryllis*, les *Doris*, etc., qui depuis deux ou trois cents ans ne peuvent se lasser de s'entendre éternellement comparer aux roses et aux lis, à l'albâtre et à la neige. Je

vous sais bon gré, ayant donné à l'héroïne de vos vers un nom de fantaisie, de n'avoir pas choisi un de ceux là. Cette réflexion a fait encore rougir Edouard, et je ne puis deviner pourquoi. Depuis cette conversation, il est triste et rêveur; je me creuse en vain la tête pour en pénétrer le sujet.

Comme cette lettre ne partira que demain matin, je ne la termine pas; j'y ajouterai demain quelques lignes avant de partir.

Ce 16.

HIER au soir, au moment où j'allois me coucher, j'ai été fort surpris de voir paroître Edouard, qui avoit l'air très-ému. Il m'a dit qu'il désiroit m'entretenir en particulier; j'ai renvoyé mes gens, et quand nous avons été tête-à-tête, le pauvre Edouard, avec une mine consternée et les larmes aux yeux, m'a dit qu'il m'avoit *trompé*, et qu'il ne pouvoit me le cacher plus long-temps. Alors il est entré en explication, et il m'a avoué

que le portrait en vers n'étoit point *imaginaire*, et qu'Adrienne, par prudence, avoit pris depuis peu le nom d'*Aménaïde.* Vous croyez bien, Monsieur, que j'ai été vivement touché de cette confidence et d'une candeur si aimable et si attachante. Ce premier pas fait, Edouard, sans effort, m'a ouvert son cœur tout entier et m'a dit qu'il savoit depuis très-long-temps, que le vœu de sa famille et de la mère de sa cousine étoit de la lui donner un jour pour femme; que ses parens ne le lui avoient pas dit, mais qu'il l'avoit découvert avec certitude; que cette idée, jointe aux excellentes qualités d'Adrienne, à son amitié pour ses sœurs, à celle qu'il a pour Auguste, et enfin à l'attachement qu'il a pour sa tante, lui faisoit regarder ce mariage comme le seul qui pût le rendre parfaitement heureux. Il a ajouté que quoiqu'il n'eût pas trouvé l'occasion, depuis l'émigration, de vous dire ouvertement ces choses, il étoit persuadé que vous et madame Kembley connoissiez ses senti-

mens à cet égard, et qu'il seroit charmé que je vous écrivisse tout ce détail. Je crois, en effet, comme Edouard, que je ne vous apprendrai rien de nouveau, car il n'est nullement nécessaire d'avoir toutes vos lumières pour pénétrer ses sentimens. Adieu, Monsieur, n'ayez aucune inquiétude sur le dépôt que vous m'avez confié, je vous assure que si cet aimable enfant étoit mon frère, je ne pourrois l'aimer davantage.

LETTRE XXV.

De la comtesse de Lurcé, à la baronne de Blimont.

De Berne, ce 17 avril 1794.

Je ne vous ai pas repondu par le dernier courrier, ma chère amie, parce que je savois que madame d'Ermont vous écrivoit, et dans notre position, il ne faut pas multiplier inutilement les ports de lettres. Les détails que vous me faites sur mademoiselle de Bossière, M. de

Bossière et ses enfans, me paroissent absolument incroyables. J'ai eu à ce sujet une dispute assez vive avec madame d'Ermont, qui aime à croire toutes les choses de ce genre des personnes qui n'ont pas ses opinions. Mais soyez persuadée, chère amie, que tous les récits qu'on vous a faits à cet égard, sont des fables. J'ai vu de près et de suite cette famille pendant dix ans, et je ne croirai point que des personnes remplies d'esprit, de raison et de vertu, puissent devenir tout à-coup des monstres extravagans et stupides. Il est possible que la jeune Mélanie ait le tort de parler politique; et si cela est, elle en parle sûrement ridiculement : c'est le sort commun des jeunes gens de tous les partis qui s'avisent de disserter, sur ce point; et, entre nous, un bien grand nombre de personnes d'un âge très-mûr n'en raisonnent pas mieux. Croyez-vous, par exemple, que les argumens de madame d'Ermont, en faveur de l'*ancien régime*, soient bien lumineux et bien convain-

cans ? Elle s'est fâchée contre moi l'autre jour, du silence obstiné que je garde sur ces graves matières. Eh ! mon Dieu, madame, lui ai-je dit, c'est par respect pour notre cause que je me tais ; je crains de la gâter en la plaidant ; je vois là-dessus des exemples qui m'effraient : elle n'a pas goûté cette réflexion. Pour revenir à Mélanie, je puis concevoir qu'elle soutient de mauvais raisonnemens (ce que j'aurois beaucoup de peine à croire de sa tante), mais je nie formellement que la nièce et l'élève de mademoiselle de Bossière puisse tenir les odieux propos que vous citez, et puisse enfin paroître approuver l'impiété et la cruauté. Je hais par-dessus toutes choses l'injustice et la calomnie, et ne pouvant, par mes talens, être utile au parti dont je suis, je veux du moins l'honorer par mon caractère. La véritable horreur de la cruauté se manifeste, non par des déclamations, mais par la pratique des vertus contraires. Que font les républicains à Paris ? Ils jugent, ils condamnent sans preuves et sans les

entendre, ceux qu'ils croient leurs ennemis; ils oppriment des infortunés sans appui, ils les persécutent, ils les procrivent : et nous, quand sur un *simple ouï-dire*, nous adoptons les fables les plus absurdes, les plus atroces sur les gens que nous croyons d'un parti contraire au nôtre, quand nous répandons ces calomnies, quand nous les affirmons, quand nous les faisons imprimer, quand nous rendons suspects d'infortunés proscrits, et que par nos intrigues nous les faisons bannir des lieux où la compassion seule devroit leur assurer un asile; lorsqu'enfin nous nous livrons sans pudeur et sans remords à de tels emportemens, avons-nous le droit de nous étonner de la méchanceté humaine? Les républicains n'ont aucune religion, et ils cèdent à toutes leurs passions, rien de plus simple; mais nous qui parlons de piété, nous qui faisons profession de respecter et de suivre les maximes de l'Evangile, si nous étions, avec fureur et puérilité, orgueilleux, haineux et vindicatifs, quelle seroit notre

excuse? Et ce caractère ne seroit-il pas rendu plus odieux encore par le ridicule de l'inconséquence, ou par la tache honteuse de l'hypocrisie ?

Personne au monde n'est plus sincèrement royaliste que moi, non par raisonnement, car, faute d'instruction, je n'ai aucune opinion politique. Tout ce que j'entrevois, c'est que dans ce genre on peut, avec de l'esprit, soutenir parfaitement bien le pour et le contre, et de telle sorte que si je n'en croyois que ma raison, je ne serois d'aucun parti, par l'embarras de me décider et la difficulté de choisir. Mais si l'on pouvoit comparer des choses très-profanes aux choses saintes, je dirois que je suis royaliste, comme Toinette ma femme de chambre est dévote : je l'ai fort étonnée en lui apprenant que les *luthériens* et les *calvinistes* sont chrétiens, elle m'a dit qu'elle les croyoit *des idolâtres de l'hérésie comme les Turcs;* je ne lui ai point demandé l'explication de cette singulière définition du mahométisme, parce que

j'ai deviné qu'elle faisoit de l'*hérésie* une idole. Malgré cette ignorance, Toinette est aussi pieuse que si elle avoit médité toute sa vie les sublimes ouvrages de Fénélon, de Pascal, de Bourdaloue, de Bossuet, de Massillon, et elle ne connoît de la religion que ce qui peut suffire à une personne bien née, son admirable morale. Si on lui demandoit pourquoi elle est dévote, elle pourroit répondre : Parce que la religion ne me prescrit rien qui me coûte, et me donne des espérances consolantes ; parce que mon père et ma mère, qui étoient les plus honnêtes gens du monde, avoient beaucoup de religion, et m'ont accoutumée dès l'enfance à la chérir et à la respecter ; parce que j'aime la pompe des cérémonies religieuses et la majesté des églises. Voilà le sens de ce que diroit Toinette ; et moi je suis royaliste, parce que mes ancêtres ont reçu beaucoup de bienfaits de la cour, parce que mes parens m'ont répété depuis le berceau, qu'il falloit aimer son roi, que la fidélité envers lui étoit un devoir sa-

cré : maximes que j'ai retrouvées constamment dans l'histoire et sur nos théâtres, où j'ai vu pendant vingt ans le public applaudir avec enthousiasme les héros se sacrifiant pour leurs souverains. Je suis royaliste, parce que Charlemagne, Saint Louis, Louis XII et Henri IV avoient, aux yeux de tous les Français, consacré la royauté; parce que j'aimois la cour, parce que sa magnificence, sa splendeur m'en imposoit, et puis le grand habit de cour alloit si bien aux femmes qui avoient une belle taille!.... Enfin, je regrette le ton et les manières qu'on ne trouve que dans les cours, cette urbanité, cette élégance, cette politesse remplie d'aisance et de noblesse qui voilent la médiocrité sous des dehors si agréables, et qui donnent un charme de plus à l'esprit et aux graces naturelles. C'est ainsi que je suis royaliste par habitude et par sentimens : d'ailleurs, il me semble que le gouvernement monarchique qui n'exige que *l'amour* et *l'obéissance*, convient mieux aux femmes, que

le républicain qui demande une énergie, une force d'ame que nous n'avons pas communément. J'ai toujours eu la plus grande aversion pour ces femmes lacédémoniennes, que leur brûlant amour pour la patrie rendoit des épouses si insensibles et des mères si dénaturées; tous les traits héroïques que l'histoire en rapporte, loin de me paroître beaux, me font horreur; ce sont des femmes transformées en hommes très-farouches, et c'est là une vilaine métamorphose : aussi je suis étonnée que dans les républiques les femmes ne jouissent pas de tous les priviléges accordés aux hommes; il seroit juste qu'elles participassent à leurs droits, et qu'elles partageassent leur pouvoir, puisqu'on leur demande le sacrifice de la douceur, de la modération et de la sensibilité qui caractérisent leur sexe.

Parlons de nos amis. M. et madame d'Ermont se portent bien, et l'on n'a plus d'inquiétudes pour la poitrine de la dernière : mais la pauvre Virginie est toujours bien languissante : elle se meurt

d'ennui, et ce n'est pas pour elle une façon de parler. Voilà où peuvent conduire la vanité et le désœuvrement ! Elle ne se console pas de la perte d'un grand état et d'une fortune brillante, et elle ne trouve en elle-même aucune ressource capable de la distraire de ses chagrins. Quel bienfait que celui d'une bonne éducation ! C'est dans l'adversité surtout qu'on en sent tout le prix, et c'est ce que votre aimable Stéphanie doit connoître mieux que personne. Au reste, M. d'Ermont fait toujours la même dépense. Malgré toutes nos espérances d'une contre-révolution, je trouve cette conduite bien imprudente, car (pour me servir de l'expression à la mode) si *l'ordre de choses* actuel duroit encore un an, il ne lui restera plus une obole des quatre-vingt dix mille francs qu'il avoit emportés de France, et avec cette somme il auroit pu, en achetant un petit coin de terre, assurer à jamais la subsistance de sa famille. Le découragement n'a jamais produit plus de mal que l'espérance

n'en a fait aux émigrés. Je vais souvent chez la baronne de Pflemmingue ; c'est une aimable personne, dont on voit toute la bonté long-temps avant d'avoir pu connoître la supériorité d'esprit et l'étendue de lumières ; et voilà le mérite que j'aime. Il lui est survenu un cousin qui assurément ne lui ressemble guères ; il s'appelle le baron de Zurlach, homme très-riche et d'une grande naissance ; il est veuf et voyage, à ce qu'il prétend, pour l'instruction de ses enfans ; il est d'une démocratie outrée, et pardessus cela, philosophe. Son fils, qui a quinze ans, et qu'il appelle *Emile*, est élevé, dit-il, à la *Jean-Jacques*, ce qui signifie qu'il ne sait pas son catéchisme, et qu'il n'a pas encore appris à écrire. Il a de plus qu'Emile, ajoute le baron, l'enthousiasme de la liberté, de l'égalité, et une invincible horreur pour les princes et les rois. Tous ces principes forment le plus sot et le plus impertinent jeune homme que l'on puisse rencontrer. Mademoiselle Ulrique, sa sœur, âgée de dix-huit ans, est

assez jolie : elle est élevée à peu près de même ; elle a des manières très-libres, un ton fort décidé, et une stupidité qui me paroît peu commune. Par un de ces coups du sort auxquels rien n'a dû préparer, j'ai eu le malheur de plaire tellement au baron, qu'il a entrepris de me rendre *démocrate*. En conséquence de ce projet, il me suit, m'obsède et m'excède ; ce qui divertit extrêmement sa cousine, mais ce qui met madame d'Ermont dans une fureur inexprimable. Elle m'a dit très-sérieusement que si je ne trouvois par le moyen de me débarrasser des poursuites de ce *vilain homme*, je finirois par devenir *suspecte* à tous les gens de notre parti, qui ne sont pas mes amis intimes. Adieu mon aimable et chère amie, vous voulez de *longues lettres* ; c'est un désir qu'il m'est bien doux de satisfaire, mais c'est un foible dédommagement d'une si longue absence, et de la privation de la plus agréable conversation que je connoisse. Adieu, embrassez pour moi la charmante Stéphanie.

LETTRE XXVI.

D'Eugène de Vilmore, à son ami le chevalier d'Ermont.

Berne, ce 19 avril.

Je vous envoie enfin, mon cher chevalier, ce que vous désirez depuis si long-temps, mes Mémoires; vous pouvez même garder cette copie. J'espère que vous lirez ce manuscrit avec indulgence, surtout la première partie, car je n'avois que neuf ans lorsque je l'ai écrite, et j'y trouve moi-même à présent bien des choses ridicules; car à douze ans tous ces enfantillages-là paroissent bien bêtes. Mais M. de Trumann ne veut pas absolument que je récrive ou que je corrige ce commencement de mon histoire: il dit qu'il en aime la naïveté et la simplicité; ainsi, je n'y ai rien changé. La seconde partie vous plaira davantage; il n'y a que deux mois que je l'ai finie.

J'ai eu l'honneur de dîner chez M. votre père, qui étoit en parfaite santé, ainsi

que madame la marquise d'Ermont; mademoiselle Virginie avoit meilleur visage qu'à l'ordinaire : elle m'a dit que vous reviendriez sûrement au mois de juin, ce qui m'a fait un grand plaisir. Adieu mon cher chevalier, je vous embrasse de tout mon cœur,

Votre ami

EUGÈNE VILMORE.

Mémoires d'Eugène de Vilmore, écrits par lui-même.

Première partie, écrite en 1791.

J'ai neuf ans, et il y a bien des hommes de dix-huit, et même de vingt ans, dont l'histoire n'est pas aussi extraordinaire que la mienne. J'étois si jeune lorsque toutes ces aventures me sont arrivées, que sûrement je ne m'en souviendrai plus quand je serai grand; c'est pourquoi je veux les écrire tout de suite.

Je m'appelle Eugène de Vilmore, et je suis né dans le château de Rivray.

Ma famille est noble et fort ancienne : ma mère avoit une place à la cour ; elle mourut en me mettant au monde, et mon père, brigadier des armées du roi, ne survécut à ma mère que dix-huit mois : ainsi je n'ai pas eu le bonheur de connoître mes parens, mais j'ai vu leurs portraits dans le château de Rivray, et je vais dépeindre la figure de ma mère. Elle devoit être bien belle ; elle étoit blanche comme de la neige, avec un beau vermillon sur les joues ; elle avoit le nez long et bien fait, les yeux petits, mais d'un bleu superbe : c'est dommage qu'elle n'eût pas du tout de sourcils, et que ses cheveux fussent d'un blond tirant un peu sur le roux ; d'ailleurs, elle avoit un grand front et une couronne de fleurs sur sa tête ; elle tenoit un œillet si bien peint, qu'il sembloit naturel. Mon père étoit aussi bien beau : il avoit une perruque noire comme de l'encre et une cuirasse, ce qui lui donnoit un air martial qui va parfaitement à un homme. Je fus élevé par mon oncle, le marquis

de Vilmore, frère aîné de mon père. Mon oncle étoit veuf; il n'avoit eu qu'un fils qui fut tué en duel, et qui ne laissa qu'une fille, qui est Lolotte. Mon oncle la fit recevoir chanoinesse en 1788; elle n'avoit alors que trois ans, et pourtant on l'appeloit *Madame*. Mon père ayant laissé ses affaires très-dérangées, nous restâmes dans la terre de Rivray. Mon oncle (qui étoit le meilleur des hommes) se chargea seul de mon éducation; il m'enseigna peu de choses, mais il me les apprit bien. La lecture, l'écriture et le calcul furent mes seules études, mais à huit ans j'additionnois tous les mémoires de la maison; je savois le prix de tout ce que nous achetions, j'avois une très-bonne écriture, et je ne faisois presque pas de fautes d'orthographe; d'ailleurs, j'étois assez industrieux pour mon âge, j'employois toutes mes récréations à travailler à la menuiserie et au tour, ou à faire des ouvrages de vannerie, et, en outre, mon oncle m'accoutumoit à sortir par tous les temps, et à ne craindre

ni le vent, ni la pluie, ni le soleil. Notre château étoit voisin de la belle terre du comte d'Armilly : nous y allions bien souvent. C'étoit une charmante famille. Edouard d'Armilly et sa sœur sont jumeaux et les enfans aînés; ils se ressembloient beaucoup, et étoient aussi beaux et aussi bons l'un que l'autre. Comme ils avoient une grande fortune, la chambre d'Edouard étoit toujours pleine de charmans joujoux, et jamais je n'ai été le voir sans qu'il ne m'ait forcé d'accepter tout ce qu'il avoit de plus joli; c'est ce que je n'oublierai jamais, et dont je me souviendrai à trente ans, comme je me le rappelle aujourd'hui; car, avec cela, Edouard est le meilleur garçon qu'il y ait au monde : il me faisoit toutes sortes d'amitié, et j'ai passé là des jours bien heureux avec lui et son cousin Auguste, qui est aussi un aimable enfant. Adélaïde, de son côté, donnoit du bonbon, de l'angélique et des anis de Verdun à Lolotte; car Lolotte, dont la mère, ainsi que la mienne, mourut en couches,

fut nourrie au château de Rivray. Je suis plus âgé qu'elle de trois ans, et je me rappelle très-bien de l'avoir vue au maillot : c'est ce qui m'a si fort attaché à elle, joint à ce qu'elle est ma nièce à la mode de Bretagne. Je puis dire aussi qu'il n'y a point de petite fille plus gentille que Lolotte : premièrement, elle est très-jolie, et secondement, elle a un cœur excellent. Mademoiselle Caillet, sa bonne, avoit cinquante-neuf ans ; c'étoit une fille d'un grand mérite, d'une modestie admirable, et d'une vertu à toute épreuve. Lolotte pense toujours à elle. Mon oncle nous élevoit avec la plus grande douceur ; cependant un jour il fit fouetter Lolotte : voici pourquoi. Edouard d'Armilly nous avoit envoyé des poires superbes. On mit ces poires en pyramide dans un grand plat. Lolotte, avant le dîner, entra seule dans l'office (elle avoit quatre ans), vit ces poires, et n'osant en emporter une, parce qu'elle auroit dérangé la symétrie, elle se contenta de manger une bouchée de cha-

cune, ayant soin de ne les prendre que l'une après l'autre avec précaution, et de les remettre à leur place, en cachant la morsure. Cela fait, elle sortit de l'office. On se mit à table, et au dessert on servit le plat de poires. Mon oncle en prit une, et voyant la morsure, il ne devina pas ce que c'étoit, et la mit de côté; mais Lolotte aussitôt dit, en parlant de la morsure : *c'est un rat.* A la seconde, à la troisième poire, on trouva la même chose, et Lolotte répétoit toujours : *c'est un rat, sûrement c'est un rat.* Enfin, à la quatrième, mon oncle s'arrête et regarde fixement Lolotte, qui devint rouge comme le feu. Lolotte, dit mon oncle, croyez-vous véritablement que ce soit un rat qui ait mordu toutes ces poires ? Ah! oui, mon oncle, répondit Lolotte, je vous assure que c'est un rat. Là-dessus, mon oncle ordonna à mademoiselle Caillet de fouetter la pauvre Lolotte, et bien serré : ce qui fut exécuté. Cela me fit bien de la peine, et j'en pleurai. Mais mon oncle avoit raison; car il n'y a rien

de si vilain que le mensonge ; et depuis ce temps, Lolotte n'en a jamais fait un seul.

La révolution étoit commencée depuis un an, ce qui me causoit du chagrin, parce que cela avoit refroidi mon oncle pour le comte d'Armilly, qui disoit que ces changemens-là feroient le bonheur de la France. Il est vrai que M. d'Armilly étoit si aimé dans ses terres, qu'il n'eut qu'à se louer des paysans. Quand on rendit le décret qui abolissoit les droits de chasse, M. d'Armilly étoit à Paris, et ses paysans non seulement ne tuèrent pas une perdrix jusqu'à son retour, mais établirent entre eux des hommes pour garder ses chasses, à la place des gardes qu'on avoit supprimés. Quand M. d'Armilly revint au bout de trois mois, il fut bien surpris de retrouver son gibier : alors il fit de grandes chasses avec les paysans. (1). Mon oncle étoit

(1) Ce trait n'est point inventé : dans plusieurs terres, les paysans se sont conduits ainsi, entre au-

bien charitable, mais il étoit très-sévère sur l'article des chasses : aussi nos paysans détruisirent, en moins de huit jours, tout notre gibier, c'étoit un bacchanal terrible de coups de fusils, et cela dépitoit furieusement mon oncle, qui répétoit toujours : *Voilà les fruits de la révolution; il n'y a plus moyen de vivre dans un tel pays.* Moi je trouvois qu'on pouvoit fort bien vivre sans manger du lièvre ou du lapin, et que la terre de Rivray étoit tout aussi jolie qu'avant la révolution. Mon oncle ne pensoit pas cela : il se décida à quitter la France, mais en secret; il s'etoit ruiné pour payer les dettes de son fils, il ne lui restoit que des pensions de la cour, et depuis la révolution, il en avoit perdu plus de moitié; pourtant il avoit seize mille francs d'argent comptant, et il crut que ce seroit assez pour attendre la contre-révolution;

---

tres dans la terre de Sillery en Champagne. Son infortuné propriétaire méritoit de telles marques d'attachement par sa bienfaisance et son incomparable bonté.

mais il étoit embarrassé pour emmener des domestiques, parce que tous les nôtres étoient si vieux, qu'il craignoit de ne pouvoir les conduire sains et saufs jusqu'à Worms. Mademoiselle Caillet, qui étoit jeune en comparaison des autres, souffroit de son catarrhe, et gardoit le lit; M. Masson, l'homme de confiance de mon oncle et concierge du château, étoit presque perclus de la goutte; le bonhomme la Ramée, valet de chambre et maître d'hôtel, avoit été laquais de mon grand'père: je ne sais pas au juste son âge, mais je crois bien qu'il avoit alors au moins cent ans, et il étoit si sourd, qu'il n'entendoit un peu qu'à l'aide d'un cornet; le cuisinier étoit tellement asthmatique, qu'il n'auroit pas pu faire dix lieues de suite dans la plus douce voiture du monde; Picard, mon domestique, qui avoit jadis été coureur de mon père, étoit malade d'une sciatique qui le retenoit depuis trois semaines dans sa chambre. Il est vrai que notre vieux cocher étant mort l'année d'aupa-

ravant, nous en avions un nouveau; mais mon oncle ne le connoissoit pas assez pour s'y fier comme aux autres; du reste, il n'y avoit dans la maison que deux vieilles servantes et deux petits garçons de douze ou treize ans qui servoient dans la cuisine et dans l'écurie. Mon oncle fut donc obligé d'emmener celui des domestiques qu'il aimoit le moins, Bérard, le nouveau cocher. Lolotte fut du voyage, mais elle nous donna beaucoup de chagrin durant la route, car elle ne pouvoit pas se consoler d'avoir quitté mademoiselle Caillet; elle pleuroit toujours en demandant sa bonne, ce qui me faisoit bien de la peine. Moi, de mon côté, je pensois à Picard, à mon ami Edouard d'Armilly, et tout cela me rendoit bien triste: j'avois huit ans quand nous partîmes en 1790, et Lolotte en avoit cinq. Mon oncle ne fut pas reçu à Worms comme il l'avoit espéré; on lui reprochà de n'avoir pas émigré plutôt; enfin il fut si fâché, qu'il quitta Worms. Comme il avoit été à Stuttgard dans sa jeunesse,

il voulut s'y établir, et nous y arrivâmes au mois de mars; mais un terrible malheur nous y attendoit au bout de quinze jours. Un dimanche, pendant que nous étions à la promenade, notre coquin de domestique, Bérard, vola tout l'argent de mon oncle et sa belle montre à répétition qu'il avoit laissée à la maison. Ce misérable avoit gagné la confiance de mon oncle, car il servoit à merveille et avec l'air du plus grand attachement. Mon oncle fit sa déposition, mais le voleur s'échappa, et nous n'en avons jamais entendu parler depuis. Il fallut quitter notre joli logement : mon oncle écrivit en France pour r'avoir de l'argent; il ne lui restoit que trente-six francs qu'il avoit dans sa poche du jour du vol, et une petite montre avec la chaîne d'or, qui lui venoit de ma mère et qu'il m'avoit promis de me donner quand je serois un peu plus grand; c'est pourquoi il ne voulut pas s'en défaire : mais il vendit presque tous ses habits et une grande partie de son linge. Comme cela se fit très-à

la hâte, il n'eut de tout cela que quinze louis, et en attendant l'argent de France, il falloit vivre avec une grande économie. Mon oncle cherchoit une chaumière pour s'y mettre en pension ; notre blanchisseuse lui proposa de loger chez son frère, qui étoit un vannier et qui demeuroit à la campagne, à trois quarts de lieue de la ville. Mon oncle, pour des raisons que je ne sais pas, avoit quitté son nom de Vilmore en émigrant, et il s'appeloit M. Ferrand, et moi le petit Ferrand, ce qui me paroissoit drôle, et me faisoit toujours rire. Nous voilà donc établis chez le vannier, M. Fischer : c'étoit le meilleur homme du monde, c'est bien dommage qu'il ait une aussi méchante femme, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que madame Fischer est horriblement menteuse ; je le prouverai clairement tout à l'heure. Je couchois avec mon oncle dans une chambre assez propre, et Lolotte couchoit dans un petit cabinet tout à côté. Je ne m'ennuyois pas. Mon oncle m'occupoit beaucoup ;

j'écrivois et je calculois trois ou quatre heures dans la journée ; je lisois les saints Evangiles ; je servois mon oncle, qui n'étoit pas accoutumé, comme moi, à s'habiller tout seul, et puis je me promenois, je jouois avec Lolotte, et je faisois de petits paniers avec le vannier qui étoit bien étonné de mon adresse, et qui m'avoit pris en amitié pour cela. Il parloit un peu français, et je commençois déjà à entendre l'allemand ; Lolotte même savoit demander tout ce qu'il lui falloit ; enfin, nous menions une vie très-heureuse, c'est-à-dire, Lolotte et moi ; car mon pauvre oncle en secret mouroit de chagrin ; il ne m'en disoit rien, et je ne m'en doutois pas. Mais au bout d'un mois, ne recevant point de nouvelles de France, il tomba tout-à-fait malade, et se mit au lit. Je lui proposai de faire venir un médecin, ce fut alors qu'il me dit qu'il étoit malade d'inquiétude, et qu'un médecin ne pouvoit rien faire à cela. Quelques jours après, sa fièvre augmentant, je priai le vannier d'envoyer

chercher un médecin, qui vint et qui dit qu'il ne le croyoit pas en danger, que c'étoit une maladie de langueur. Mais le lendemain au soir, mon oncle m'appela et me dit : Ecoute, Eugène, je crois que je n'en reviendrai pas; il faut, pour la tranquillité de ma conscience, que tu me promettes de rester fidèle à ton roi, quelque chose qui arrive. Mets-toi à genoux, mon enfant, et fais le serment que je vais te dicter. J'obéis tout de suite en pleurant, et je promis, sur le saint Evangile, de rester fidèle à mon roi, et de ne jamais reconnoître en France d'autre autorité souveraine que la sienne. Après cela, mon oncle me donna sa bénédiction; ensuite il me fit asseoir à son chevet : Eugène, me dit-il, tu as de l'intelligence et de la raison, tu écriras demain, sous ma dictée, les instructions que je veux te laisser.... Non, mon cher oncle, interrompis-je en sanglottant, non, vous ne mourrez point, ne parlez point comme cela, vous me fendez le cœur. Mon enfant, dit mon oncle, Dieu, s'il le veut,

peut prolonger ma vie, mais peut-être aussi veut-il m'appeler à lui, et dans l'incertitude où je suis, je dois te donner des conseils, et tu dois m'écouter avec attention. Si je meurs, c'est toi, mon Eugène, qui serviras de tuteur et de père à ma pauvre Lolotte ; du moins pendant quelque temps.... Ici, mon oncle s'arrêta, et je vis deux larmes couler sur ses joues vénérables.... Je me rejetai à genoux près de son lit, et j'appuyai mon visage sur son chevet, pour lui cacher mes pleurs. Après un moment de silence, mon oncle dit : O mon Dieu ! soyez le protecteur de ces malheureux orphelins ; préservez-les du vice, des embûches des méchans et des séductions de l'impie ; daignez guider cet enfant, et puisque dans l'âge de l'absolue dépendance, il va devenir le seul soutien d'un être encore plus foible que lui, donnez-lui l'intelligence qui lui sera nécessaire pour se rendre utile et pour se conserver pur. C'est un miracle que je vous demande, mais c'est pour l'innocence

sans appui que je l'implore. Voilà quelle fut la prière de mon oncle : je n'en ai pas oublié une seule parole, et je suis sûr que c'est cette prière qui nous a sauvés, Lolotte et moi. Après cela, mon oncle me répéta encore qu'il me donneroit le lendemain toutes mes instructions, et qu'il feroit venir un magistrat de Stuttgard; puis il tira de dessous le chevet de son lit une grande bourse tricotée, en me disant : voilà encore une petite ressource dont je ne t'avois point parlé; cette bourse renferme quelques diamans qui ont appartenu à la mère de Lolotte : ces petits bijoux, qui n'étoient point connus du misérable Bérard, me sont restés, et depuis ce temps je les porte toujours sur moi. Comme ils me gênent dans mon lit, prends cette bourse et attache-là autour de tes reins, dessous ta chemise. Cela me fit bien de la peine, et je ne voulois pas absolument prendre la bourse; mais mon oncle me l'ordonna positivement. J'obéis, et il me recommanda de ne point dire que je possédois

ces diamans, et de les bien cacher jusqu'à ce que je fusse dans la ville où il comptoit m'envoyer. Ensuite mon oncle se retourna du côté de la ruelle pour tâcher de dormir. Il étoit neuf heures du soir; j'avois déjà passé une partie de l'autre nuit pour servir mon oncle, et comme j'avois bien du chagrin, je sentis que je ne pourrois pas dormir, et je me décidai à ne me point coucher. Je fus dire bon soir à Lolotte, que madame Fischer alloit mettre au lit. En embrassant Lolotte, j'eus envie de pleurer, et je la regardai avec plus d'amitié que jamais, car je me rappelai ce que mon oncle m'avoit dit à son sujet, et j'étois bien touché de l'idée que j'étois peut-être au moment de servir de *tuteur* et de *père* à cette pauvre petite. Je fis de la tisane pour mon oncle, j'allumai la lampe, et je rentrai dans notre chambre. Je priai Dieu, ensuite je m'assis sur une escabelle de bois, et je me mis à lire dans mon livre d'Evangiles. Au bout d'une heure, mon oncle se retourna,

et me voyant à son chevet, il m'ordonna de me mettre au lit. Je lui fis promettre qu'il m'appelleroit pour lui donner à boire, et je me couchai. Je ne pus m'endormir que très-tard, et je me réveillai à la petite pointe du jour. Je sautai à bas de mon lit, et j'allai auprès de mon oncle : il avoit une respiration forte et qui faisoit un bruit effrayant; je lui demandai tout doucement s'il souffroit; il ne répondit point; je pensai qu'il dormoit, et je me remis dans mon lit. Mais j'étois inquiet, je ne pus me rendormir, j'entendois toujours cette respiration embarrassée de mon oncle, cela me faisoit battre le cœur. Enfin je pris le parti de me lever, je m'habillai sans faire de bruit, et je fus m'asseoir sur mon escabelle : dans ce moment j'entendis du mouvement dans la maison, ce qui me fit plaisir et me rassura un peu, car j'étois tremblant et tout interdit. Mon oncle respiroit toujours avec la même difficulté; son rideau tiré me cachoit son visage, et je n'osois pas m'avancer pour

le regarder. Je restai comme cela plus d'un quart-d'heure, et puis je fus chercher M. Fischer, pour le prier de venir voir mon oncle. Nous entrâmes tous les deux dans la chambre sur la pointe des pieds, et nous nous arrêtâmes au pied du lit pour écouter; mais je n'entendis plus du tout respirer mon oncle, et il me prit un frisson... M. Fischer s'avança, ouvrit le rideau, et dit : *Il est mort.* Je tombai à genoux, je ne voyois plus, je n'entendois presque pas, il me sembloit que j'allois mourir aussi, et comme je ne pensois pas à Lolotte dans ce moment-là, je n'en étois pas fâché... M. Fischer me prit dans ses bras, et me porta dans la cuisine. On me fit boire de l'eau fraîche, car j'avois un étouffement terrible; mais bientôt je pleurai à chaudes larmes, et cela m'ôta mon oppression. Je voulus absolument retourner auprès de mon pauvre oncle, espérant que peut-être il n'étoit qu'évanoui; hélas! tous les secours furent inutiles, il n'existoit plus. Il falloit annoncer cette

affreuse nouvelle à Lolotte. Quoiqu'elle n'eût que cinq ans et quatre mois, elle étoit très-sensible, et elle aimoit mon oncle de tout son cœur. Elle venoit de se réveiller, j'entrai dans son cabinet, elle fut surprise de me voir, parce que je n'allois jamais auprès d'elle quand elle étoit couchée. Je me retenois de pleurer pour ne pas l'effrayer, et la pauvre petite innocente, en m'apercevant, me sourit et me tendit les bras pour m'embrasser. Je m'approchai, et je me mis à genoux près de son berceau; elle se souleva, et s'appuyant de mon côté sur le rebord du berceau, elle me demanda où étoit madame Fischer. Elle va venir, lui répondis; mais, ma chère Lolotte, nous avons fait une grande perte. Le bon Dieu nous a ôté mon oncle, nous ne le verrons plus, il est dans le ciel. Là-dessus Lolotte se mit à pleurer et à crier si fort, que je ne savois comment faire pour l'apaiser. Je tirai de ma poche des noisettes et des pommes, que je posai sur son berceau. Au bout d'un petit mo-

ment, elle cessa de crier, et prit les noisettes; mais elle pleuroit toujours un peu. Ma pauvre Lolotte, lui dis-je, c'est moi à présent qui serai ton père; le veux-tu bien? A cette question, Lolotte laissant tomber les noisettes qu'elle tenoit, me regarda avec une petite mine si touchante et si jolie, que je ne pus retenir mes larmes, et elle me répondit: Pourtant je veux voir mon bon papa!... En disant cela, elle recommença a crier. Madame Fischer vint, et moi je fus dans le jardin pour y pleurer quelques minutes tout à mon aise. Quand Lolotte fut habillée, je la menai dans les champs, et nous fîmes une longue promenade, mais bien triste.

Je fis enterrer mon pauvre oncle, et je n'y épargnai pas la dépense, car il m'en coûta quatre louis et demi, et il n'en avoit laissé en tout que quatorze. Je suivis l'enterrement. Je n'avois pas d'habit noir; je voulois pourtant avoir quelque chose sur moi qui marquât le deuil, et je pris à la poupée de Lolotte un petit

jupon de gaze noire; je le coupai en bandes, et je l'entortillai autour de mon bras, parce que j'avois vu des militaires qui ne portoient pas le deuil autrement que cela. Je serrai soigneusement la petite montre d'or dont j'ai déjà parlé, et que mon oncle avoit destinée à Lolotte. Il y avoit à la chaîne de cette montre une chose que j'aimois bien; c'étoit un gros cachet qui s'ouvroit, et qui contenoit un petit portrait de Lolotte, ressemblant comme deux gouttes d'eau. Dans le dernier mois de notre séjour en France, mon oncle l'avoit fait faire au château d'Armilly, par un peintre qui montroit à dessiner à Edouard d'Armilly et à ses sœurs. Depuis l'aventure de Bérard, mon oncle étoit devenu fort méfiant, et avoit caché dans la maison qu'il eût cette montre; ainsi je n'en dis rien, voulant me conformer aux volontés de mon oncle, comme s'il eût été vivant. Je regrettai bien de n'avoir aucune instruction par écrit: s'il eût seulement vécu un jour de plus, je n'aurois pas été

dans un si grand embarras, puisqu'il comptoit me donner ses ordres et des lettres de recommandation. Cela me fit faire la réflexion que nous ne devons jamais différer d'arranger toutes nos affaires de manière à ne pas craindre qu'une mort subite nous en empêche. Mais l'intention de mon pauvre oncle étoit bonne ; et jusqu'à la fin de notre vie, Lolotte et moi nous bénirons sa mémoire. Cependant je songeai en moi même au parti que j'avois à prendre. Je me ressouvins que mon oncle avoit écrit plusieurs fois en France pour demander de l'argent ; je pensai que peut être les réponses et l'argent arriveroient sous quelques mois, qu'on les adresseroit chez M. Fischer, et qu'ainsi je devois attendre là, du moins pendant un certain temps. Mais pour épargner la dépense de notre pension, je proposai à M. Fischer de lui servir de garçon, pourvu qu'il me laissât trois heures libres dans chaque journée : je m'engageai d'ailleurs à travailler aux paniers, à les aller vendre à la ville,

et à faire les commissions de la maison. Il accepta ce marché, à condition qu'il ne nous donneroit aucun profit, et que nous nous entretiendrions, Lolotte et moi, de souliers et d'habits. Cet arrangement fait, je me mis au travail avec ardeur. J'employois mes trois heures de liberté à lire, à copier à main posée ou les Evangiles, ou des passages des sermons de Massillon, qui avoient été le livre favori de mon oncle : ensuite je relisois mes cahiers de calculs faits par mon oncle, ce qui ne m'ennuyoit pas du tout, car j'ai toujours eu beaucoup de goût pour l'arithmétique. Après cela, je jouois un peu avec Lolotte ; en même temps je lui apprenois à connoître les lettres, je lui enseignois son catéchisme, et je la faisois compter jusqu'à cent ; et puis je travaillois aux paniers : c'étoit moi qui faisois tous les petits, et trois fois la semaine j'allois à Stuttgard les vendre. On les chargeoit sur un âne que je conduisois. Au bout de quelque temps, j'étois si bien connu à Stuttgard, que dans

les rues, tous les polissons, en me voyant passer, disoient : *Voilà le petit émigré français !* Ils disoient cela en allemand, que j'entendois déjà fort bien. Je vendois mes paniers à merveille : souvent des dames me faisoient monter chez elles, m'en achetoient un grande quantité, et me donnoient du bonbon et des gâteaux que je gardois toujours pour Lolotte. Quelquefois j'achetois pour elle dans la ville quelques joujoux ; c'étoit ma seule dépense, car j'avois tant de plaisir à lui faire ces petits présens ! Alors le chemin me paroissoit bien long en retournant à la chaumière ; je marchois si vîte, que j'arrivois tout en nage ; en approchant de la maison, je chantois de toutes mes forces, afin que Lolotte pût m'entendre de loin, et j'étois sûr de la voir sortir de la maison, et accourir avec ses petits bras tendus vers moi. Elle se jetoit à mon cou ; je l'embrassois, je l'asseyois sur mon âne, la soutenant d'un bras, et de l'autre tenant la bride ; nous faisions ainsi quatre

ou cinq tours dans l'allée des peupliers, et puis nous rentrions dans la maison. J'aurois été heureux, sans la méchanceté de madame Fischer. Elle avoit une petite fille de sept ans, qui jouoit tous les jours avec Lolotte; mais cette petite fille, qui tenoit de sa mère, étoit fort contrariante, et un matin elle donna une tape à Lolotte, qui la lui rendit sur le-champ. Lolotte eut tort; mais la petite fille avoit commencé: cette dernière se mit à crier; madame Fischer vint; et sur les plaintes de sa fille, elle donna un soufflet à Lolotte, qui, là-dessus, fit des cris terribles. Je reconnus sa voix, je quittai mon ouvrage, et je courus où elle étoit. Elle me conta ce que je viens de dire, et je fus m'en plaindre à M. Fischer, qui m'aimoit beaucoup, surtout depuis que je vendois si bien ses paniers. Il appela sa femme, et aussitôt qu'elle parut, il se leva, et la prenant par le bras, il alloit la battre, lorsque je me jetai entre eux deux, car je désirois seulement qu'il la grondât. J'allai

chercher Lolotte, je lui fis embrasser la petite fille, et je la menai à madame Fischer, pourqu'elle lui demandât pardon de l'avoir fâchée. Lolotte, qui aimoit madame Fischer, parce qu'elle l'habilloit et la déshabilloit, demanda pardon de bien bonne grace; mais madame Fischer l'embrassa en rechignant, et conserva une rancune affreuse de cette aventure, quoiqu'elle ne fît semblant de rien. M. Fischer fumoit toute la journée : il avoit une belle pipe qu'il aimoit beaucoup. Un dimanche matin, jour où je ne travaillois jamais, M. Fischer sortit, et madame Fischer me donna une commission. Je lui dis que j'allois la faire tout de suite; mais étant sur le seuil de la porte, je retournai sur mes pas, prendre mon chapeau que j'avois oublié. J'entrai pour cela dans un petit cabinet, dont une porte vitrée donnoit dans la chambre où j'avois laissé madame Fischer. En regardant par hasard de son côté, je la vis monter sur une chaise pour prendre la belle pipe de M. Fischer, qui étoit sur

une planche très-élevée ; elle ne pouvoit pas m'apercevoir, parce que le petit cabinet étoit fort obscur ; d'ailleurs, elle me tournoit le dos. Lorsqu'elle tint la pipe, elle descendit, et puis tout de suite elle laissa tomber à terre cette pipe qui se cassa. Je pensai que madame Fischer ne l'avoit pas fait exprès, et que M. Fischer seroit bien en colère. Je sortis doucement du cabinet, et j'allai faire ma commission. Je revins au bout de trois quarts-d'heure. En rentrant, j'entendis crier Lolotte, et j'arrivai au moment où madame Fischer se disposoit à lui donner le fouet en présence de M. Fischer, qui avoit l'air furieux. Je me précipitai sur madame Fischer, en disant que je me ferois plutôt tuer, que de souffrir qu'on donnât le fouet à Lolotte. La pauvre petite, que ses sanglots étouffoient, et qui étoit toute violette, se jeta dans mes bras, en disant : *O Eugène! ne les croyez pas ; ce n'est pas moi qui ai cassé la pipe!* Ces paroles me firent frémir. Comment, m'écriai je, madame Fischer, vous êtes assez noire pour

accuser Lolotte d'avoir cassé la pipe! — Alors je contai à M. Fischer tout ce que j'avois vu. Il me crut, car il connoissoit la méchanceté de sa femme, et il savoit que je ne mentois jamais. Je ne pus pas l'empêcher de donner cinq ou six soufflets, et autant de coups de pied dans le derrière à madame Fischer : cela étoit bien brutal, car rien n'excuse un homme qui bât sa femme; mais aussi l'action de madame Fischer étoit infâme. Grand Dieu ! qu'on est malheureux d'avoir épousé une si méchante femme! Cela n'arriveroit pas, si l'on ne se marioit qu'à celle que l'on connoît depuis bien long-temps. C'est pourquoi je n'épouserai jamais que Lolotte; quand je serai grand, elle sera ma femme, ou bien je resterai garçon toute ma vie.

Depuis l'événément que je viens de conter, j'eus la plus grande envie de quitter la maison de M. Fischer; mais j'étois bien embarrassé pour cela, car M. Fischer, qui étoit bien aise de m'avoir, ne m'auroit pas laissé aller facile-

ment. Nous étions aux derniers jours du mois de septembre ; il y avoit près de cinq mois que mon oncle étoit mort, ainsi je n'avois plus d'espérance de recevoir des nouvelles de France ; mais il ne me restoit que neuf louis : on ne va pas bien loin avec cela. Il est vrai que j'avois les diamans de la mère de Lolotte. Une nuit, ayant conservé ma lampe, j'avois défait ma ceinture, pour voir ce qui étoit dedans, et j'y trouvai, 1°. une jolie petite croix de diamans, 2°. un anneau de gros brillans, montés à jour : il est superbe ; 3°. deux bagues, l'une d'émeraude et l'autre en rubis : celle-ci est en cœur et charmante ; 4°. deux pendans d'oreilles en petits diamans ; 5°. quinze chatons enfilés dans de la soie, 6°. une longue chaîne d'or pour mettre au cou. Je regardois avec plaisir tous ces bijoux, en pensant qu'ils appartenoient à Lolotte, et je me dis : Moi qui lui tiens lieu de tuteur, je dois bien conserver toutes ces choses, et je veux tâcher de la faire vivre sans les vendre. Après bien des ré-

flexions, je pris la résolution de m'échapper de chez M. Fischer et d'aller à Francfort; il ne falloit pour cela que deux jours, en prenant la diligence. Voici comment j'arrangeai ma fuite : d'abord, toutes les fois que j'allois à Stuttgard pour vendre les paniers, je portois sur mon âne, sans qu'on s'en aperçut, quelque chose de mes habillemens, et j'allois le vendre à un fripier; je ne gardai qu'un habit complet, quatre paires de bas, deux bonnets de nuit, six chemises, et la veste et la culotte que je portois tous les jours. J'eus de tous mes habits seulement deux louis. Cela fait, je fus à Stuttgard au bureau des diligences, et j'y retins deux places. Comme il falloit dire les noms, et que j'étois connu sous celui de Ferrand, je dis au maître de la diligence que ces places étoient pour *M.* et *madame de Vilmore*. Je ne mentois pas, puisque c'étoient nos vrais noms, et que Lolotte étant chanoinesse, s'appeloit *Madame*. La diligence devoit partir pour Francfort le lendemain matin à neuf heures.

Je revins chez M. Fischer, et tout le soir je fus pensif. Cela me faisoit de la peine de le quitter, et sur-tout de ce qu'il ne se doutoit de rien. Voulant lui laisser un petit présent, je lui dis après souper que j'avois vendu à Stuttgard quelques vieilles hardes dont j'avois eu un louis que je le priois de me serrer, n'ayant point de tiroir qui fermât à clef, et je lui donnai ce louis qu'il mit dans son armoire; et sous le même prétexte, je donnai à madame Fischer un joli fichu de soie que j'avois acheté pour elle à Stuttgard. Avant de me coucher, je fis un petit portemanteau rempli du peu qui me restoit, et des habillemens de Lolotte. J'oublie de dire que j'avois demandé à M. Fischer la permission de mener Lolotte le lendemain à Stuttgard, où je devois aller encore pour porter des paniers de commande. Comme Lolotte désiroit depuis long-temps faire cette course avec moi, ma demande parut toute simple. Nous partîmes le lendemain matin à six heures. J'avois le cœur gros en sortant

de la maison ; mais Lolotte, qui ne savoit rien, étoit bien gaie. Je mis le porte-manteau sous les paniers ; Lolotte s'assit sur l'âne que je tenois par la bride ; elle passa un bras autour de mon cou, et nous nous mîmes en marche. J'étois triste ; je me retournai pour regarder la chaumière; je pensai à mon pauvre oncle, et les larmes me vinrent aux yeux. Au bout d'un quart-d'heure, je contai à Lolotte que nous allions à Francfort. Quoi! dit-elle, nous ne reviendrons plus ici? et elle se mit à pleurer ; mais je la consolai, en lui disant que nous irions en voiture, ce qu'elle aimoit beaucoup : et puis je tirai de ma poche sa poupée que je n'avois pas oublié d'emporter, et elle se mit à jouer. Arrivés à Stuttgard, je conduisis Lolotte chez le frère de M. Fischer, qui étoit cordonnier ; je priai sa femme de garder Lolotte jusqu'à ce que je revinsse la prendre. Il nous donna à déjeûner, et puis je fus vendre mes paniers, ce qui me retint plus de deux heures. Je retournai chez le cordonnier ; je lui re-

mis l'argent de la vente des paniers, en lui disant que je le devois faire, parce que M. Fischer viendroit prendre cet argent. J'ajoutai que j'avois une petite course à faire avec Lolotte, et qu'en attendant je laissois mon âne attaché dans la cour de la maison : ensuite je pris Lolotte par la main, j'allai chercher dans la cour mon porte-manteau que je chargeai sur mon épaule, et nous nous rendîmes au bureau des diligences. On alloit partir : tout le monde étoit déjà dans la voiture. Le maître conducteur de la diligence fut bien surpris quand je lui dis que nous étions M. et madame de Vilmore. Comment, dit-il, vous êtes mari et femme? Cela fit bien rire Lolotte. Cependant, comme j'avois payé, il falloit nous recevoir. Le conducteur nous fit entrer dans la voiture, en criant : Place, place, pour M. de Vilmore et madame son épouse. Tout le monde éclata de rire en nous voyant; on nous établit sur la banquette du milieu, et la voiture partit. Il n'y avoit avec nous que cinq voyageurs,

une vieille bonne femme qui alloit à Hambourg, deux marchands de Francfort, un jeune homme qui se disoit de Mayence, et un vieux militaire suisse. On nous fit d'abord toutes sortes de questions; je n'étois pas gai, et je ne répondis que par oui ou non. Bientôt tous les hommes se mirent à fumer, ce qui finit la conversation. Quand la nuit vint, Lolotte s'endormit; elle s'appuya sur mon épaule, et moi je veillai pour la tenir et la garantir de la secousse des cahots. Au point du jour, le militaire, qui étoit un bien bon homme, prit Lolotte dans le fond de la voiture, et la mit entre lui et la vieille femme: alors je m'endormis, et je ne me réveillai qu'à dix heures. La seconde journée se passa fort bien; on s'arrêta plusieurs fois pour manger, et puis nous fîmes aussi beaucoup de chemin à pied, parce que le temps étoit superbe. Je liai connoissance avec le jeune homme, qui me paroissoit bien aimable; il étoit très-bien mis; il avoit une montre et une chaîne charmante et toute neuve. Je lui

demandai si elle étoit d'or; il me dit qu'oui. J'eus une vanité ridicule que je vais avouer. Il me prit envie, avant de nous séparer, de lui faire voir que j'avois aussi une montre; et tandis que la diligence alloit doucement au pas en descendant une montagne, et que nous étions seuls en avant sur une grande route, je tirai ma montre comme pour voir quelle heure il étoit. Il fut très-surpris qu'un petit garçon eût une aussi jolie montre. Il la prit pour la regarder; et après l'avoir bien examinée : C'est dommage, me dit-il, que la chaîne soit un peu gothique et d'une longueur démesurée, sur-tout pour vous. En effet, cette chaîne qui étoit d'or, m'avoit toujours paru trop longue pour mon oncle; et pour moi, si je l'eusse portée à découvert, elle me seroit descendue jusqu'au genou; ainsi je trouvai cette réflexion très-juste. Comme j'avois beaucoup loué sa chaîne, il me proposa de troquer, en me disant qu'il voyoit que j'en mourois d'envie, et qu'il m'avoit tellement pris en amitié, qu'il

seroit charmé de me faire ce plaisir. Je m'en défendis par honnêteté, et puis je sentois quelque scrupule de me défaire de cette chaîne qui avoit appartenu à mon oncle; mais ce jeune homme me pressa si fort, que je ne pus y résister. J'ôtai la montre et mon cher cachet de la chaîne que je lui donnai en échange de la sienne. Il me dit qu'il ne falloit pas parler de cela dans la voiture, parce que le vieux militaire lui avoit proposé un troc de ce genre, qu'il avoit refusé. Je mis ma montre et la nouvelle chaîne dans ma poche comme à l'ordinaire. Le jeune homme attacha un cordon à sa montre, et serra la chaîne à part, et il me prévint qu'il diroit qu'il avoit cassé quelque chose à sa chaîne. Après tout cela, nous remontâmes en voiture. Nous arrivâmes dans la nuit à Francfort; le jeune homme nous quitta, et je ne l'ai plus revu depuis. Lolotte et moi, nous restâmes dans l'auberge de la diligence; c'étoit un bien vilain cabaret, Je donnai douze sous à une servante pour qu'elle prît soin de Lolotte,

et qu'elle la fît coucher avec elle. Lolotte pleura, elle ne vouloit point me quitter : à son âge elle ne pouvoit pas sentir qu'un homme ne peut pas passer la nuit dans la chambre d'une demoiselle ; pourtant mademoiselle Caillet lui avoit donné bien de la modestie, car elle ne souffroit jamais que j'entrasse chez elle quand elle étoit au lit, ou quand on l'habilloit. La mauvaise auberge où nous étions me fit faire des réflexions bien tristes. Je couchai avec un garçon d'ecurie, dans un galetas tout au haut de la maison. Je ne dormis guère, et je pleurai beaucoup. Le lendemain, je fus chercher Lolotte, que je trouvai toute seule et pleurant dans la petite chambre où les servantes l'avoient laissée. Elle me sauta au cou en me voyant, et alors elle pleura de joie, et puis elle me dit : Retournons chez M. Fischer, je t'en prie. Cela me toucha et me rendit encore plus triste. On vint nous chercher de la part de l'hôtesse : on n'avoit pas pris garde à nous la veille, parce que la maison étoit pleine de mon-

de, et que l'on crut que nous appartenions à quelques-uns des voyageurs; mais quand on sut que nous étions tous deux sans conducteurs, on voulut nous questionner. L'hôtesse étoit une grosse femme rousse, qui avoit une voix d'homme et des yeux ronds, avec un grand nez corbin, ce qui la faisoit ressembler à un hibou; elle parloit fort bien français. Qu'est-ce donc que cela? cria-t-elle en nous voyant; allons, décampez-moi d'ici; je ne reçois pas dans ma maison de petits vagabonds; allons, allons, qu'on déniche sur-le-champ. Ces paroles et sa grosse voix épouvantèrent Lolotte qui se pressa contre moi en tresaillant. Je voulus parler; cette cruelle femme m'en empêcha en me prenant par les épaules pour me chasser. Cependant je lui dis que j'avois un porte-manteau en haut. Elle l'envoya chercher; je le mis sur mon épaule; heureusement qu'il étoit fort mince et fort petit, pourtant il me gênoit beaucoup, étant obligé de conduire Lolotte. J'avois bien de la peine à marcher

sûrement, et quand je me trouvai ainsi tout seul avec elle dans la rue, je regrettai plus que jamais la tranquille chaumière du bon Fischer. Lolotte étoit si saisie, qu'elle ne pleuroit pas, mais je sentois sa petite main trembler dans la mienne, et je tremblois aussi. Je ne savois où aller : je marchois au hasard, ne songeant qu'à prendre garde aux voitures qui me faisoient beaucoup de peur à cause de Lolotte et de l'embarras que me causoit mon porte-manteau. Au bout de la rue, je tournai à droite, et voyant une petite église ouverte, j'eus envie de m'y arrêter, et j'y entrai. Je fis mettre Lolotte à genoux à côté de moi, et je lui dis tout bas : Prie le bon Dieu qu'il nous fasse trouver un bon logement. Lolotte se mit à prier de tout son cœur, et moi aussi. En sortant de l'église, une pauvre femme me demanda l'aumône : elle tenoit dans ses bras une petite fille malade, de l'âge de Lolotte. La femme me dit qu'il y avoit deux jours qu'elle n'avoit rien mangé. Cela toucha bien Lo-

lotte, qui me pressoit de lui donner de l'argent, mais j'étois fort embarrassé, parce que j'avois dépensé presque toute ma monnoie; et le reste de mon argent étoit dans la ceinture, avec les bijoux de Lolotte. Cependant je trouvai encore dans ma poche deux ou trois sous que je donnai à cette pauvre femme, et je lui dis de revenir le lendemain matin à dix heures, dans cette même église, que j'y serois, et que je lui donnerois encore quelque chose. Elle fut bien contente, et moi je sortis de l'église un peu moins triste. A quelques pas de là nous passâmes devant la boutique d'un boulanger, et Lolotte me dit qu'elle avoit faim. Nous entrâmes chez le boulanger: il n'y avoit dans la boutique qu'une jolie petite fille de douze ou treize ans, qui nous reçut très-bien. Lolotte demanda un petit pain, qu'elle lui donna sur-le-champ; elle prit Lolotte sur ses genoux, et se mit à la caresser. Pendant ce temps, je me rappelai tout d'un coup qu'ayant donné le reste de mon argent, je n'avois

plus dans ma poche de quoi payer ce petit pain, ce qui me donna la plus grande inquiétude; car comment faire pour prendre de l'argent dans ma ceinture qui étoit par-dessous ma chemise? Tandis que je rêvois à cela, Lolotte demanda à la petite fille combien coûtoit ce petit pain? La jeune fille répondit qu'il ne falloit rien pour cela, ce qui me mit bien à l'aise. Elle m'en offrit un: je n'avois pas déjeûné; mais je le refusai, en disant que je n'avois pas faim, et je mentois bien. Comme la jeune fille nous interrogeoit, je lui contai ce qui nous étoit arrivé à l'auberge. Elle en fut bien attendrie, et parut très-étonnée d'apprendre que nous étions tout seuls. Elle nous offrit d'aller demander à son père, et à sa mère de nous recevoir pour quelques jours, et au même moment elle sortit en courant. Elle revint au bout de quelques minutes, et nous conduisit dans une chambre très-propre, où nous trouvâmes son père et sa mère. Ils nous firent quelques questions, ensuite le mari et la femme parlè-

rent entre eux, mais si vîte, que je n'entendois pas bien ce qu'ils disoient. Je compris seulement qu'ils se disputoient : le mari vouloit nous recevoir ; la femme ne s'en soucioit pas, et j'entendis qu'elle disoit qu'il falloit nous faire placer dans un hôpital, ce qui me fit frissonner. Je les interrompis pour dire que j'avois de l'argent et que je payerois. La femme secoua la tête, en répétant : *des enfans abandonnés !* Là-dessus je lui dis que nous avions des parens, et qu'ils viendroient bientôt nous chercher. Alors elle demanda ce que nous voulions donner pour notre pension ? Je répondis qu'elle n'avoit qu'à faire le prix, et il fut convenu que je donnerois neuf francs par semaine, en argent de France, et que je payerois chaque semaine d'avance. J'y consentis, ce qui mit la boulangère de très-bonne humeur. Je lui dis que mon argent étoit dans le porte-manteau, et que je désirois qu'on le mît dans un endroit fermant à clef. On le fit porter dans le cabinet du boulanger ; j'y fus, et me

trouvant seul, je me hâtai de chercher de l'argent dans ma bourse. Il me restoit en tout cinq louis; j'en pris deux, et je redescendis bien vîte. Je donnai neuf francs à la boulangère, qui alors me traita parfaitement bien. Je demandai à déjeûner; et je n'ai jamais mangé de meilleur appétit. Ces gens-là étoient fort à leur aise, et leur maison étoit de la plus grande propreté. On décida que Lolotte coucheroit avec la jeune fille, qui s'appeloit Frédérica. Elle avoit une petite chambre très-claire et très-jolie. Pour moi, mon lit étoit dans une soupente; mais j'en fus content, parce que je vis que Lolotte ne manqueroit de rien. Le boulanger me dit que pendant le jour je me tiendrois dans sa chambre ou dans la boutique; je remerciai Dieu de toute mon ame d'avoir été reçu dans cette maison. Lolotte étoit bien gaie, et je passai une journée charmante. Le lendemain matin, je me ressouvins du rendez-vous que j'avois donné à la pauvre femme; et Lolotte aussi m'en parla. Nous dé-

jeûnâmes avec la jeune Frédérica : on nous apporta du lait et du pain, et Frédérica donna de plus à Lolotte deux petits gâteaux; mais Lolotte au lieu de les manger, les mit dans sa poche. Après le déjeûné, nous demandâmes à aller dans l'église, qui étoit à dix pas de la maison. J'étois bien content de sortir sans avoir mon vilain porte-manteau sur l'épaule, et en pensant que nous avions un bon logement. Nous entrâmes dans l'église : la pauvre femme y étoit déjà avec son enfant. Je fus à elle, et je lui donnai un demi louis : elle fut si étonnée, qu'elle resta immobile, la bouche entr'ouverte, en regardant fixement ce demi-louis que j'avois mis dans sa main. Lolotte tira de sa poche les deux gâteaux, et les donna à la pauvre petite fille. Alors la femme dit en levant les yeux au ciel : O mon Dieu, bénissez ces deux bons enfans! Cela me fit ressouvenir de la prière que mon oncle avoit faite en mourant. J'avois envie de pleurer, et pourtant j'étois bien aise. Nous nous mîmes à genoux, et après

avoir bien remercié Dieu, nous retournâmes à la maison. Je dis au boulanger que je savois calculer : il me donna plusieurs comptes à faire, et il me prit en amitié, parce que cela lui étoit utile. Je m'amusois aussi à voir comment on faisoit le pain; car mon oncle m'avoit accoutumé à ne négliger aucune occasion d'apprendre quelque chose de nouveau. Nous avions pour voisin un tourneur. J'allois souvent le voir travailler, et de temps en temps, il me permettoit de faire moi-même quelques petits ouvrages. La jeune Frédérica étoit une aimable fille, bien douce et bien bonne pour Lolotte; voulant avoir une attention pour elle, je fus acheter de l'osier chez un vannier; et je lui fis une jolie corbeille pour mettre son ouvrage; enfin, on nous aimoit beaucoup dans cette maison, et j'y étois fort heureux. J'allois me promener presque tous les jours dans une promenade publique qui se trouvoit dans notre voisinage, et les dimanches la boulangère et Frédérica y venoient avec

nous. Alors je m'habillois proprement; mais pour les jours ouvriers, j'y allois en veste, afin de ménager mon habit. Un mardi, 20 octobre, j'allai comme à l'ordinaire à cette promenade avec Lolotte. Nous nous assîmes sur le gazon au pied d'un arbre, et au bout de quelque temps, ne sachant pas l'heure qu'il étoit, la promenade étant fort déserte, et croyant n'être vu de personne, je tirai ma montre, ce que je ne faisois jamais devant Lolotte. Aussitôt Lolotte voulut la prendre et jouer avec; je ne voulus pas la laisser entre ses mains. Pendant que nous nous débattions en riant, j'entends tout d'un coup derrière moi une grosse voix qui me dit en allemand : Comment, petit garçon, où avez-vous pris cette montre-là ? Je me retourne, et je vois un homme de mauvaise mine qui tend le bras pour prendre la montre; je me lève bien vîte en m'éloignant de lui, et il me dit, en jurant, de lui donner cette montre. Comme il s'approchoit de moi, je me mis à fuir de toute ma force, et il courut après moi.

J'entendois Lolotte crier, ce qui me perçoit le cœur, mais je voulois sauver la montre. Au moment où le voleur m'alloit atteindre, deux hommes sortant d'une allée de côté, passèrent devant moi; je me jetai dans les bras du plus grand, en criant : *Sauvez-moi d'un voleur!* Cet homme me prit par la main, en répondant : *Ne crains rien, mon enfant!* Le voleur eut l'audace de s'avancer et de dire que j'étois un petit drôle qui avoit volé sa montre. Je vais, dis-je aux inconnus, vous éclaircir la chose, mais je vous conjure que ce soit là-bas sous cet arbre ou j'ai laissé une enfant toute seule. Volontiers, dirent les inconnus, et nous fûmes vers l'arbre, et le voleur nous suivit effrontément, en répétant que la montre lui appartenoit. Ma pauvre Lolotte, qui se désoloit, eut une grande joie de me revoir. Je l'embrassai, et me tournant vers les inconnus : Oui, messieurs, dis je, cette montre est à moi. Mais, mon petit ami, reprit l'un des deux étrangers, comment se peut-il qu'à votre

âge et de l'état dont vous êtes, vous ayez un tel bijou? Là-dessus le voleur se pressa de parler et de conter une fable sur mon prétendu vol. Eh bien! dis-je, puisque cette montre est à vous, dites-moi le nom de l'horloger, et dites-moi ce qu'il y a dans ce cachet qui s'ouvre? A ces mots le voleur, pour toute réponse, tourna brusquement le dos, et s'éloigna avec précipitation. Eh bien! messieurs, dis-je, qu'en pensez-vous? Mais de plus, regardez ce petit portrait, vous verrez que c'est celui de cette enfant. En disant cela, je leur montrai le portrait de Lolotte. Rien n'est plus singulier, dit le grand inconnu; mais, mon petit ami, vous n'êtes pas Allemand? — Non, monsieur, je suis émigré français. — Et où sont vos parens? — Je n'en ai plus — Et qui prend soin de vous? — Le bon Dieu qui nous protège à cause de la prière de mon oncle. — Et où demeurez-vous? — Ici près, chez le boulanger. — Voulez-vous m'y conduire? — De tout mon cœur. Alors ce digne inconnu se sépara de son

ami, et vint avec nous à la maison. Il voulut parler au boulanger et à sa femme en particulier. Il fut dans leur chambre, et y resta près d'une heure. J'ai su depuis que le boulanger et la boulangère lui avoient fait toutes sortes d'éloges de nous, et entre autres, lui avoient conté notre aventure avec la pauvre femme de l'église; car cette femme étant venue pour acheter du pain dans la boutique, avoit détaillé à Frédérica tout ce qui s'etoit passé entre nous, et je ne savois pas cela. L'inconnu m'envoya chercher; je montai dans la chambre; il vint à moi, m'embrassa, et me dit : Mon enfant, je suis banquier, je m'appelle *Trumann*, je n'ai ni femme, ni enfans, je serai charmé de recueillir chez moi deux orphelins si intéressans à tous égards; il est aisé, à votre âge, de vous faire rentrer en France; je me chargerai de vos affaires : voulez-vous venir avec moi? Je restai tout interdit en regardant le boulanger, qui me dit que je devois être bien reconnoissant, et accepter l'offre

de M. Trumann. Je balbutiai un remercîment, et M. Trumann pria la boulangère d'envoyer chercher une voiture, parce qu'il demeuroit assez loin de là. Pendant ce temps, la boulangère voulut m'habiller, et je mis mon habit. J'étois tout saisi, tout ému; mais M. Trumann a une si belle physionomie, il me parloit avec tant de douceur, que je l'aimois déjà. Quand j'annonçai cet événement à Lolotte, elle pleura beaucoup, et elle répétoit qu'il falloit que Frédérica vînt avec nous. Frédérica pleuroit aussi, et promit de venir nous voir souvent. J'embrassai toute la famille à plusieurs reprises, et jusqu'à la servante et aux garçons de boutique. J'étois bien attendri. La voiture nous attendoit : on y mit notre porte-manteau; nous y montâmes, et nous partîmes. Nous arrivâmes dans une belle maison. M. Trumann appela mademoiselle Christine, sa ménagère, et la chargea de Lolotte. Mademoiselle Christine est une fille de l'âge de mademoiselle Caillet, et qui est aussi ver-

tueuse : elle est un peu sourde, elle ne parle que l'allemand, elle est sévère et très-sérieuse, mais malgré cela bien bonne et fort attachée à M. Trumann. Les autres domestiques ne l'aiment pas, parce qu'elle est d'une grande économie, et qu'elle les surveille de près. Nous soupâmes, Lolotte et moi, dans sa chambre. M. Trumann ne soupe pas; mais on nous dit que tous les jours nous dînerions avec lui. Je vis un joli petit lit pour Lolotte, qu'on venoit de dresser à côté de celui de mademoislle Christine; ce qui me fit surtout plaisir, fut de voir de beaux draps bien fins et bien blancs. Cela me rappela la France, car depuis notre émigration nous n'avions couché que dans de gros draps d'une vilaine toile aussi rousse qu'épaisse. Après souper, Lolotte et moi, comme à l'ordinaire, nous dîmes nos prières ensemble; ensuite nous nous séparâmes. Je couchai dans une jolie chambre très-bien meublée, et qui étoit tout à côté de celle de M. Mülsen, premier commis de

M. Trumann. J'étois bien content, cependant j'avois une espèce de honte qui m'étoit toute nouvelle. Je n'en avois pas eue de faire des paniers et de les aller vendre, il est honorable de vivre de son travail, mais je me trouvois embarrassé de tout ce que M. Trumann faisoit pour nous. Je me disois : Ici je ne pourrai pas m'acquitter en faisant des paniers comme chez M. Fischer; je ne payerai pas de pension comme chez le boulanger, je recevrai sans rien rendre, et cette pensée me chagrinoit et m'humilioit Le lendemain matin, à sept heures M. Trumann m'envoya chercher. Je descendis dans son cabinet : il me pria de lui conter toute mon histoire ; ce que je fis, et ce digne homme, trois ou quatre fois, en m'écoutant, eut les larmes aux yeux. Quand j'eus fini : Mon cher enfant, me dit-il en me serrant la main, j'écrirai dès demain en France à mon correspondant : vous pouvez y rentrer sans aucun inconvénient, et je vous y conduirai moi-même dans trois ou quatre mois,

car j'y dois aller pour mes affaires ; en même temps j'y arrangerai toutes les vôtres. Monsieur, repris-je, vous savez que jai promis à mon oncle de rester toujours fidèle à mon roi, et je ne sais pas si ce serment me permet de rentrer en France ? M. Trumann sourit, et me dit : Mon enfant, vous serez tout aussi fidèle à votre roi en vous établissant dans votre terre de Rivray qu'en restant à Francfort, et même davantage, puisque vous irez vous remettre sous sa domination. — Mais, monsieur, il y a encore une chose qui me fait de la peine ; c'est la dépense que vous ferez pour nous d'ici là. Je rougis extrêmement en disant ces paroles. M. Trumann m'embrassa, et répondit : Mon enfant, vous avez de bons sentimens, conservez-les toujours, mais soyez tranquille ; on peut bien sans embarras accepter un asile chez un ami sincère, et je suis le vôtre. Il dit ces mots avec un ton qui me pénétra ; je me jetai à son cou, et je lui dis en pleurant : Et moi, monsieur, je vous aimerai comme

j'aimois mon oncle. Depuis ce moment-là je n'ai plus eu d'embarras du tout : je regarde M. Trumann comme un père ; et en effet il en est bien un pour moi. Après le dîner ; je montai dans ma chambre, je détachai ma ceinture, je la portai à M. Trumann, pour le prier de me la garder ; d'ailleurs, j'étois bien aise de lui faire voir tous ces bijoux. Je lui montrai encore la montre qu'il m'avoit sauvée, mais je fus bien surpris, lorsqu'en lui faisant admirer la chaîne, il m'assura qu'elle n'étoit pas d'or. Je vis que ce jeune homme de la diligence étoit un fripon, et que j'avois été attrapé. Je contai à M. Trumann l'histoire du troc : cela le fit rire, et il me dit que cette aventure devoit m'apprendre à ne jamais faire d'échange avec des inconnus. M. Trumann voulut me faire habiller ainsi que Lolotte : il me demanda de quelle couleur je désirois que fût mon habit. Comme je n'avois pas porté le deuil pour mon pauvre oncle, je résolus de le prendre alors. J'eus un habit noir, et l'on fit à

Lolotte des fourreaux blancs : mais pendant trois mois elle n'a porté que des rubans noirs. M. Trumann régla l'emploi de toutes mes journées : il m'occupoit à écrire deux heures par jour. J'avois déjà commencé à écrire mes Mémoires chez le boulanger : je les continuai, et j'y travaillois tous les matins pendant une demi-heure. M. Trumann étoit fort content de mon écriture. Il y avoit un très-bon maître d'écriture à Francfort ; c'étoit un émigré ; il me le donna, et je fis de grands progrès en trois mois ; en outre, M. Mülsen me donnoit une leçon d'arithmétique, et souvent M. Trumann avoit la bonté de me la donner lui-même : enfin, j'avois un maître de langue allemande. Je lisois beaucoup ; M. Trumann me prêtoit des livres ; tous les matins je déjeûnois avec lui, et il me demandoit compte de ma lecture de la veille, ce qui faisoit ordinairement le sujet de notre conversation. Le livre que que j'ai lu avec le plus de plaisir, c'est la vie d'un savant astronome, M. Du-

val (1), qui, de simple pâtre, finit par faire une grande fortune à la cour de Vienne. Il est mort fort riche et fort considéré, peu de temps avant la révolution de France. Tous les enfans émigrés devroient lire cette histoire; elle est charmante. Ce qui m'a surtout bien intéressé, ce sont tous les détails de son enfance : il se trouva seul, sans parens, sans appui, comme moi. Etant tout petit, de bons hermites le recueillirent dans leur hermitage; il en fut bien reconnoissant par la suite, et quand il eut fait fortune, il n'oublia aucun de ceux qui lui avoient rendu service; il retourna dans l'hermitage, qu'il rebâtit et qu'il entoura d'une vigne et d'un verger, ce qui lui coûta plus de trente mille francs; il chargea les solitaires de fournir gratuitement et à trois lieues à la ronde du produit de leur pépinière, toutes les espèces d'arbres qui leur seroient demandées, et

(1) Apparemment que M. Trumann, en donnant ce livre, en supprima quelques passages qu'un enfant ne doit pas lire.

indistinctement à tous ceux qui en auroient besoin. M. Duval fut aussi à Artonay, son village natal; il racheta sa chaumière paternelle, y fit bâtir une bonne maison en briques dont il fit présent à la communauté, pour y loger gratis son maître d'école. Il retrouva un vieillard qui lui avoit jadis donné les premières leçons d'écriture et d'arithmétique : il lui bâtit une jolie maison. Etant devenu directeur de la bibliothèque royale de Nanci, Duval se ressouvint qu'un libraire lui avoit prêté des livres dans le temps de sa misère, et il obtint pour lui une place qui fit la fortune de cet homme. J'écris exprès tous ces détails dans mes mémoires, pour ne pas les oublier, parce que si je deviens riche, j'imiterai ce bon Duval, et je serai reconnoissant comme lui. M. Trumann dit qu'il faut retenir les choses agréables et curieuses que l'on lit, afin d'orner son esprit, et les choses vertueuses, afin d'orner son ame; c'est-à-dire pour les pratiquer dans l'occasion; car à quoi

serviroit de les connoître et de les approuver, si on ne les imitoit pas? Aussi tout de suite après avoir lu l'histoire de M. Duval, je demandai à M. Trumann la permission de lui donner une lettre pour Picard, avec trois louis. Lolotte écrivit à mademoiselle Caillet, c'est-à-dire je lui tins la main pour cela; je voulois lui envoyer le reste de notre argent; mais M. Trumann se chargea de lui en faire passer avec nos lettres et les trois louis pour Picard; il envoya de notre part six louis à mademoiselle Caillet. En outre j'écrivis à M. Fischer et en allemand, pour le remercier et lui apprendre où j'étois, et j'accompagnai cette lettre de trente-six francs, qui firent bien plaisir à ce pauvre homme. Il me répondit, et me mandoit qu'il avoit eu bien du chagrin de mon départ. Enfin, je n'oubliai pas la pauvre femme qui avoit une petite fille de l'âge de Lolotte; je lui donnai ce qui me restoit d'argent; ce n'étoit pas grand'chose, mais M. Trumann la fit habiller, ainsi que sa fille: il lui donna de

quoi travailler, et lui fournit de l'ouvrage, et cette femme depuis n'a plus demandé l'aumône.

Les affaires de M. Trumann ne lui permirent pas d'aller en France aussitôt qu'il l'avoit annoncé ; il me dit que ce ne seroit qu'un retard de peu de mois, qu'il étoit obligé de faire auparavant un voyage à Brême, que si je désirois retourner tout de suite en France, il m'y renverroit avec une personne sûre; qu'il avoit eu réponse d'un de mes parens qui mandoit que je pouvois revenir, mais qu'on seroit bien aise que M. Trumann pût encore me garder quelques mois pour me fortifier dans l'allemand. M. Trumann ajouta que ce parent (le chevalier de Vilmore) lui avoit envoyé cinquante louis pour ma dépense. Je reçus aussi des nouvelles de Picard et de mademoiselle Caillet, et tous les deux étoient toujours à Rivray. Je répondis à M. Trumann que tout ce que je désirois étoit de rester avec lui : ainsi il fut décidé que nous irions à Brême. J'allai faire mes adieux au bou-

langer et à sa famille, et j'achetai une jolie robe d'indienne, que Lolotte donna à Frédérica. Nous partîmes de Francfort au mois de mars 1791; il y a déjà deux mois et demi que nous sommes à Brême, et les affaires de M. Trumann ne sont pas encore terminées.

Fin de la première partie des mémoires d'Eugène de Vilmore.

Suite des Mémoires d'Eugène.

Seconde partie, écrite en 1794.

Il s'est écoulé bien du temps depuis que j'ai discontinué ces Mémoires: J'ai acquis bien de l'expérience, puisque j'ai douze ans aujourd'hui. Je vais reprendre mon histoire où je l'ai laissée en 1791. M. Trumann resta à Brême jusqu'au mois d'octobre; alors nous partîmes pour Hambourg. Il comptoit n'y séjourner qu'une quinzaine de jours, mais nous y passâmes trois mois, et au moment où nous nous disposions à partir pour la France, M. Trumann reçut des lettres qui le forcèrent à passer en Angleterre. Il

me dit qu'il en reviendroit dans six semaines, et nous laissa à Hambourg avec mademoiselle Christine et un domestique. Je fus bien fâché de me séparer de lui, mais j'avois l'espérance que cette absence ne seroit pas longue, et elle fut de six mois et demi. A son retour, M. Trumann me trouva très-avancé pour l'écriture et le calcul. Il m'assura que ses affaires étant enfin terminées, nous partirions pour la France dans les premiers jours de septembre; mais dans l'intervalle, on apprit les événemens du 10 août et l'emprisonnement de toute la famille royale. J'entendis tout le monde dire qu'il n'y auroit plus de royauté en France : alors je déclarai à M. Trumann que rien dans l'univers ne me feroit retourner en France. Il fut très-surpris de cette résolution, il me dit que c'étoit une folie d'enfant. Non, monsieur, répondis-je, c'est une délicatesse très-raisonnable. Je n'entends rien du tout à la politique, ainsi j'ignore lequel vaut mieux d'une monarchie ou d'une république. Je ne sais pas non plus

si le roi de France a tort ou raison ; mais j'ai promis sur l'Evangile de lui rester fidèle, de ne jamais *reconnoître en France d'autre autorité souveraine que la sienne* (car ce furent les propres paroles que je prononçai) ; ainsi je n'irai point dans un pays qui est gouverné par ceux qui l'ont détrôné, et qui le tiennent en prison. Mais mon cher enfant, dit M. Trumann, vous n'étiez point en âge de faire un serment. — Que fait l'âge à celà, dès qu'on en comprend bien le sens? Je concevois parfaitement ce que je promettois, j'y serai fidèle. — Votre oncle étoit mourant; soyez sûr qu'il n'avoit pas sa tête lorsqu'il exigea de vous une chose si extravagante. — Je crois qu'il avoit toute sa tête, et il est du moins impossible de me prouver le contraire. Mais, moi, j'avois la mienne. — Une tête de huit ans! — Qu'importe : c'est le cœur qui promet, et le mien, à vingt ans, sera ce qu'il étoit alors. Mon oncle m'éleva, il fut mon bienfaiteur, il me demanda en mourant une preuve de soumission et de

reconnoissance ; je lui donnai ma parole : je la tiendrai. — Avez-vous bien songé à l'étendue de ce sacrifice? — Fût-il mille fois plus grand, je le ferois de même. — Vous renoncez à votre pays, à votre famille, à vos biens? — Je serois malheureux dans mon pays, avec ma famille et avec mes biens, si je consentois à devenir impie, ingrat et parjure. — Et Lolotte que vous aimez tant! — Lolotte restera avec moi : comme moi elle travaillera, nous nous aimerons, nous n'aurons rien à nous reprocher, et nous serons heureux. — Mais pouvez-vous ainsi disposer de Lolotte? — Mon oncle, en mourant, me légua tous ses droits sur elle : d'ailleurs Lolotte n'a rien, elle ne possède en France aucun bien, c'est pourquoi on l'avoit fait chanoinesse. — Ses parens voudront la ravoir. — Nous n'avons plus tous deux que des parens très-éloignés, et que nous ne connoissons seulement pas de vue. — Vous avez en France une jolie terre avec laquelle vous pourriez un jour faire la fortune de Lo-

lotte. — Je travaillerai pour elle, et toute ma vie s'il le faut ; cela vaut bien le don d'un héritage. Pensez-y bien, reprit M. Trumann, et dans huit jours nous en reparlerons. Dans cet intervalle de temps, M. Trumann parut très-refroidi à mon égard, et plusieurs fois il me fit entendre clairement que si je persistois à ne vouloir pas retourner en France, il ne continueroit pas à se charger de nous. Cela me fit beaucoup de peine, parce que je l'aimois, et puis aussi à cause de Lolotte ; mais rien ne put ébranler ma résolution. Au bout des huit jours, M. Trumann me prit à part dans son cabinet, et me demanda ma dernière réponse Je tremblois, car je souffrois une espèce d'embarras que son air froid et sévère augmentoit encore ; cependant je lui dis : Monsieur, je pense toujours de même. — Vous ne voulez pas retourner en France? — Non, monsieur, à moins qu'on ne remette le roi sur le trône. — Vous n'êtes pas en âge de disposer ainsi de vous-même ; si vos parens de France vous or-

donnent de rentrer dans votre patrie, vous devez leur obéir. — Je n'y ai de véritable parent que M. le chevalier de Vilmore, et comme je l'ai dit, à un degré très-éloigné; et s'il m'ordonnoit de manquer à ma parole, je lui désobéirois. — Mais si l'on exigeoit de moi que je renvoyasse en France des enfans qui ne m'appartiennent pas, et..... — Ah! monsieur, interrompis-je en versant quelques larmes, vous ne le feriez pas. Ce ne sont point mes parens qui m'ont remis entre vos mains, c'est moi qui me suis confié à vous. Au reste, ajoutai-je, si l'on m'envoie en France malgré moi, ce ne sera pas ma faute, et je m'en sauverai. M. Trumann fut un moment sans parler, et puis il dit : Ne craignez rien. Je suis incapable d'user de violence : mais quels sont vos projets? que deviendrez-vous? Monsieur, répondis-je, c'est à quoi j'ai bien réfléchi depuis huit jours, et je suis décidé à retourner chez M. Fischer. — Vous vous remettrez à faire des paniers! — Oui, monsieur, je vendrai un des

diamans de Lolotte pour payer mon voyage et pour avoir un peu d'argent, afin d'acheter quelques livres et du papier; mon écriture est assez perfectionnée pour que je puisse bien l'entretenir sans maître; j'apprendrai à Lolotte à lire, à écrire et à compter. Nous vivrons là tout doucement sans rien dépenser; je tâcherai de faire quelques connoissances, et quand je serai grand, que j'aurai quinze ou seize ans, je chercherai une place qui me mette en état de faire subsister Lolotte. D'ailleurs, j'aurai encore à lui donner tous les bijoux de sa mère, que je lui garderai soigneusement. Voilà donc, dit M. Trumann, votre dernière et irrévocable résolution? Oui, monsieur, *irrévocable*, et je n'aurai qu'un chagrin, celui de vous quitter; mais si j'étois rentré en France, n'auroit-il pas toujours fallu m'éloigner de vous? Non, s'écria M. Trumann, non, tu ne me quitteras jamais, vertueux enfant! (je dois rapporter ses propres paroles). Viens, mon Eugène, viens embrasser ton père. En disant ces

mots, il me tendoit les bras. Je m'y jetai en sanglotant, et j'étois si saisi que je ne pouvois parler. Il me serra contre sa poitrine ; ensuite me faisant asseoir près de lui : Mon Eugène, mon fils, me dit-il, je n'ai ni enfans ni famille. Sans naissance et sans bien, et orphelin abandonné dès l'âge de six ans, je fus recueilli par un homme bienfaisant, qui me donna de l'éducation et me fit entrer dans le commerce. Je ne dois qu'à moi seul une fortune considérable dont il m'est permis de disposer à mon gré ; je vous adopte, vous serez l'appui de ma vieillesse et la récompense de mes travaux. Ici il s'arrêta : il étoit attendri, et moi je fondois en larmes. Sachez, mon fils, reprit-il, sachez que ce fut votre charité à l'égard de la pauvre femme que vous rencontrâtes dans une église, qui me décida à vous prendre chez moi, et sachez encore que la reconnoissance que vous conservez des bienfaits de votre oncle, et l'inébranlable fidélité avec laquelle vous gardez vos sermens, sont les seuls motifs

qui me déterminent à vous adopter. En même temps, cher Eugène, souvenez-vous que plus notre parole est sacrée, moins nous devons la donner légèrement : ainsi, à l'avenir, ne prenez jamais d'engagement, quel qu'il soit, qu'après une mûre réflexion et après avoir consulté ceux qui, par leur expérience, seront en état de vous bien conseiller. O mon père, lui dis-je enfin, c'est vous que je consulterai toujours; mais si j'ose après tant de bontés vous faire une prière, ne me séparez point de Lolotte. Non, non, répondit-il en souriant, je ne séparerai point ce que le ciel a uni d'une manière si touchante et si extraordinaire. Ces paroles me transportèrent de joie; je tombai à ses pieds, j'embrassai ses genoux, puis je disparus comme un éclair; je montai chez Lolotte; sans lui rien expliquer, je la pris par la main, je l'entraînai chez M. Trumann, et mettant Lolotte dans ses bras : Voici m'écriai-je, voici votre autre enfant, O ma Lolotte, voilà notre père!....

Ce jour fut le plus beau de ma vie. Depuis ce moment, j'ai toujours appelé M. Trumann mon père ; et sûrement s'il m'avoit donné la vie, je ne pourrois pas l'aimer davantage. Il m'apprit un malheur qu'il n'avoit pas voulu m'annoncer le jour de notre grande explication ; c'est que le pauvre chevalier de Vilmore avoit été tué le 10 août. J'eus encore un chagrin quelques mois après, celui d'apprendre la mort de mon bon Picard. Ce fut mademoiselle Caillet qui me l'écrivit. Mon père (car je ne nommerai plus autrement M. Trumann), mon père ne fut point à Paris. Nous partîmes tous, le 25 septembre 1792, pour Berne en Suisse, où mon père avoit son établissement fixe. Lolotte, qui, depuis quelque temps, ne se portoit pas bien, fut si malade à Berne, que l'on fit venir un médecin. Il me rassura, en disant que c'étoit ses dents de sept ans qui la faisoient souffrir, qu'il ne falloit pour la guérir que le grand air de la campagne et le lait d'ânesse pendant un mois. Il proposa de l'établir pour ce

temps à un quart de lieue de la ville, dans un moulin où l'air étoit si pur, qu'il y avoit déjà fait séjourner quelques-uns de ses malades convalescens. Il ajouta que la meûnière, mère de famille et très-bonne femme, auroit d'elle tous les soins possibles, et la logeroit dans une jolie chambre. Nous fûmes voir ce moulin; le petit logement étoit charmant; mon père y fit porter le lit de Lolotte; il lui donna une servante, et en outre la meûnière promit de bien veiller sur elle. Lolotte fut d'abord affligée de cet arrangement; mais elle se consola, quand je lui dis que j'y logerois avec elle, et que je viendrois tous les jours à cinq heures après-midi; ce que je fis en effet. Mais au lieu de coucher au moulin, comme Lolotte le croyoit, aussitôt qu'elle avoit soupé, à huit heures, je retournois à Berne. Mon père alloit aussi presque tous les jours voir Lolotte, qui reprit bien promptement sa bonne santé et sa gaîté. Un jour que nous fûmes au moulin le matin, nous ne trouvâmes pas Lolotte, qui étoit dans

les champs. En l'attendant, nous causâmes, mon père et moi, avec la meûnière. J'avois apporté beaucoup de joujoux pour Lolotte, et la meûnière me dit en riant, que tout cela ne lui feroit pas autant de plaisir que de la farine. Comment cela? demandai-je. Oui, répondit la meûnière, depuis trois semaines elle ne songe qu'à amasser de la farine. Tous les matins elle vient en demander à mon mari, qui lui en donne une poignée : outre cela, elle s'avise de mille petites gentillesses pour en avoir de moi, et quand elle me voit de bonne humeur, ou que je la caresse, je suis sûre qu'elle va me dire : *Donne-moi un peu de farine.* L'autre jour, nous avons fait des galettes; je lui en ai porté une : son premier mouvement a été de la prendre, et puis elle a réfléchi, et elle m'a dit : *Garde ta galette; mais donne-moi un peu de farine.* Cela est étrange, dit mon père, et que fait-elle de toute cette farine? Elle nous a demandé un grand sac, reprit la meûnière, elle y entasse sa farine, le sac est

dans la ruelle de son lit; je crois qu'il doit être presque plein à présent. Pendant cette conversation, je ne disois mot; mais réfléchissant à cela et connoissant parfaitement Lolotte, je devinai la chose. Je me rappelai que j'étois venu plusieurs fois la voir avec M. et madame d'Ermont, et qu'on avoit souvent parlé de la France devant elle; que M. d'Ermont avoit dit qu'on y manqueroit bientôt de pain, et que la contre-révolution se feroit par la famine, et je ne doutai point que l'amas de farine fait par Lolotte n'eût rapport à cela; mais dans la crainte de me tromper, je gardai le silence. Enfin, Lolotte revint de sa promenade. Après nous avoir embrassés, elle s'assit sur les genoux de mon père, qui ne manqua pas de la questionner sur la farine. Lolotte rougit et se défendit de répondre, en disant qu'on se moqueroit d'elle; mais vivement pressée de s'expliquer, je lui vis prendre la petite mine touchante qu'elle fait toujours quand elle va pleurer; et puis elle dit avec une voix entrecoupée: C'est

que.... je sais que bientôt on n'aura plus de pain en France.... et je voudrois envoyer une provision de farine à ma bonne Caillet (1).... A ces mots je sautai au cou de cette chère enfant, en m'écriant : J'en étois sûr, je t'avois devinée. Mon père étoit attendri, et nous embrassoit bien tendrement tous deux. Il assura Lolotte qu'il se chargeoit de l'envoi du sac de farine, ce qui fit grand plaisir à Lolotte; mais elle ajouta, en soupirant, que le sac n'étoit pas plein. Eh bien, dit mon père, nous allons le remplir tout de suite. Lolotte rougit de joie. Nous fîmes descendre le sac, nous nous mîmes ensuite tous à l'ouvrage pour le remplir, et Lolotte travailla de bon cœur; puis mon père emporta ce sac derrière sa voiture, et il l'envoya véritablement en France avec de l'argent, le tout adressé à un correspondant chargé de le remettre à mademoiselle Caillet. Le lendemain de

(1) Ce trait n'est point inventé. Un enfant de cet âge, en 1793, a fait tout ce qu'on vient de détailler.

cette aventure, mon père dîna chez madame la baronne de Pflemmingue, et il conta ce joli trait de Lolotte. Madame la baronne en fut si touchée, qu'elle voulut connoître Lolotte. Elle fut au moulin; elle trouva Lolotte charmante, elle retourna la voir plusieurs fois: ce fut alors que mon père lui donna à lire la première partie de mes Mémoires, ce qui acheva de l'intéresser tellement pour Lolotte, qu'elle résolut de l'élever et de l'adopter. Elle en parla à mon père, qui eut la bonté de répondre que c'étoit à moi à disposer de Lolotte. Le jour même, il me fit part de cette proposition. Vous devez concevoir, me dit-il, quel bonheur ce sera pour Lolotte d'être élevée par une femme d'un si rare mérite, et qui, d'ailleurs, ayant une fortune immense, peut, sans faire tort à ses héritiers naturels, amasser sur ses économies une somme considérable, qui fera la dot de Lolotte. Mon père, répondis-je, grâce à vos bienfaits, Lolotte sera assez riche; ainsi, je ne considère que

l'avantage qu'elle en peut retirer pour son éducation. Mais madame la baronne, par la suite, voudra peut-être la marier à un Allemand? Non, non, dit mon père, le mariage de Lolotte et d'Eugène est écrit dans le ciel, et si vous confiez Lolotte à madame la baronne de Pflemmingue, vous recevrez, à cet égard, sa parole. Quand vous n'auriez rien au monde, elle ne lui destineroit pas un autre mari; ainsi, Eugène de Vilmore, mon légataire universel, ne sera point un mauvais parti pour Lolotte. Mais, repris-je, mon père, je ne veux jamais vous quitter, et madame la baronne ne souffrira pas que j'emmène Lolotte.... Tout est prévu, répondit mon père. Vous savez que, né à Heidelberg, la Suisse n'est pas ma patrie. Je resterai dans le commerce jusqu'à l'époque de votre mariage, c'est-à-dire, neuf ou dix ans encore. Au bout de ce temps, je vous conduirai à Vienne, vous y épouserez Lolotte, et je m'y fixerai avec vous. Je ne pus répondre au meilleur et au plus généreux de tous les hom-

mes, que par des larmes; mais ces larmes étoient bien douces! J'eus un entretien avec madame la baronne, qui me montra aussi une bonté adorable. Comme la santé de Lolotte étoit parfaitement rétablie, son excellente mère d'adoption fut la chercher au moulin, et l'emmena chez elle. Le soir je portai à Lolotte tous les bijoux de sa mère, qu'elle n'avoit jamais vus. Je gardai le cachet dans lequel étoit son portrait; je lui remis tout le reste. Quelques jours après, Lolotte me fit présent d'une bien belle montre à répétition, avec une chaîne charmante, que je ne m'aviserai pas de troquer. Enfin, madame la baronne compléta le bonheur de Lolotte, en lui proposant de faire venir de France mademoiselle Caillet, dont on avoit eu des nouvelles, et qui avoit mandé que sans nos secours elle seroit morte de misère. Mademoiselle Caillet arriva à Berne le 28 mars 1793. La joie de Lolotte fut inexprimable, et la bonne mademoiselle Caillet n'étoit pas moins heureuse. Maintenant tous mes vœux sont

remplis : Lolotte aura la plus parfaite éducation, je suis certain que si je me conduis bien, elle sera ma femme; mon père est content de moi, je commence à lui être de quelque utilité, et quand je n'aurois pas naturellement du goût pour le travail, la reconnoissance me le feroit aimer. J'ai pourtant quelques chagrins, car il n'y a pas de bonheur parfait. Quoique j'aie renoncé à mon pays, je l'aimerai toujours, et je voudrois qu'il fût heureux. Les malheurs de mes pauvres compatriotes émigrés me font aussi bien souffrir; enfin, j'avoue que je pense avec peine que dans dix-huit mois madame la baronne retournera à Vienne, et que je serai séparé de Lolotte pour plusieurs années; mais nous nous écrirons, et je suis sûr que l'absence ne me fera pas oublier de Lolotte.

Fin des Mémoires d'Eugène.

LETTRE XXVII.

*Madame Olympe D****, à mademoiselle Melanie de Bossière.*

De Zurich, 20 avril 1794.

Il faut absolument, ma chère Mélanie, qu'au risque de vous déplaire, je vous sermonne encore. Une *prêcheuse* de vingt ans ne doit pas être bien austère, ainsi, je me flatte que ce début ne vous effrayera pas. Vous n'avez point d'idée, ma chère amie, de toutes les calomnies dont votre famille est l'objet, et des discours extravagans qu'on vous prête; ils sont si horribles et si absurdes, que naturellement personne ne devroit y croire; mais ce vieux proverbe *qui veut trop prouver ne prouve rien*, étoit juste autrefois, et est aujourd'hui absolument faux; l'esprit de parti ouvre à la méchanceté une carrière sans bornes. Les méchans n'ont plus besoin d'esprit ou d'adresse, et ce sont les individus auxquels la révolution de France a donné jusqu'ici

le plus de liberté. Leurs mensonges les plus noirs et les plus dénués de vraisemblance, sont accueillis et répétés : en vain réussit-on à les convaincre d'impostures; ils ont un moyen sûr de s'en dédommager; c'est d'en fabriquer de nouvelles, certains qu'on les recevra toujours avec le même empressement et la même crédulité. Mais entre nous, mon aimable Mélanie, vous leur donnez quelque prétexte de vous noircir, en montrant des opinions politiques souvent exagérées, et toujours fort étranges dans une personne de votre sexe et de votre âge. Cette conduite compromet cruellement votre tante; on suppose que vous parlez d'après elle, que par conséquent elle s'occupe prodigieusement des affaires. Son silence, sa modération et sa douceur ne passent que pour de la dissimulation, et ses ennemis appellent une intrigante artificieuse, la femme qui, par ses goûts, ses principes, son caractère et son genre de vie, est la plus incapable de l'être. Je sais que dans le

temps où nous sommes, il est impossible d'échapper entièrement à la calomnie, car si l'on n'est d'aucun parti, on a contre soi tous ceux qui font un crime de la neutralité, et même de la modération, et ce nombre est très-considérable. Mariée depuis trois ans, je garde un silence absolu sur les affaires. Cette réserve me coûte peu, parce qu'il me semble qu'il n'y a que Dieu seul qui pût nous dire positivement quel est le plus parfait de tous les gouvernemens. Il y a sur la terre beaucoup plus de familles que de gouvernemens, et l'on n'a pu trouver encore une méthode d'éducation unanimement approuvée. S'il est si difficile de conduire un enfant, qu'est-ce donc que conduire vingt-cinq millions d'hommes? Toute ma science se borne à juger les choses par leurs effets. Quand je vois un enfant doux, obligeant et sincère, je dis qu'il est bien élevé. Quand je vois un peuple heureux, je dis que son gouvernement est bon. Cette manière de juger ne fait pas briller mon esprit, mais

du moins elle ne fait pas tort à mon jugement. Malgré toute ma réserve et ma jeunesse, j'ai des ennemis. M. D*** déteste tous les excès de la révolution française, mais il aime la liberté, et s'intéresse vivement au sort de la France. C'en est bien assez pour être accusé de jacobinisme : on me suppose ses opinions, et les royalistes me haïssent. Néanmoins, comme ils ne peuvent absolument rien citer de moi, et qu'ils sont réduits à tout inventer, malgré la fécondité de leur génie à cet égard, je suis beaucoup moins calomniée que ne le sont les personnes imprudentes et légères. Réfléchissez donc à tout ceci, ma chère Mélanie, et soyez persuadée que si vous ne changez pas très-promptement de conduite, vous exciterez contre votre famille une persécution fâcheuse et qui vous obligera peut être à quitter Lausanne. Ah ! ma chère amie, à nos âges, laissons-nous guider ; nous ne savons rien, nous ne connoissons rien : croyons ceux qui ont beaucoup vu, et qui dési-

rent notre bonheur. Les leçons de l'expérience coûtent cher, les conseils de l'amitié pourroient nous en épargner les frais. Un des plus grands maux causés par la révolution est, selon moi, cet esprit d'indépendance et cette ridicule présomption qu'elle a donnés à tant de jeunes gens. La philosophie moderne avoit commencé à relâcher les liens sacrés du respect filial : sur la lecture de quelques mauvaises brochures, un jeune homme, devenu *esprit fort*, méprisoit la morale et les principes d'un père religieux ; et aujourd'hui il adopte aussi légèrement des systèmes qu'il ne peut comprendre, et se glorifie de ne penser ni comme ses parens, ni comme ses instituteurs. Ainsi, de ce moment son éducation est finie, ne fût-elle qu'à peine ébauchée. Je vous parle sans ménagement ; vous avez tant d'esprit et un si bon naturel, que je croirois ne pas vous rendre justice en cherchant à vous adoucir la vérité. Mademoiselle de Bossière vous ayant permis de lire mes lettres

sans les lui montrer, je vous envoie celle-ci par une occasion ; on vous la remettra en mains propres et en particulier. On vous donnera en même temps un livre que je vous supplie d'envoyer à ma mère, mais auparavant vous êtes la maîtresse de le lire, si vous en avez envie : c'est un excellent ouvrage. J'insère dans cette lettre l'extrait que j'en ai fait, afin que vous puissiez le parcourir si vous le désirez, ensuite vous le joindrez à l'envoi du livre. Je ne lis rien sans en faire un extrait, que je fais parvenir à ma mère avec l'ouvrage même. Malgré ses occupations, cette bonne mère lit l'ouvrage et l'extrait, et fait ses propres observations sur les marges du livre, qu'elle me renvoie ; de sorte que dans quelques années j'aurai une bibliothèque bien précieuse pour moi, puisqu'elle sera remplie de notes marginales tracées par une main si chère. Je léguerai cette bibliothèque à l'aînée de mes filles. Cette méthode m'instruit et m'éclaire, sans pouvoir me rendre l'esprit paresseux. Lisant

d'abord sans connoître l'opinion de ma mère, je jugé d'après moi; je me réforme d'après ses conseils (1). Adieu, mon aimable et chère Mélanie. Je vous écrirai jeudi par la poste, et je vous manderai toutes les nouvelles de Zurich. En attendant, je vous dirai seulement que tous nos amis vous regrettent, et qu'Olympe ne se console pas de votre absence.

---

(1) Je connois deux jeunes personnes qui se conduisent ainsi. L'une d'elles, fixée à une distance énorme de son institutrice, et séparée d'elle par deux mers, ne peut que lui envoyer ses réflexions, et lui indiquer les ouvrages qu'elle lit. L'autre, à la distance seulement de trente-huit lieues, et mariée à Hambourg, suit exactement la méthode que vient de détailler madame D***; et ceux qui connoissent ces jeunes personnes, pensent, je l'ose dire, qu'elles joignent à tant de modestie, tout ce qui pourroit faire tolérer la présomption, si la présomption pouvoit jamais être excusable dans la jeunesse.

LETTRE XXVIII.

D'Edouard à Gustave.

Kussnacht, ce 1er mai, au matin.

COMBIEN je vous dois de remercîmens, mon cher Gustave, de m'avoir communiqué ces charmans Mémoires d'Eugène de Vilmore ! Nous les avons lus hier : il y avoit à cette lecture, mon père, maman, lord Selby, Juliette, Pierrot, et même Gogo, que cette histoire a fort intéressée, et qui, contre son ordinaire, s'est tenue tranquille, n'a point fait de bruit, et a eu l'air du monde le plus attentif. Pierrot étoit dans l'enthousiasme de ces Mémoires, surtout de la première partie, parce qu'Eugène avoit alors l'âge qu'il a aujourd'hui. Mon père, maman et lord Selby en sont enchantés. C'étoit moi qui lisois tout haut, et souvent l'attendrissement m'a forcé de m'interrompre ; il y a des détails si touchans ! La mort de son oncle, et puis ses sentimens pour Lolotte !.... Du moins il n'a ja-

mais été séparé d'elle, et il a la certitude qu'elle sera sa femme! Il est bien heureux, et il mérite de l'être.... Eugène est un enfant incomparable. Je vous renverrai cet intéressant manuscrit, samedi ou dimanche, mais je le relirai encore une fois, et tout seul.....

Mon père est parti ce matin à la pointe du jour pour Zurich, et il n'en reviendra que demain au soir. Il ne m'a pas encore rendu le journal que j'ai fait de mon petit voyage avec lord Selby; c'est pourquoi je ne vous l'envoie pas, mais vous l'aurez sûrement sous huit jours. Adieu, mon cher Gustave, j'espère que M. l'abbé ne se ressent plus de son accès de goutte, et que vous êtes quitte du chagrin de le voir souffrir. Dites lui que j'ai fait ses commissions avec tout le zèle que je mettrai toujours à ce qui peut lui plaire.

LETTRE XXIX.

De madame d'Armilly, à M. d'Armilly.

Kussnacht, 1er mai, après midi.

OH ! revenez, mon ami, revenez sur-le-champ ! ... Des nouvelles, des lettres d'Adélaïde ! ... Roussel est ici, et vient d'arriver. Adélaïde est en parfaite santé, elle est dans sa terre de Romeval, elle y est paisible.... elle vous envoie de l'argent et des diamans. Elle s'est conduite avec la prudence d'une personne de trente ans, et une sensibilité !.... c'est un ange. M. Duplessis vous mande tous ces détails ; mais tant de bonheur n'est pas sans mélange, ni pour vous, ni pour moi.... Venez, mon ami, nous pleurerons ensemble, et en même temps nous bénirons le ciel de nous avoir donné de tels enfans.

LETTRE XXX.

De madame de Palmène, à sa sœur madame d'Armilly.

De Paris, le 2 avril 1794 (1).

Enfin, chère sœur, nous nous décidons à vous envoyer Roussel. Votre belle-mère est arrivée de Normandie avant-hier matin, avec Adélaïde, qui est un ange de beauté, d'esprit et de sensibilité. Sa santé est parfaite; mais sa pauvre bonne maman est bien languissante, et me donne, je vous l'avoue, de vives inquiétudes. Nous nous sommes concertés ensemble, sur les moyens de vous faire parvenir nos lettres et de l'argent. Je joins cent louis à la somme donnée par madame d'Armilly; ce sera pour mon Edouard et les autres enfans. Depuis votre départ de la Belgique, nous n'a-

(1) Cette lettre et la suivante sont les lettres annoncées par madame d'Armilly, et apportées de Paris par Roussel.

vous reçu aucune lettre, et sans doute les nôtres ont été perdues de même. Nous ignorons où vous êtes : j'ai envoyé, il y a quelques mois, dans la Belgique, pour prendre des informations à ce sujet, chez le curé qui vous donnoit un asile. Ce bon homme avoit pris la fuite. Enfin, à force de perquisitions, nous venons de découvrir qu'il est à Liége, et Roussel se rendra d'abord dans cette ville. Pour l'argent, M. Duplessis vous envoie l'adresse du banquier qui vous le remettra sur-le-champ, ou vous le fera passer, dans quelque lieu que vous soyiez, sur votre simple réclamation.

Je suis assez paisible, et jusqu'ici je n'ai éprouvé d'autre événement que celui des visites domiciliaires. Je ne me mêle de rien ; je reste renfermée avec mes enfans ; il seroit bien difficile de trouver un prétexte pour me persécuter. J'ai découvert un honnête ecclésiastique, qui vient tous les dimanches nous dire la messe en secret dans mon cabinet ; mes gens même ne le savent pas. Ce prêtre a un habit

séculier : on croit qu'il ne vient que pour donner des leçons d'italien à mes enfans. J'ai une pierre consacrée qui sert d'autel ; il trouve des habits et les vases sacrés dans une armoire dont il a seul la clef, et Auguste sert la messe. Comme je suis toujours enfermée avec mes enfans quand ils prennent des leçons, ceci ne paroît nullement singulier, et ne donne pas le moindre soupçon de la vérité. Il faut se cacher pour remplir ses devoirs, mais cette nécessité les rend plus méritoires et plus chers. Ah, mon ami, au milieu de tant d'horreurs, que la religion est sublime et consolante ! La seule philosophie ne pourroit conseiller que le suicide ; mais la religion nous fixe à notre poste, et nous y donne autant de résignation que d'intrépidité. Les forfaits et les exécutions se multiplient avec une telle rapidité, que chacun porte en soi le pressentiment d'une prochaine mort ; cette grande idée qui consterne tant de gens, exalte les ames religieuses. Vous m'avez vu toutes les frayeurs pusillani-

mes d'une femmelette, et vous savez combien il m'en coûtoit pour cacher ces foiblesses à mes enfans : eh bien, je vois chaque jour le glaive du crime et de la fureur abattre autour de moi une multitude d'innocentes victimes, et j'attends mon tour avec sérénité. Je dors paisiblement, je travaille avec calme, je me porte bien. Je suis mère pourtant !... Mais Dieu, s'il m'appelle à lui, protégera mes enfans.... Dans cette supposition, mon amie, ces chers orphelins seront conduits dans vos bras ; toutes mes précautions sont prises... Mais c'en est assez, je ne veux point d'avance affliger votre sensible cœur ; j'ai dû seulement vous préparer à des événemens possibles. Que vous dirai je d'ailleurs ? Ah ! dans vos lettres ne m'interrogez point sur nos parens, sur nos amis : Nous avons conservé nos enfans, votre belle-mère et Duplessis.... tout le reste a disparu.... De ces vingt personnes avec lesquelles vous soupâtes à Bercy trois jours avant votre départ, il ne reste que moi !....

Concevez-vous que dans cette ville infortunée, livrée au meurtre et au pillage, il y ait des spectacles, il y ait des loges *louées à l'année*, il y ait des femmes parées et faisant des visites !... Tout ce qui ne me retrace que l'idée de la mort, ne produit nulle impression sur moi; mon état habituel est de la voir et d'y penser. Mais l'image de la dissipation et de la gaîté me fait frémir....

Mes enfans sont charmans. Tous les deux vous écrivent régulièrement, ainsi qu'à leur oncle, une fois par semaine, sans compter les lettres adressées à Edouard et à Juliette. Vous concevez bien que je ne mets pas à la poste toutes ces lettres; je les amasse et les garde soigneusement pour vous les donner dans des temps plus heureux. Et comme ces lettres pourroient êtres vues par les inquisiteurs, nous avons la précaution de supprimer les noms et les titres de parenté. Au commencement de chacune ces mots sont écrits : *Lettre d'imagination sur un sujet donné;* et en effet, si nous étions réunis, il faudroit à

leur âge commencer à les faire composer: ainsi je profite de nos malheurs pour donner un but réel à ce genre d'exercice qui, dans notre position, est d'autant plus profitable pour eux, qu'ils ne peuvent le regarder comme une étude. Mais l'avantage inappréciable que j'y trouve, c'est de les accoutumer à s'occuper sans cesse de leurs amis absens et malheureux. C'est une chose touchante que leurs sentimens à cet égard. Comme nous vous supposons en Suisse, ils s'informent continuellement des occasions et des gens qui partent pour la Suisse. Personne dans notre quartier ne va dans ce pays, qu'Auguste ne le sache. Il a déjà donné plusieurs lettres, et une entre autres au jeune André, fils de Lebœuf: c'étoit en mon absence, et j'ai même désapprouvé cette confiance, craignant qu'elle ne fût mal placée. Tous les jours, à la leçon de géographie, nous nous arrêtons avec intérêt sur la carte de Suisse, quoique nous la sachions par cœur; et en nommant tous les différens lieux, Auguste et Adrienne

ajoutent toujours en soupirant : *Ils sont peut être là!* Adrienne a une petite armoire remplie des présens qu'elle vous destine. Il y a des porte-feuilles brodés de son ouvrage, des *ménagères*, des pelotes, etc., pour vous, pour son oncle et pour Juliette; quelques jolis dessins pour Edouard, des joujoux pour Pierrot et Gogo; enfin personne n'est oublié. Auguste, de son côté, vous amasse des trésors de ce genre. Ils auroient bien voulu vous envoyer toutes ces belles choses par Roussel; ils ont eu beaucoup de peine à entendre raison là-dessus. Ils ont assailli Roussel qui est venu me parler sur son voyage, et rien n'a pu les empêcher de remplir entièrement les poches de son habit, de sa veste. Cette opération s'est faite pendant ma conversation avec Roussel, ce qui donnoit à ce dernier une distraction qui m'impatientoit. Je grondois, j'ordonnois de finir; on cessoit un instant, et puis on recommençoit tout doucement en disant, d'un air attendri et suppliant : *Oh, seulement cela encore!...*

Pourtant à la fin Roussel lui même s'est révolté, parce qu'Adrienne, enhardie par son indulgence, glissoit dans sa poche, et non sans effort, une de ces lourdes pelotes faites pour assujettir l'ouvrage, sur une table, et qui ne sont autre chose qu'un gros morceau de plomb enveloppé de crin et recouvert d'étoffe. Je sais combien ces petits détails seront intéressans pour vous. Ce qui peint l'ame ne vous paroîtra jamais puéril. Du moins, chère sœur, nos infortunes serviront à l'éducation de nos enfans, ils en seront un jour plus généreux, plus fidèles en amitié. Je plains les parens qui ne voient pas le parti que des instituteurs peuvent tirer de ces funestes événemens. Ils sont à plaindre, en effet, car ils ne doivent attendre nul bonheur des enfans qu'ils auront élevés dans l'insouciance des malheurs de leurs proches, persécutés ou proscrits. Adieu, ma sœur, ma plus ancienne et ma plus chère amie. Je ne vous dis point que dans tous les instans je pense à vous. Ah ! vous n'en doutez pas.

Mon cœur vous suit dans votre exil ; je vous vois errante, mal logée, privée de mille choses qu'une longue habitude vous rendoit nécessaires ; j'en souffre avec vous, et sûrement plus que vous ! Je sens toutes vos inquiétudes sur Adélaïde, cette enfant si chérie et si digne de l'être ; mais cependant son âge doit vous rassurer ; elle possède une fortune honnête et que rien ne lui peut ravir : ainsi, je crois que raisonnablement vous devez vous applaudir de ne l'avoir point emmenée. Elle a supérieurement d'esprit, une raison prématurée, une ame angélique : rassurez-vous sur elle, le ciel et son cœur la guideront bien. Je conçois aussi vos craintes pour moi ; j'ai de la prudence et je suis irréprochable, mais j'ai de grandes terres !... Vous devez voir dans les papiers publics que je suis toujours libre : c'est beaucoup de l'être encore. Espérons : et si l'espoir nous abandonne, soumettons-nous. Embrassez tendrement pour moi vos enfans, et sur-tout mon cher Edouard ! O doux projets formés

dans le temps du bonheur!... Adieu, ma tendre amie. Adieu!... quel mot solennel aujourd'hui!... hélas! écrire à ce qu'on aime n'est plus une consolation. Sans parler des dangers auxquels on s'expose, sait-on seulement si la lettre parviendra? sait-on si l'on aura la possibilité d'en écrire une autre encore? On voudroit tout dire dans un écrit qui peut-être sera le dernier!... et l'on ne peut le terminer sans répandre des larmes... J'apprends dans l'instant que cet ancien et implacable ennemi de votre famille et sur-tout de votre mari, M. d'Elsenne, vient d'être arrêté. Il est père, vous le plaindrez : heureusement que sa femme et sa fille ont pris la fuite il y a six mois.

Répondez-nous par Roussel. N'écrivez jamais par la poste. Envoyez vos lettres, à l'avenir, à Bâle, au banquier qui vous remettra l'argent; il nous les fera passer.

LETTRE XXXI.

De M. Duplessis, à M. d'Armilly.

Paris, ce dernier avril 1794.

Mademoiselle d'Armilly se porte bien, et part demain pour sa terre de Romeval. Hélas! que ne puis-je, mon cher ami, vous donner d'aussi bonnes nouvelles sur les autres objets de votre affection!... que de malheurs nous ont frappés depuis le jour où madame de Palmène vous écrivit la lettre que je vous envoie!... Cette personne si douce, si vertueuse, si paisible, a été arrêtée le 4 avril.... Votre respectable mère, déjà dangereusement malade, apprit cet événement par l'indiscrétion d'une de ses femmes; la douleur et l'effroi qu'elle en ressentit, ont sans doute avancé le terme de sa vie, elle n'existe plus; vous l'avez perdue le 6 d'avril à sept heures du matin. Je connois toute l'étendue de l'attachement que vous aviez pour elle, mais songez *qu'elle est morte dans son lit.*

Vous trouverez dans cette pensée un grand motif de consolation ! . . Un ange, une créature céleste a recueilli son dernier soupir et ses plus tendres bénédictions. — Mademoiselle d'Armilly l'a veillée trois nuits ; pendant les deux dernières j'ai partagé ces soins touchans. . . Madame d'Armilly n'a point souffert ; elle s'est éteinte doucement avec toute sa connoissance et une piété sublime. J'ai été le dépositaire de ses dernières volontés. Elle me remit une cassette contenant sept cent cinquante louis, avec ordre de vous en envoyer cinq-cents, et de garder le reste pour sa petite fille ; et, en outre, elle lui donna ce beau diamant que vous connoissez. Une heure avant de mourir, elle parloit aussi librement qu'en parfaite santé ; l'angélique Adélaïde, à genoux sur un tabouret au chevet de son lit, l'écoutoit avec un saisissement mêlé d'espérance. Mademoiselle d'Armilly tenoit une de ses mains dans les siennes ; elle me dit en la regardant : Je n'ai point d'inquiétudes sur la

subsistance de mon fils, la terre de Romeval les fera tous vivre : quel bonheur que j'aye pu terminer cette donation!... Comme elle parloit, nous entendîmes une grande rumeur dans la rue, et madame d'Armilly s'informant de la cause de ce bruit, une de ses femmes vint dire que c'étoit une charrette remplie d'infortunés que l'on conduisoit au supplice. Madame d'Armilly leva les yeux au ciel, en disant : *Ah! mon bonheur ne m'empêche pas de les plaindre!* En prononçant ces paroles, elle appuya sa tête sur le sein de sa petite fille, et une demi-heure après elle expira. Le médecin seul s'en aperçut; il me fit signe. Je voulus emmener mademoiselle d'Armilly. Pourquoi donc? s'écria-t-elle avec effroi. Sortez, sortez, mademoiselle, dit le médecin. A ces mots, elle jette les yeux sur le visage de sa grand'mère, en l'appelant avec un accent qui retentira longtemps à mon oreille. Je veux l'arracher d'auprès du lit; elle se débat foiblement, et tombe évanouie dans mes bras. Nous

la portâmes dans sa chambre ; madame Roussel la mit sur son lit ; le médecin lui donna les secours nécessaires ; elle reprit sa connoissance, et voici ses premières paroles : *O mon père ; quelle sera votre affliction !*.... Elle fondit en larmes, et jetant ses deux bras autour du cou de madame Roussel : Chère madame Roussel, dit-elle, ne m'abandonnez pas ; privée de ma mère, de ma tante, de tous mes parens, je n'ai plus que vous seule ! Non, mademoiselle, répondit cette excellente femme, je vous suis dévouée jusqu'à la mort ; et quand je n'en aurois pas fait le serment à votre bonne maman, je m'y engagerois par affection pour vous. En effet, qui pourroit ne pas adorer cette incomparable enfant ! Nous avons profité de sa sensibilité même pour obtenir d'elle tout ce que la raison exigeoit ; il a suffi de lui représenter quel surcroît de désolation ce seroit pour vous et madame d'Armilly, si elle tomboit malade. D'ailleurs, je lui ai dit qu'il étoit nécessaire à vos intérêts qu'elle s'occu-

pât de ses affaires, et qu'elle écoutât avec attention tout ce que sa grand'mère m'avoit chargé de lui dire; de sorte que dès les premiers momens, j'ai su la distraire et l'occuper fortement. Je l'ai conduite chez moi le jour même avec madame Roussel; elle y a trouvé Auguste et Adrienne que j'ai recueillis depuis l'arrestation de leur mère, car leur hôtel est rempli de brigands qui, sous prétexte de mettre les scellés et les biens en séquestre, pillent tout; et ces enfans n'ayant plus de parens, l'abbé, précepteur d'Auguste, ayant émigré, la gouvernante d'Adrienne étant fort malade, je ne sais ce qu'ils seroient devenus dans ce vaste hôtel ouvert à tous les insolens satellites de la tyrannie. Voici les ordres que j'ai reçus de madame votre mère, relativement à sa petite-fille : de la renvoyer promptement en Normandie avec madame Roussel. Les paysans de cette terre sont très-attachés à votre famille, et Vernil, le principal fermier, est un homme plein de sens et de probité; madame vo-

tre mère a pensé que sa petite-fille ne couroit aucune espèce de risque à son âge, mais elle m'a prescrit, si les choses ne sont pas totalement changées dans dix-huit mois, de la faire émigrer alors, et de vous l'envoyer. En attendant cette époque, elle a fortement recommandé à madame Roussel de lui conserver le costume de l'enfance, et de se bien garder d'ajouter des talons à sa chaussure; précautions qui paroissent puériles, mais qui sont assurément très-sages aujourd'hui, surtout avec une beauté aussi remarquable que celle de mademoiselle d'Armilly.

Pour achever de vous rendre compte de tout ce qui vous intéresse, il faut vous dire que madame de Palmène n'a été arrêtée que *par mesure de sûreté générale*, et comme *fanatique :* voici comment. Elle se faisoit dire la messe en secret tous les huit jours, et elle avoit dans son cabinet une armoire qui renfermoit les habits du prêtre. Un domestique a remarqué qu'aucune de ses femmes

n'avoit la clef de cette armoire, et ne savoit même ce qu'elle contenoit; il imagina qu'il y avoit un trésor dans cette armoire, et il a été à la section dénoncer sa maîtresse. En conséquence, on a donné de grands éloges à son *civisme*, on s'est transporté chez madame de Palmène, on a ouvert de force l'armoire, et on a été fort déconcerté de ne point trouver de trésor; mais du moins on découvroit *un crime*, c'est une consolation. On a déclaré que madame votre belle-sœur remplissant les devoirs d'une chrétienne, ne pouvoit être une bonne citoyenne: on l'a donc conduite dans une maison d'arrêt. En inscrivant sur la liste des prisonniers son nom, on a ajouté ces mots que j'ai lus: *Pour fanatisme* (1). Elle est non dans une prison, mais dans

(1) Il y avoit en Suisse, en 1793 et 1794, une énorme quantité de femmes du peuple et alsaciennes, qui avoient émigré pour cette seule cause, ayant vu traîner à l'échafaud une multitude de martyrs, qu'on immoloit uniquement parce qu'on avoit trouvé chez eux des images ou des crucifix.

une maison d'arrêt, elle a la permission de voir ses amis une fois par jour, quelques instans, à travers la porte grillée d'une cour qui donne sur la rue. J'y fus dès le premier jour. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle me dit : C'est pour la religion que je suis ici, ne me plaignez point, je me rendrai digne de l'honneur que je reçois. En effet, je n'ai vu jamais un courage plus vrai et plus héroïque; sa tête est exaltée, son ame est pure et résignée, voilà des biens qu'il n'est pas au pouvoir des tyrans de ravir. Dans toutes les *suppositions possibles*, elle m'a indiqué ce que je devois faire pour ses enfans. Elle a déposé pour eux entre mes mains, la somme de cinquante-sept mille francs, et j'ai pris les précautions nécessaires pour que cette somme fût en sûreté, dans le cas même où je serois arrêté. Je ne me connois point d'ennemis; je suis roturier et républicain de très-bonne foi; je ne possède pas une grande fortune; mais je hais le crime et suis fidèle à l'amitié : c'en est bien

assez pour devenir suspect. Les enfans de madame de Palmène sont dignes de leur mère ; ils vont tous les jours la voir à la grille, et en outre ils ont d'eux-mêmes témoigné le désir d'aller solliciter pour elle. Je les ai menés chez quelques personnes auxquelles ils ont parlé en faveur de leur mère, avec une hardiesse et une raison surprenantes à leur âge. Mademoiselle d'Armilly auroit bien désiré pouvoir les emmener avec elle en Normandie. Madame de Palmène, qu'elle va voir tous les jours, le vouloit aussi ; mais Auguste et Adrienne, malgré leur vive amitié pour leur cousine, ne pourroient, sans désespoir, s'éloigner de leur mère dans ce moment ; et on a cédé à un sentiment si naturel.

Mademoiselle d'Armilly vouloit vous envoyer les deux cent cinquante louis que lui a laissés sa grand'mère. Je lui ai fait comprendre que pour vos intérêts même, il étoit bon qu'elle eût un peu d'argent comptant, mais elle n'a voulu décidément garder que cent louis. Ainsi,

en comptant les cent louis de madame de Palmène, vous en aurez deux cent cinquante et le beau diamant qu'Adélaïde a reçu de sa grand'mère. Comme Roussel est un homme également intelligent et sûr, elle l'en a chargé. L'embarras étoit de cacher ce diamant : c'est encore l'ingénieuse Adélaïde qui a inventé le stratagème du bouton de rose, ainsi que celui du carton (1). Nous avons pris, elle et moi, toutes les mesures nécessaires pour ses affaires. Je suis son tuteur, et si, en cette qualité, on me laisse la disposition de ses revenus de la terre de Romeval, mademoiselle d'Armilly ne se réservant que l'absolu nécessaire, je vous ferai passer tous les trois mois tout l'argent que nous en pourrons tirer.

Vos terres ne se vendent point, et votre maison ne trouve point d'acheteurs ; mais on a vendu tous vos meubles. J'ai acheté tous les portraits de famille, dans l'espoir de pouvoir un jour

(1) La lettre suivante explique ceci.

les replacer chez vous. Adieu, mon cher ami : tant que j'aurai ma liberté, comptez sur mon zèle ; et quelque chose qui puisse arriver, comptez sur l'inviolable et tendre attachement que je vous conserverai jusqu'à mon dernier soupir (1).

LETTRE XXXII.

D'Edouard, à Auguste.

Kussnacht, ce 4 mai 1794.

O MON ami, comment t'exprimer tout le chagrin que je ressens de nos nouveaux malheurs ! Sois bien sûr que chaque jour je répandrai des larmes avec toi et avec ma cousine, jusqu'au moment où j'apprendrai la délivrance de ma tante ! Cependant, cher ami, nous qui sommes des hommes, nous devons donner l'exemple du courage : ainsi tu dois faire tous tes

---

(1) L'éditeur a supprimé les autres lettres de cet envoi, parce qu'elles ne contenoient que la répétition des faits contenus dans celles qu'on vient de lire.

efforts pour ranimer celui de ta sœur !... Dieu ! si elle tomboit malade !... Tâche donc de la dissiper et de la distraire autant que tu le pourras. Roussel, qui étoit très-fatigué, ne partira que dans trois ou quatre jours, de sorte que j'aurai le temps de t'écrire une bien longue lettre, parce que je l'écrirai à plusieurs reprises. D'abord je vais te conter tout le voyage de Roussel. En partant de Paris, il s'est rendu à Liége, imaginant y trouver le curé. Point du tout, ce bon homme en étoit parti furtivement, et personne ne savoit le lieu de sa retraite. Cela désola Roussel, qui ne voyoit plus de moyens pour découvrir où nous étions. Après six jours d'informations inutiles, il se décida à aller à Mons, dans l'espérance d'y rencontrer quelques amis du curé. Il loua une petite cariole, et fut à la poste pour avoir des chevaux. Il n'y en avoit point dans ce moment, et on lui dit d'attendre dans une salle basse, où on le fit entrer. Se trouvant tout seul dans cette salle, il se promenoit, et jetant les yeux

sur les fenêtres, il vit de l'écriture gravée sur les vitres : il s'en approcha, et la première chose qui le frappa, ce fut un nom écrit en lettres longues comme le doigt, et ce nom étoit celui de *Pierrot*, avec la date du mois et de l'année. Roussel, d'après ces dates, ne douta point que ma mère n'eût passé dans ce lieu : il interrogea les gens de la maison, et leur rapport confirma son opinion. On lui dit que la dame dont il s'informoit étoit partie de Liége pour aller à Aix-la-Chapelle. Roussel, là-dessus, n'hésita point à se rendre dans cette ville. Il fut coucher à la poste ; il y examina les vitres du salon public, et n'y vit rien ; mais visitant quelques chambres de l'auberge, il retrouva sur les vitres de celle où maman a couché, le nom de *Pierrot*, et de plus celui de *Juliette*, ce qui acheva de lui prouver qu'il avoit bien deviné. On lui apprit là positivement que la dame qu'il désignoit, alloit en Suisse par Schaffouse. Comme on lui avoit dit son nom supposé, quand il la

demanda à Schaffouse, tout le monde lui dit qu'elle étoit à Kussnacht. Voilà comment il nous a trouvés. Pierrot est bien glorieux de cette aventure, et il se promet bien de conserver toute sa vie la *bonne habitude* d'écrire sur les vitres des auberges. Roussel arriva ici le 1er mai à cinq heures après midi. Mon père étoit à Zurich. Figure-toi quelle fut notre joie en voyant entrer Roussel ! Il étoit venu en voiture, et fit porter dans le salon deux cartons, l'un grand, l'autre petit. La première parole de maman fut : *Ma fille ? comment se porte ma fille ?* Parfaitement, répondit Roussel. — *Et ma sœur et ses enfans !* — Très-bien, et les lettres instruisent madame du tout. En disant cela, Roussel ôtoit les ficelles qui lioient les cartons ; jusques-là nous étions bien heureux, et nous embrassions ma mère en pleurant de joie. Roussel ne disant mot et ayant défait les liens qui fermoient les cartons, il les ouvrit : dans l'un (le plus grand) il y avoit tout ce qu'il faut pour faire des fleurs artificiel-

les ; l'autre étoit rempli de fleurs toutes faites. Roussel alors prenant la parole : Comme mon métier, dit-il, est de faire des fleurs, et que je suis bien connu à Paris pour cela, j'ai obtenu mes passe-ports en conséquence de ce négoce, et je n'ai pas trouvé la moindre difficulté à partir et à passer partout. Mais tout ceci m'a été acheté par mademoiselle d'Armilly, qui, sachant que madame et mademoiselle Juliette aiment cet ouvrage, a pensé que ce présent leur feroit plaisir. Mais Roussel, dit ma mère, où sont donc les lettres? Dans ces cartons, répondit Roussel, et je défierois bien madame de les trouver. Avant tout je dois présenter à madame une branche de roses faite par mademoiselle d'Armilly. A ces mots maman prit cette rose, qui est très-grosse et qui a deux gros boutons. Roussel tirant des ciseaux, pria maman d'ouvrir l'un des boutons qu'il lui montra, et dans lequel se trouva le beau diamant de ma pauvre bonne maman ; mais nous crûmes qu'il étoit envoyé par elle,

et cela ne nous donna nulle idée de notre malheur. Roussel se tournant vers nous, nous donna une branche de grands lis, à laquelle tenoient quatre boutons, et dans chaque bouton nous trouvâmes un petit billet roulé d'Adélaïde, pour mes sœurs, mon frère et moi. Maman demandant toujours les lettres, Roussel vida entièrement les deux cartons, et nous étonna bien en nous disant enfin que les lettres étoient renfermées dans l'épaisseur même du carton qui ne paroissoit pas très-fort et qui étoit formé de deux cartons très-minces, assujettis l'un contre l'autre par les petites bandes collées de papier de couleur, qui font les bordures (1); et Roussel nous dit que c'étoit Adélaïde qui avoit inventé tout cela. Nous décollâmes bien vîte les bandes; alors le carton se partageant en deux, on vit tomber d'abord du grand carton une multitude de feuilles de petit papier de

(1) Je connois quelqu'un auquel on a écrit ainsi plusieurs fois.

l'écriture d'Adélaïde. C'étoit son journal où se trouve, jour par jour, tout ce qu'elle a fait et tout ce qui lui est arrivé depuis notre départ, jusqu'à l'époque de l'arrestation de ma tante. Ce journal est adressé à mon père et à mère, il est bien touchant. Dans l'autre carton étoient les lettres. Ma mère prit celles qui lui sont adressées, et commençant par lire celle d'Adélaïde, elle apprit, dès la première page, tous nos malheurs. Tu sais comme elle aime ma tante, ainsi tu peux te représenter sa douleur!... Elle écrivit sur-le-champ à mon père, et l'on envoya un exprès à Zurich.... Je n'ai jamais plus souffert qu'en l'attendant. Je pleurois et pour lui et pour moi, ma bonne maman qui nous étoit si chère et qu'il aimoit tant! ce chagrin eût bien suffi tout seul pour m'accabler, et il s'y joignoit encore celui que me causoit ma tante, et l'idée affreuse du délaissement où se trouvent Adélaïde, Adrienne, et toi, mon cher Auguste!. . . Ma mère, dans son billet, avoit préparé mon

père à une funeste nouvelle, et il imagina quelque chose de plus horrible encore que la réalité. Il vint avec lord Selby, qui l'amena dans sa voiture. Quand j'entendis la voiture, je courus tout en larmes au-devant de mon père. Il s'élança hors de la voiture; je voulus me jeter à son cou, il me repoussa avec force, et précipitant ses pas, il entra brusquement dans le salon.... Non, je n'oublierai jamais la physionomie terrible, l'air égaré qu'il avoit dans ce moment; j'en fus glacé d'épouvante.... Maman se leva, en lui tendant les bras; mais mon père se reculant, dit d'un ton qui me fit frémir : *Ma mère a péri sur un échafaud*.... Nous nous récriâmes tous à la fois : *Non, non; elle n'a pas même été arrêtée!* D'abord il ne vouloit pas nous croire : maman lui donna la lettre de M. Duplessis : il resta debout, et lut ainsi rapidement la première page... ses jambes et ses mains trembloient d'une manière effrayante. J'avançai un fauteuil derrière lui; après s'être assuré de la vérité,

il pâlit, mais sa physionomie reprit sa douceur ordinaire, et il se laissa tomber dans le fauteuil en fondant en larmes. Nous l'entourâmes tous, je me mis à ses genoux, et prenant une de ses mains, j'osai lui dire : O mon père ! vos enfans ne pourront-ils adoucir votre juste douleur ? Eh, ne vois-tu pas, s'écria-t-il, que c'est la joie qui fait couler mes larmes ? *elle est morte dans son lit*, et je n'ai plus rien à craindre pour elle !... Inconcevable barbarie du temps où nous sommes, poursuivit-il, qui peut forcer un fils de trouver quelque douceur dans la perte de la mère la plus chérie et la plus digne de l'être !... Cette réflexion émut extrêmement lord Selby. Je vis ses yeux se remplir de larmes. Il a une mère, et il l'aime passionnément. Toute la soirée se passa à lire les lettres et à s'affliger. Lord Selby nous montra, dans cette occasion, tout l'intérêt d'un véritable ami. Il ne parla que d'Adélaïde, il ne se lassoit point d'admirer sa conduite. Il relut trois ou quatre fois les détails que M. Duples-

sis fait sur elle, ainsi que les lettres qu'elle écrit à mon père et à ma mère, et il répétoit toujours : Avec une telle fille, il n'est pas permis de se trouver malheureux ! Il est revenu tous les soirs, et maman lui a lu le journal d'Adélaïde : il en est dans le ravissement. Hier au soir il tenoit la boîte de maman, sur laquelle est le portrait d'Adélaïde, et il disoit : Je trouvois cette figure charmante ; mais combien elle me paroît embellie depuis que je connois l'esprit et l'ame de celle dont elle est l'image.... Enfin, il a fortement conseillé à mon père de la faire sortir de France. Tirez-là de ce gouffre affreux, lui a-t-il dit ; qu'elle abandonne une fortune qu'on trouvera bientôt le moyen de lui ôter ; qu'elle vienne : n'êtes-vous pas sûr de l'établir en pays étranger, si vous voulez ? Les lettres et le journal que j'ai lus, lui serviront de dot.

Roussel nous a remis les charmantes choses que tu nous envoies. Charge-toi de tous mes remercîmens pour ma chère

cousine. Tu n'as pas reçu les lettres dont le jeune André s'est chargé, parce qu'il est toujours en Suisse avec son père. Ils sont à Genève, mais je sais qu'ils vont incessamment retourner en France. Roussel mettra nos lettres dans un des cartons qui contenoient celles que nous avons reçues, et auquel on recollera de nouvelles bandes de papier. Roussel a des fleurs artificielles à lui, dont il remplira ce carton qu'il remportera ainsi. Adieu, mon cher ami, mon père espère que nous pourrons tous être réunis bientôt; il y a ici des personnes qui se sont échappées des prisons. Mon père écrit là-dessus à M. Duplessis. Oh! si cela pouvoit être! Quand nous n'aurions qu'une chaumière, que nous serions heureux! Cette espérance fait toute ma consolation. Adieu, mon ami; adieu ma chère cousine; soyez tous deux bien certains, que tous les momens de sa vie votre fidèle Edouard pense à vous.

LETTRE XXXIII.

De M. d'Armilly, à M. Duplessis.

De Kussnacht, ce 25 mai 1794.

Quelle reconnoissance ne vous dois-je pas, mon digne et excellent ami. Malgré les maux qui m'accablent, combien je dois bénir la Providence de m'avoir conservé un ami si cher, si fidèle, et qui m'est si essentiellement utile! Elle n'est donc plus, la meilleure et la plus respectable des mères! et je n'ai pu recevoir ses derniers ordres et recueillir ses dernières paroles!..... Je la pleure, mon ami, mais la piété filiale la plus tendre qui fût jamais, me défend de la regretter. L'atrocité de nos tyrans a tout bouleversé, tout, jusqu'aux sentimens des ames qui sont restées pures au milieu de tant de corruption. La mort naturelle de l'objet le plus chéri, en perçant le cœur, le soulage cependant d'un insupportable fardeau, d'une crainte horrible qui troubloit chaque instant de la

vie.... Hélas ! depuis un an je ne pouvois penser sans terreur à ma mère ; les idées de cachot, d'échafaud, s'étoient identifiées avec la sienne.... Ces affreuses images se retraçoient chaque nuit dans mes songes ; et le réveil, loin de les détruire, sembloit en confirmer encore l'épouvantable présage, en me rendant la faculté de réfléchir. Sa vie étoit un supplice pour moi, dont sa mort m'affranchit. La mort d'une mère ! et de quelle mère !... Il est donc au pouvoir des tyrans de dénaturer ainsi les sentimens les plus sacrés, et leur férocité souillant même ceux qui l'abhorrent, détruit l'instinct et renverse les lois de la nature. Puissance infernale !.... nulle réflexion ne peut rendre le crime et la tyrannie plus exécrables, plus dignes de mépris et de haine ; jamais la lecture ne l'avoit offerte à mon esprit, ce temps seul pouvoit l'inspirer.

J'ai bien médité votre lettre, et voici, mon ami, ce que ma femme et moi vous conjurons de faire. Ma belle-sœur a déposé entre vos mains une somme consi-

dérable; donnez-là toute entière pour la faire échapper des prisons : on m'assure qu'avec beaucoup d'argent rien n'est plus facile; d'ailleurs, vous pourriez encore emprunter sur ses biens si cette somme ne suffisoit pas. Dans le cas où vous ne pourriez la faire sauver, il faut qu'elle feigne une grande maladie, et tâche, sur ce prétexte, d'obtenir son élargissement pour quelque temps. Alors il lui seroit aisé d'émigrer ; et enfin, si rien de tout cela ne réussit, elle feindra une totale aliénation d'esprit, ce qui vraisemblablement la mettra à l'abri d'un jugement, ou du moins en retarderoit extrêmement l'époque ; c'est beaucoup de gagner du temps. Si elle peut émigrer avec ses enfans, qu'elle aille en Hollande à *Oudenaarden,* chez le banquier dont je vous envoie l'adresse. Elle sera reçue; j'ai fait en conséquence les démarches nécessaires; que de là elle m'écrive, j'irai sur-le-champ la chercher. L'argent et le diamant que ma fille m'envoie, font à peu près la somme de quarante mille francs;

nous en aurons assez pour vivre tous ensemble, et si vous émigrez, venez aussi, mon ami, sous notre humble toit, vous y trouverez la paix et l'amitié qui sont les véritables richesses. Quant à ma fille, je vous demande positivement de la faire émigrer sans délai. Comme le peu d'argent qu'elle a gardé ne sera peut-être pas suffisant, je renvoie cent cinquante louis. Qu'elle vienne, qu'elle abandonne des biens que je méprise, qu'elle vienne, elle nous consolera de tout. Qu'elle parte avec madame Roussel et le mari de cette dernière, homme si précieux par son intelligence et sa rare probité; il m'a promis de la guider et de l'accompagner dans sa fuite. Elle se rendra aussi à Oudenaarden. Je renvoie Leblanc. Toutes les précautions sont prises pour le faire rentrer sans inconvénient, il la suivra aussi dans sa fuite, et arrivé en Hollande, il viendra sans s'arrêter me chercher. J'écris tout ceci à ma fille, en y joignant quelques petits détails de plus, qu'elle vous communiquera.

Et vous, mon ami, au nom du ciel, songez à vous, vendez tout ce que vous pourrez de vos biens, faites passer en pays étranger de quoi subsister, et sortez de cet abîme. Hélas! c'est depuis six mois ce que je conseillois dans mes lettres; mais aucune n'a été reçue! Au pis aller, abandonnez tout, s'il le faut; je vous le répète, nous avons assez pour vivre tous heureux quand nous serons réunis. Adieu, je ne vous recommande point de veiller avec soin sur la suite d'Adélaïde; je sais que vous avez pour elle les sentimens d'un père, et que personne, sur ce point, ne peut me suppléer mieux que vous.

LETTRE XXXIV.

*De la princesse de C***, à madame de P***.*

Vienne, 1er mai 1794 (1).

Je viens de découvrir enfin, ma chère amie, quel est le lieu que vous habitez.

(1) Cette lettre n'est point d'imagination; mais

Ah! depuis vos malheurs, vous avez dû croire que je l'ignorois, puisque vous ne receviez point de mes nouvelles. Mais, comment ne m'avez-vous pas écrit! Combien j'ai le droit de me plaindre d'un tel silence!... Vous êtes fugitive, dépouillée de vos biens, et vous oubliez cette compagne de votre enfance, cette amie, que vous avez promis tant de fois de regarder à jamais comme une sœur! Vouliez-vous me priver de mes droits? S'il étoit vrai,

---

qui pourroit inventer mieux? Madame la princesse de C***, qui est allemande, fut élevée dans un couvent de France avec madame de P***; ces deux jeunes personnes prirent l'une pour l'autre la plus tendre amitié, mais se séparèrent avant d'avoir atteint l'âge qui peut seul communément donner à ce sentiment une véritable solidité. Madame de C***, mariée à quinze ans, retourna à Vienne. Elle conserva avec sa jeune amie une correspondance qui duroit depuis quatorze ans quand la révolution commença : la guerre interrompit ce commerce de lettres, qui fut suspendu pendant plus de deux ans; au bout de ce temps, madame de C*** apprenant que son amie avoit émigré, lui écrivit la lettre qu'on va lire. Il est doux, dans un temps où l'on a vu tant d'ingrats et tant d'amis infidèles, de pouvoir recueillir de semblables traits.

que j'aurois mal connu votre cœur! je l'ai jugé d'après le mien : si j'étois dans votre situation, je me serois dit, en quittant ma patrie : *Je perds ma fortune, mais du moins mon amie va jouir de la sienne!*... O Lucie, ma chère Lucie, l'amitié n'est-elle pour vous qu'un vain nom, et les coupables préjugés de l'orgueil peuvent-ils, dans une ame telle que la vôtre, l'emporter sur un sentiment si tendre!... Oh! rappelez-vous ces jours de notre première jeunesse, où tout étoit commun entre nous, où nous aimions à porter les habits l'une de l'autre et à recevoir mutuellement tout ce que nous pouvions nous donner. Imaginions-nous alors que l'on pût être humiliée par les dons d'une amie? Mais vous ne le pensez point encore; non, ma Lucie, j'en suis certaine; me seroit-il possible de vous soupçonner d'ingratitude et d'injustice?.... Vous connoissez la rigueur de notre gouvernement pour les émigrés français; de quel bonheur cette rigueur me prive! Je ne puis vous offrir un

asile!.... Je vous envoie l'adresse du banquier qui vous remettra ce qui vous appartient (1), et en outre, il fera porter chez vous une caisse que j'ai emballée moi-même (2). Vous verrez que je n'ai point oublié quelles sont les couleurs que vous aimez le mieux; ce sont aussi celles que je préfère, et nous aurons encore, comme autrefois, des habits semblables, car mes robes sont pareilles à celles que je vous envoie.

Puisque, ne pouvant vous inviter à venir me rejoindre, je ne vais pas vous trouver, vous pensez bien que je suis retenue par des devoirs. Quel plaisir pourroit valoir pour moi celui de vous revoir, de vous entendre, de vous offrir toutes les consolations de la fidèle amitié! Mais je serai libre l'année prochaine, et soyez sûre que dans ce mois-ci votre Eugénie sera dans vos bras. Adieu, mon amie,

---

(1) Un contrat d'une rente de dix mille francs, argent de France.

(2) Cette caisse contenoit du linge, des dentelles, des étoffes, etc.

vous voyez comme je compte sur vous, sur votre tendresse ; dans la situation où nous sommes maintenant, songez bien, chère Lucie, que c'est vous qui pouvez véritablement me montrer votre amitié, et me prouver que vous ne me regarderez pas comme une étrangère ; c'est vous enfin qui pouvez être généreuse, en méprisant de frivoles conventions établies par l'égoïsme et par la vanité. Ne consultez que votre cœur pour me répondre, et votre réponse alors ajoutera la plus tendre reconnoissance à tous les sentimens qui, depuis si long-temps m'attachent à vous.

LETTRE XXXV.

De M. d'Armilly, à sa femme.

Zurich, ce 15 mai 1794.

J'ai bien songé, ma chère amie ; à notre situation, et voici le résultat de toutes mes réflexions : il faut nous mettre en état de recueillir tous nos amis

fugitifs dans le cas très-vraisemblable où, par leur manque de prévoyance, ils ne pourront sauver que leurs personnes. Nous ne serions pas dans cet embarras, si votre pauvre sœur, au lieu de déposer cinquante-sept mille francs *à Paris*, les eût fait passer en pays étranger, et eût en même temps pris la fuite. Avec la fortune qu'elle a, et un peu d'intelligence, elle auroit même pu sauver une somme infiniment plus considérable ; elle est veuve, elle n'avoit d'ailleurs ni père, ni mère, ni enfans émigrés, elle a été libre long-temps, elle a de l'esprit et du courage, et cependant elle n'a pris que des précautions inutiles ou insuffissantes, et elle s'est endormie avec une inconcevable indolence sur le penchant du plus horrible précipice !... Une chose qui me paroît aussi incompréhensible que la monstruosité des tyrans, c'est l'apathie de leurs victimes; les lâches et les stupides sont dominés par la terreur; les gens courageux et sensés ont un étonnement qui les glace, qui les engourdit, et une

indignation qui leur donne l'insouciance la plus préjudiciable à leurs intérêts. Dieu veuille que votre sœur puisse s'échapper avec ses enfans, que ces personnes si chères soient sauvées de cet effroyable naufrage, et nous n'aurons rien à regretter. Grâce aux soins de notre Adélaïde (d'une enfant de treize ans), nous aurons tous de quoi subsister; mais ce fonds est peu considérable pour une famille nombreuse, il faudra joindre à cette ressource un peu d'industrie et de travail, afin de ne pas s'exposer à la nécessité d'entamer un fonds qui doit de toutes manières nous être sacré, et qu'il faut au moins pouvoir laisser à nos enfans.

Nous avions deux domestiques; nous en réformons un. Je me charge du travail du jardin, dont le produit, joint à celui de la basse-cour, sera plus que suffisant pour notre nourriture. En outre, je vais faire un petit commerce d'estampes, je m'y entends; et l'on en peut tirer un assez bon parti dans ce pays. De votre

côté, ma chère amie, ayant tout ce qu'il faut pour faire des fleurs artificielles, vous ferez ce négoce; Juliette et mademoiselle Benoît vous aideront, et nous trouverons le débit de cette marchandise à Zurich. J'ai parlé en conséquence à un marchand qui a des correspondances étendues, il vous achetera directement les fleurs qu'il revendra pour son compte. De cette manière nous vivrons fort bien, sans être obligés de toucher à nos fonds, d'autant plus qu'il nous reste encore près d'un quart de la somme que nous avions emportée de Paris, et qu'au besoin vous avez quelques bijoux que l'on peut vendre.

Lord Selby m'a enfin proposé nettement de se charger d'Edouard pendant quelques années, et avec la forme la plus délicate et la plus aimable, en me disant que pour son voyage dans le Nord, Edouard sachant l'allemand, lui sera de la plus grande utilité, et en effet il peut fort bien lui servir d'interprète; d'ailleurs, ayant une très-belle écriture, il pourra souvent lui tenir lieu de secré-

taire, et même dans trois langues. Ainsi Edouard étant déjà en état de se rendre utile à son protecteur, peut, sans rougir, accepter cette proposition. Mais lord Selby n'en sera pas moins à ses yeux un bienfaiteur digne de toute son affection. Je conçois, ma chère amie, qu'il vous en coûtera infiniment de vous séparer pour long-temps d'un enfant si cher, mais songez à tous les avantages qu'il retirera de ce sacrifice; lord Selby me donne sa parole de veiller sur lui avec toute l'attention d'un père, de lui donner des maîtres dans toutes les grandes villes où il séjournera, et de lui faire suivre le plan de lecture et d'études que je lui ai tracé. Enfin il lui fera faire les voyages les plus agréables et les plus instructifs, et Edouard en même temps trouvera dans son jeune mentor, l'ami le plus solide et le protecteur le plus utile. Cependant je n'ai rien promis, j'ai montré la reconnoissance que j'éprouve, et j'ai dit que je ne pouvois prendre d'engagement à cet égard sans vous consulter.

Quant *à l'autre idée* qui vous est venue relativement à lord Selby, j'avoue qu'elle me paroît chimérique. Ah! si notre enfant bien aimée avoit quelques années de plus! mais treize ans et un extérieur si enfantin! Elle est si peu formée pour son âge, si petite, elle paroît à peine avoir dix ans, et l'on nous mande qu'elle est très-peu grandie. Il est vrai qu'il parle d'elle avec enthousiasme, il fera le voyage de Hollande avec moi, il veut, dit-il, être témoin de cette entrevue. Il me semble que s'il avoit les idées que vous supposez, il n'en parleroit pas tant, ou bien en diroit davantage; je vous assure qu'il fait son éloge comme il faisoit celui d'Eugéne de Vilmore : rappelez vous l'enchantement que lui causèrent les Mémoires de cet enfant. Quoi qu'il en soit, confions lui notre Edouard; la conjecture que vous formez, est une raison de plus qui doit vous déterminer, car c'est le seul moyen d'empêcher que l'absence, en effaçant le souvenir, ne détruise le projet; réflechissez mûrement

à tout ceci, j'irai demain chercher votre réponse, afin de rendre la mienne.

LETTRE XXXVI.

*De Donatien de S***, à Gustave d'Ermont.*

De Brême, ce 1er juin 1794.

COMME on se retrouve, mon cher chevalier ! Je n'ai appris qu'il y a trois jours que vous étiez en Suisse ; malgré une si longue absence, je vous aime toujours, et je n'ai point oublié les bons goûters que nous faisions chez vous tous les samedis pendant l'hiver de 1789. Nous ne nous sommes pas revus depuis ce temps, et je crois que nous aurions bien de la peine à nous reconnoître si nous nous rencontrions. Tant d'années écoulées changent bien les figures ; je suis prodigieusement grandi, et comme vous êtes plus âgé que moi, je suppose que vous êtes encore plus méconnoissable, car vous n'avez sûrement plus les cheveux rabattus et sans poudre.

Je suis à Brême avec mon père ; maman est restée en France ; jugez quelles sont nos inquiétudes pour elle ! Le bonheur d'avoir d'excellens parens coûte bien des larmes dans ce temps-ci ! plus ils méritent d'être aimés, plus on leur est attaché, et plus on souffre. Je tâche, autant que je le puis, d'adoucir les peines de mon père par mon application ; il est mon seul instituteur, il m'enseigne le latin et l'anglais, me fait écrire et compter, et dirige mes lectures et mes autres occupations : nous apprenons ensemble l'allemand, que je parle déjà assez bien. Dans deux ans toutes les ressources de mon père seront épuisées ; oh ! si je pouvois alors avoir assez d'instruction pour obtenir un emploi dont le revenu pût suffire à sa subsistance ! Quel courage et quelle ardeur me donne cette idée ; elle m'a tout-à-fait sorti de l'enfance. Je ne compte guères sur mes dispositions qui sont bien médiocres, mais je me flatte que Dieu bénira les soins de mon père et les vœux que la reconnois-

sance me fait faire. On m'a dit que vous peignez comme un ange, et que vous avez pris beaucoup de goût pour l'occupation : cela me fait grand plaisir. Mon père dit qu'avec de la religion, un esprit cultivé et des talens, on a de quoi tout supporter, parce que l'on est toujours résigné et que l'on ne s'ennuie jamais. Mon père est bien la preuve de cette vérité. Quand vous en aurez le temps, écrivez-moi, mon cher ami, et mandez-moi des nouvelles de M. votre père, de madame votre mère et de mademoiselle Virginie. Je vous prie de dire à M. l'abbé du Bourg que je ne suis plus gourmand, et que je ne mange plus de talmouses (1).

(1) Cet enfant existe; il a aujourd'hui quinze ans. Je ne le connois pas personnellement, mais j'ai lu ces détails dans des lettres originales, et tout ce que je dirai de lui par la suite sera exactement conforme à la vérité.

LETTRE XXXVII.

De lord Selby, à lady Elisabeth sa mère.

Zurich, ce 3 juin.

Ma mère,

A la manière dont vous me parlez de cette famille irlandaise, je vous croirois amoureux si l'une des deux filles étoit plus âgée. C'est ainsi que commence votre dernière lettre. A quoi me serviroit de dissimuler avec vous, puisque de si loin vous me devinez si bien, et même en ignorant ce qui pourroit vous donner quelque soupçon de la vérité ; cependant, je ne suis pas *amoureux,* mais je crois que je le deviendrai éperdûment. Je n'ai encore que le pressentiment d'une grande passion ; s'il me trompe, c'en est fait, je n'aimerai plus ; mon imagination a fait trop de frais, elle a été trop loin pour que je puisse désormais m'attacher a une personne ordinaire ; j'ai entrevu la perfection, je l'ai adorée ; si je ne la trouve pas, je regretterai trop vivement ma chi-

mère pour ne pas renoncer au bonheur? Il m'est bien difficile de vous expliquer cette énigme... Une lettre peut se perdre ou passer dans des mains ennemies, un paquebot peut être pris... je ne veux pas risquer de compromettre des amis malheureux. Voici ce que je puis vous dire. Tous les enfans de madame Kembley ne sont pas ici. Elle a encore une fille ainée âgée de treize ans. *Treize ans !* on est bien enfant à cet âge, oui, je le sais, et c'est pourtant cette enfant que j'aimerai passionnément. Ah! vous n'en seriez pas surprise, si je pouvois vous détailler tout ce que j'ai appris... Je n'ai point vu cette enfant, mais je la connois bien! Elle ressemble extrêmement à son frère Edouard; d'ailleurs, on m'a montré son portrait, elle est charmante, et fût-elle laide, ce seroit elle encore que je voudrois vous donner pour fille, ce seroit elle qui mériteroit d'être adoptée par lady Elisabeth. Elle va venir, je la verrai dans six semaines. J'irai au-devant d'elle avec son père. Au reste, comme

l'espèce de sentiment que j'éprouve ne peut ravir l'usage de la raison, soyez sûre que je ne m'engagerai point légèrement, que j'examinerai en silence, que je réfléchirai, et me tairai long-temps.

Je me suis tout-à-fait chargé du jeune Edouard; il me sera réellement utile dans mes voyages, et je vous avoue que je l'aime *comme un frère*. C'est (jusqu'ici) l'enfant le plus intéressant que j'aye jamais vu; nous partons demain matin pour Berne, j'y séjournerai une quinzaine de jours, ensuite j'irai faire un tour à Lausanne; et puis nous reviendrons à Zurich attendre le moment de partir pour la Hollande. Ce petit voyage ne sera tout au plus que de trois semaines. Toutes ces courses faites, je me rendrai à Hambourg, et de là à Copenhague.

Adieu, ma tendre mère, ayez la bonté d'adresser toujours vos lettres à M. D***, à Zurich. Je vois avec chagrin, par le numéro de la dernière que j'ai reçue, que vous en avez écrit une qui ne m'est

point parvenue, et c'est assurément une véritable perte pour moi.

LETTRE XXXVIII.

D'Edouard, à son père.

De Berne, 10 juin.

Mon cher papa,

Nous avons été invités avant-hier à un grand dîner chez madame la baronne de Pflemmingue. Ce qui m'en a fait le plus de plaisir, c'est qu'Eugène y étoit; il me montre toujours la même amitié, et je la partage bien. Je n'avois pas encore revu Lolotte; elle est bien embellie et bien gentille. Eugène est charmant avec elle. Comme il y avoit un monde énorme, on nous a fait mettre à une petite table dont mademoiselle Caillet a fait les honneurs; j'étois placé entre Eugène et Lolotte, et ce dîner m'auroit paru fort agréable si nous n'avions pas eu deux autres personnes qui nous ont bien impatientés. L'un est un jeune homme de quinze ans, qu'on

appelle *Emile;* il est fils du baron de Zurlach, parent de madame de Pflemmingue; l'autre personne, sœur de cette Emile, s'appelle mademoiselle Ulrique; elle a dix huit ans. Elle n'a pas beaucoup parlé; elle étoit, je crois, piquée de n'être pas à la grande table et de se trouver avec des enfans; elle m'a fait quelques questions sur lord Selby, avec un ton si brusque et si impoli que je n'avois guères envie de lui répondre. Pour M. Emile, il étoit de fort bonne humeur; à peine étions-nous assis à table qu'il m'a adressé la parole en me tutoyant, et comme j'avois l'air froid et étonné, il m'a dit qu'il voyoit bien que j'étois un *aristocrate*, et il a ajouté que pour lui, il étoit *jacobin* et *sans culotte*. Eugène le brusquoit; je gardois le silence; Lolotte lui répétoit ingénûment qu'il étoit *bien ennuyeux*; tout cela n'a pu le faire taire, il n'a cessé de nous interrompre, de nous questionner, de se moquer de nous, et de faire des éclats de rire immodérés. Je n'avois pas l'idée qu'un jeune homme pût être

aussi ridicule et aussi impertinent. Après le dîner, mademoiselle Ulrique s'est mise au clavecin et a chanté; on dit qu'elle a une belle voix et qu'elle chante fort bien. On lui a demandé une certaine ariette, et elle a répondu qu'elle ne la pouvoit pas chanter sans l'accompagnement du violon; là-dessus lord Selby a proposé d'envoyer chercher Charles son valet-de chambre, qui joue à merveille du violon; Charles est venu, et l'ariette a été chantée. Mademoiselle Ulrique a été si contente du talent de Charles, qu'elle a prié lord Selby de permettre qu'il vînt quelquefois chez elle faire de la musique. J'ai bien vu que mademoiselle Ulrique avoit grande envie de plaire à lord Selby, mais elle n'a pas du tout réussi. Le bon M. Trumann étoit à ce dîner; je le regarde toujours avec plaisir en pensant aux Mémoires d'Eugène. Il y avoit aussi une dame émigrée, madame la comtesse de Lurcé; lord Selby la trouve très-aimable, il dit qu'elle a beaucoup de grâces, parce que tout en elle est simple et naturel. On

prétend que le baron de Zurlach en est amoureux, mais qu'elle a refusé de l'épouser. Madame d'Ermont est venue l'après-midi en visite avec sa fille; cette pauvre jeune personne a la jaunisse, et elle a l'air bien triste. Je me suis approché de madame d'Ermont pour lui demander de ses nouvelles; elle m'a reconnu tout de suite, et m'a si mal reçu que j'en ai été un peu déconcerté. Mademoiselle Virginie ne m'a pas mieux traité; mais un quart-d'heure après, madame d'Ermont d'elle même m'a parlé, et avec un air beaucoup plus doux; elle croit que papa et maman sont en Angleterre. Aujourd'hui lord Selby a reçu une invitation de dîner de la part du baron de Zurlach, mais il n'a pas accepté.

La ville de Berne est fort jolie; nous avons été voir l'arsenal, la bibliothèque et les promenades. Comme nous étions sur la terrasse, mademoiselle Ulrique, suivie d'une femme-de-chambre, a passé; elle est venue tout de suite se promener avec nous, ce qui m'a paru bien singulier.

Elle a fait beaucoup de reproches à lord Selby, de n'avoir pas accepté l'invitation de son père; elle lui a demandé un autre jour, et d'une manière si pressante, que lord Selby s'est engagé pour la semaine prochaine; mais il m'a dit que ce jour-là il garderoit sa chambre, et se feroit excuser, sous prétexte d'incommodité.

Adieu, mon cher papa; je ne vous parle point de mes études, parce que ce détail se trouve dans la lettre que j'ai écrite à maman. Nous comptons partir dans huit jours pour Lausanne, à moins que nous ne recevions une lettre de mon cher papa, qui nous rappelle à Zurich; mais je ne l'espère pas, car nous comptons que Roussel n'aura pu se rendre à Paris avant le 27 ou le 28 de mai. Le temps de se concerter avec M. Duplessis, prendra bien quatre ou cinq jours; les préparatifs de la fuite en prendront au moins huit, et si ma sœur veut encore emporter de l'argent, emprunter ou se faire payer, etc., tout cela peut traîner plus

de quinze jours; et puis le temps de se rendre en Hollande, celui qu'il faut ensuite pour que la lettre écrite d'Oudenaarden arrive à Zurich.... Lord Selby faisoit ce matin ce calcul, et disoit qu'il est impossible que nous ayons la lettre d'avis avant six semaines, et qu'il est très-vraisemblable que nous ne l'aurons que dans deux mois. Cela est bien long; mais aussi quel sera notre bonheur quand nous la recevrons, cette chère lettre! Du moins ce qu'il y a de certain, c'est qu'au mois de septembre au plus tard tous vos enfans seront près de vous. Ah! si ma pauvre tante pouvoit s'échapper avec Auguste et Adrienne, nous n'aurions plus rien à désirer. Adieu, mon cher papa; auriez-vous la bonté de dire à Juliette que j'ai fait ses commissions, et que je lui répondrai par le prochain courrier!

LETTRE XXXIX.

*Mélanie de Bossière, à Olympe D***.*

Lausanne, ce 12 juin.

Vous aviez raison, ma chère amie ; je sens maintenant toutes mes fautes et l'excès de mon imprudence.... Nous sommes renvoyés de Lausanne ! ma tante est malade, mon père n'a presque plus d'argent, et il faut partir dans huit jours ! Je vous prévenois, dans ma dernière lettre, que j'avois un grand secret à vous confier ; vous me donnez votre parole d'honneur de ne jamais le divulguer, j'y compte. Ecoutez-moi donc. Cette place, auprès d'une princesse d'Allemagne, que l'on vous propose pour moi, je l'accepte ; mais voici à quelle condition. On veut bien me donner soixante louis par an, je demande le payement de deux années d'avance. Si j'obtiens cette grâce, je vous remettrai cette somme, et quand je serai partie, vous direz à mon père, que cet argent vous a été envoyé de France pour

lui; il le croira, car il est bien étonné de n'en pas recevoir. Pour moi, logée et nourrie, je me passerai fort bien d'argent, mes camées et mes autres petits ouvrages suffiront de reste à mon entretien. Quant à ma pension, elle appartiendra à mes parens, tant que leur situation sera la même. Si on ne nous accorde pas ce que je sollicite, je ne veux point de cette place, mon travail me met en état de n'être point personnellement à charge à mon père : je veux bien le quitter pour lui être de quelque utilité, mais sans cela, je ne me priverai pas du bonheur de vivre avec deux personnes qui me sont si chères, et de leur rendre tous les soins qu'ils ont le droit d'attendre de ma reconnoissance et de mon attachement. Pour mon intérêt, ils désirent vivement que cette affaire réussisse; mais si l'on rejette ma proposition, vous direz, je vous supplie, ma chère Olympe, que la chose est manquée et qu'on s'est dédit. Dans la supposition du succès de ce que je désire,

n'oubliez pas d'écrire à ma tante que l'on payera mon voyage, afin d'épargner cet argent à mon père. J'ai un arrangement tout prêt pour vendre secrètement ma montre et plusieurs autres petites choses. J'aurai du tout *vingt-quatre louis*, que vous aurez l'air de me remettre à Zurich. Adieu, ma chère amie, répondez-moi le plutôt possible : je suis bien triste et bien inquiète. Ah! soyez sûre que je ne m'aviserai jamais de parler sur la *politique* et sur les *gouvernemens!* Que vous êtes heureuse d'avoir été toujours raisonnable, sans avoir eu besoin de l'expérience pour le devenir!..... Adieu, chère Olympe, songez que j'attends votre réponse avec impatience.

LETTRE XL.

De la comtesse de Lurcé, à la baronne de Blimont.

Berne, ce 12 juin.

Je vous félicite, ma chère baronne, d'avoir enfin pris le parti de marier votre

fille à cet aimable et vertueux négociant. Je ne vous cache pas que madame d'Ermont en est indignée, mais Stéphanie sera heureuse, et par conséquent votre bonheur est assuré. Il n'a tenu qu'à moi aussi de me marier, et j'en ai fait toute la peur à madame d'Ermont, qui, toujours ferme dans ses principes, ne se seroit pas consolée que j'eusse épousé un démocrate. Mais, madame, lui disois-je, c'est *un baron;* je ne vous parle point de sa fortune, c'est une bagatelle pour une émigrée, certaines, comme nous le sommes, d'une prochaine contre-révolution, mais c'est un grand seigneur, mademoiselle Ulrique peut entrer dans tous les chapitres de l'Allemagne; nul Français n'en peut dire autant, car toutes nos familles sont souillées par des mésalliances. Ainsi, je m'unirai au sang le plus pur; que peut-on désirer de mieux! A tout cela votre cousine haussoit les épaules, en répétant : *un jacobin! un jacobin!*.... Enfin, un matin je fus chez elle, et je lui dis d'un air timide et sérieux : Ma-

dame, je viens vous faire part..... Elle m'interrompit, en s'écriant : De votre mariage ? Je baissai modestement les yeux sans répondre. Quoi! reprit-elle, vous épousez cet infâme baron de Zurlach ? Et là-dessus, sans me donner le temps de répliquer, elle me dit véritablement un torrent d'injures, et finit par me déclarer qu'elle ne me reverroit jamais. Comme la respiration lui manquoit tout-à-fait, elle fut contrainte de s'arrêter pour reprendre haleine; alors, revenant à ma premiere phrase, je viens, dis-je, madame, pour vous faire part de ma rupture avec M. le baron de Zurlach. Par sa colère vous pouvez juger de sa joie et de son ravissement. Deux jours après elle reçut la lettre où vous lui faites part du mariage de Stéphanie; elle ne pouvoit pas, dans cette occasion, se récrier sur les principes du futur, elle ne gémissoit que sur sa naissance; et au lieu de dire : *un jacobin!* elle répétoit en soupirant : *un négociant! un négociant!* C'est une personne si difficile en mariages, et il lui

faut une telle réunion d'opinions, de convenances, de sentimens, que la pauvre Virginie court bien le risque de rester fille. M. d'Ermont prend enfin le parti de vivre plus économiquement; il quitte Berne, et va s'établir à Richterweill, où réside son fils, le jeune Gustave. Madame d'Ermont est bien affligée de cette résolution, et sa fille en est tellement affectée, qu'elle en a pris la jaunisse; cela est fort déraisonnable, et par-là même, bien digne de compassion, car la pitié est due, sur-tout à ceux qui souffrent, et les gens frivoles sont, dans l'adversité, beaucoup plus à plaindre que les sages. Admirons les derniers, tâchons de consoler les autres. Quant à moi, ma chère amie, je viens de refuser d'épouser un homme qui a cent mille livres de rentes: ce n'est point du tout à cause de ses opinions politiques, je vous avoue que je conçois à merveille qu'une royaliste puisse aimer un républicain; mais nulle femme honnête ne peut prendre l'engagement solennel de respecter, d'honorer et de

soigner toute sa vie l'objet le plus méprisable et le plus complètement ridicule. C'est une triste situation que celle où la sublimité de la vertu n'est autre chose qu'une fausseté persévérante, qui fait cacher avec art le dégoût invincible qu'on éprouve à remplir ses devoirs. L'estime dans une ame élevée peut tenir lieu de tous les autres sentimens : si mon baron n'eût été qu'ennuyeux, mais s'il eût eu des vertus, j'aurois pu être fort heureuse avec lui, d'autant mieux que je sais par expérience, combien un attachement passionné, quelque légitime qu'il puisse être, cause de peines et de tourmens !... D'ailleurs, j'ai trente-quatre ans, et assurément l'amour n'est pour rien dans mes projets. Mais je ne consentirai jamais à devenir *la compagne* d'un sot et d'un imbécille extravagant, dont j'aurois envie de me moquer dans tous les instans de la journée. D'ailleurs, je n'ai pu supporter l'idée d'adopter, pour mes enfans, mademoiselle Ulrique et M. son frère. Il y a ici, depuis quinze jours, un

jeune Anglais, très-beau et très-aimable, qui s'appelle Selby; il a eu l'avantage de plaire à mademoiselle Ulrique, qui met en usage tous ses moyens de séduction pour lui tourner la tête. C'est une chose à voir que cette coquetterie-là; comme elle est ingénieuse et délicate! Lord Selby paroît ne pas s'apercevoir de son bonheur; mademoiselle Ulrique commence à s'étonner de sa froideur véritablement glaciale; elle me fait l'honneur de me l'attribuer et d'être jalouse de moi, parce que lord Selby préfère ma conversation à la sienne. Ce dépit m'amuse beaucoup, et je ne néglige aucune occasion de le redoubler. Le jeune d'Armilly est avec cet Anglais. Ses parens sont, dit-on, à Londres; lord Selby paroît aimer à la folie cet enfant, qui est, en effet, une créature charmante. Je n'ai jamais vu un extérieur et un maintien plus aimables. J'ai été tout-à-fait surprise de voir madame d'Ermont lui faire cette mine sèche que vous connoissez, et lui lancer de temps en temps des regards foudroyans;

mais elle m'en a donné une explication très-simple, c'est que le père et la mère de ce jeune d'Armilly ont aimé la révolution, et n'ont émigré que dix-huit mois après nous. Ainsi, il est clair que cet enfant est un petit monstre. Adieu, mon aimable amie. Mandez-moi quel est le jour fixé pour la noce, afin qu'au moins je puisse, durant toute cette journée-là, me représenter votre bonheur, et en jouir avec vous.

LETTRE XLI.

La même, à la même.

Berne, ce 1er juillet.

ENFIN, mon amie, j'ai pris un grand parti, il le falloit nécessairement; car toutes mes ressources sont épuisées, et je ne veux pas emprunter. Le hasard m'a fourni un moyen de me tirer d'affaire, et je vais vous le confier sous le sceau du plus grand secret. Il y a environ trois semaines que la baronne de

Pflemmingue conta devant moi qu'elle venoit de recevoir une lettre de Vienne, qui lui apprenoit la mort de la concierge d'une de ses terres; elle ajouta que cette perte l'affligeoit beaucoup, et qu'elle voudroit bien trouver une personne pour la remplacer, et qui eût en même-temps quelques talens, afin qu'elle pût par la suite contribuer à perfectionner l'éducation de Lolotte. Je lui dis sur-le-champ, avec une grande présence d'esprit, que je connoissois une femme très-capable de remplir ses vues, et dont je répondois comme de moi-même. Elle m'objecta qu'elle ne pourroit pas prendre une Française émigrée, parce que le gouvernement ne le souffroit pas. Je répondis que la personne en question est Italienne. Alors la baronne m'a conjurée, avec les plus vives instances, de faire toutes les démarches nécessaires; elle me demanda où étoit cette femme, je lui dis que je ne le savois pas bien, mais que j'allois m'en informer, M. et madame d'Ermont étant partis, je suis très à mon aise

pour composer mon roman, leur présence m'auroit fort gênée; forcée alors de les mettre dans ma confidence, je suis certaine que j'aurois été fort mal secondée par eux, parce qu'ils auroient trouvé mon projet absurde. La baronne veut voyager encore, et ne retournera à Vienne que dans deux ans. J'ai annoncé, il y a plus de deux mois, que je quitterois la Suisse, et que j'irois m'établir en Danemarck, ainsi, tout semble arrangé pour assurer le succès de mon dessein. En conséquence, j'ai écrit à Brême, à mon ami le chevalier d'Iselin; je lui ai tout confié, et je lui ai envoyé le modèle de la lettre qu'il devoit m'écrire pour être montrée à la baronne. J'ai reçu cette lettre, dans laquelle le chevalier, après avoir fait le plus magnifique éloge de mon Italienne (mademoiselle Angelini), m'apprend qu'elle est à Prague, qu'elle lui donne souvent de ses nouvelles; il ajoute qu'il vient de lui écrire pour lui proposer la place que lui offre madame de Pflemmingue. Voilà où nous en sommes, je vous

prie, ma chère amie, dans votre réponse, de me parler de mademoiselle Angelini, qui étoit maîtresse de langue italienne à Paris, qui a donné des leçons à Stéphanie, et qui étoit généralement considérée par la pureté de sa conduite, son instruction et l'excellence de son caractère. La baronne se désole qu'elle soit à Prague, elle auroit voulu la voir, mais il est décidé que si elle accepte, elle se rendra directement de Prague à Vienne, et de Vienne elle ira s'établir à douze lieues de cette ville, dans le superbe château dont elle sera concierge. Il est inutile de vous dire le vrai nom de cette Italienne; vous devinez bien que c'est moi; oui, ma chère amie, je suis déterminée à prendre cette place; j'aurai très-peu de chose à faire, je serai seule et souveraine maîtresse daus ce château pendant deux ans, je ne dépenserai rien, et j'aurai une pension fort honnête, un asile agréable, et deux ans devant moi. Si au bout de ce temps les choses ne sont pas changées, j'attendrai et je recevrai la ba-

ronne avec intrépidité, et je resterai sa concierge, ce que je trouverai beaucoup plus noble que d'être sa *dame de compagnie*, car ce dernier emploi demande une complaisance vague de tous les momens et sans bornes, et par conséquent servile; au lieu que la concierge a ses devoirs tracés, elle est utile, on la paye, cela est tout simple, et quand elle a fait son ouvrage, on n'a rien à exiger d'elle, les heures qui lui restent sont indépendantes. Les dames qui ont des places dans les cours des princes sont dans ce cas, leur temps de service est marqué, mais les dames de compagnie des particulières sont de véritables esclaves, on les traite avec politesse, et même, si l'on est honnête, on a beaucoup d'égards pour elles; mais rien de pire qu'une fausse égalité, j'aime cent fois mieux une subordination bien reconnue et bien réglée. Enfin, l'obligation de rester dans un salon me seroit odieuse, et la nécessité de plaire me rendroit certainement la créature du monde la plus gauche et la plus

maussade. Les personnes bien franches et bien naturelles ne peuvent être aimables que lorsque rien ne les gêne, la contrainte leur fait perdre tous leurs agrémens, elles intéressent par leur simplicité, et ce charme est détruit dès qu'elles ont le projet de plaire : elles sont alors au-dessous des gens constamment apprêtés, elles ont de moins l'avantage de l'habitude et des combinaisons réfléchies ! Aussitôt que mon affaire sera tout-à-fait conclue, je vous en instruirai sur-le-champ, et au lieu de me plaindre, vous me féliciterez, car je vous assure que je serai fort heureuse. Il faut, dans notre situation, écarter le souvenir du passé, et au lieu de regretter ce que nous avons perdu, nous occuper des moyens de tirer parti de ce qui nous reste. Nous avons de l'éducation, des ressources contre l'ennui, les utiles leçons du malheur ; on peut avec tout cela se composer une petite philosophie très-salutaire et très-consolante. J'ai vu tant de concierges parfaitement heureuses ! pourquoi ne le

serois-je pas aussi? Parce que j'ai l'esprit plus cultivé qu'elles? Mais, j'en serai moins désœuvré, j'aurai de plus qu'elles des plaisirs très-vifs qu'elles ne connoissent pas; ainsi, dans un état paisible et doux par lui-même, je jouirai d'une foule d'amusemens dont les autres sont privées; je serai donc la plus heureuse des concierges. Quand je vivois à la cour, j'étois bien loin de me croire un tel bonheur dans l'état que j'avois alors! Vous souvenez-vous de toutes les complaintes que nous faisions dans ce temps? Comme nous étions indignées des noirceurs des intrigans et de leurs succès, de la foiblesse et de l'ingratitude des princes; comme nous étions excédées de l'étiquette et des courses à Versailles? Voilà ce qu'il est bon de se rappeler, et c'est précisément ce qu'on oublie. Il semble, à entendre certains émigrés (madame d'Ermont par exemple), que la cour de France fût un lieu de délices dans lequel nous étions toutes traitées en favorites; cependant cette félicité consistoit à nous ruiner en

chevaux et en grands habits pour aller grossir une foule où l'on étoit perdue, et notre *faveur* se bornoit à recueillir une fois par semaine ces agréables phrases : *A quelle heure êtes-vous arrivée ? Couchez-vous ici ? Partez-vous ce soir ?* Quant à moi, je déclare que je n'ai jamais eu la peine d'y répondre, car je n'ai vu de ma vie en France un prince ou une princesse attendre la réponse d'une question (1). Adieu, mon amie, écrivez-moi deux lettres en réponse à celle-ci, l'une pour moi, et l'autre pour être montrée à la baronne, et je vous prie de vous appesantir beaucoup dans cette dernière sur le détail des perfections de mademoiselle Angelini.

---

(1) C'est-à-dire les jours de représentation. Cela est un peu exagéré ! Mais cette critique est, en général, très-fondée.

LETTRE XLII.

D'Edouard, à son père.

Berne, 26 juillet.

Mon cher papa,

Il nous est arrivé une bien charmante aventure, et je vais vous la conter bien en détail.

Hier lord Selby et moi nous avons été nous promener à pied hors de la ville; nous avions déjà fait une demi-lieue quand nous avons rencontré le baron de Zurlach et son fils qui se promenoient aussi à pied; sur-le-champ ils sont venus à nous, ce qui ne nous a pas fait grand plaisir, et puis nous promenant avec eux, il falloit marcher doucement, parce que le baron est très-gros, et qu'il est tout de suite essoufflé quand il marche vîte. Au bout d'un quart d'heure, M. Emile s'est écrié qu'il voyoit une maison en feu; nous avons regardé à notre gauche, et en effet nous avons vu de loin une chaumière tout en flammes. Aussitôt nous

nous sommes tous mis à courir, excepté le baron qui est resté tout seul. Lord Selby court dans la perfection, et nous a bien vîte devancés. Mais j'ai passé M. Emile; en peu de minutes je me suis trouvé près de la chaumière qui est isolée dans un champ. Une jeune fille assise sur une roche à quelques pas, et tenant deux enfans, pleuroit et crioit, et me dit qu'il y avoit encore dans la maison un vieillard impotent et un enfant malade : lord Selby venoit de se précipiter dans la maison, j'y entrai après lui, tout étoit en feu, je ne savois de quel côté aller, quand j'entendis à droite la voix de lord Selby. J'y fus, il tenoit dans ses bras un vieillard, il me cria : *Prenez l'enfant qui est dans le berceau,* et il disparut. Je me baissai vers le berceau, l'enfant étoit pâle et avoit les yeux fermés; il dormoit; je le crus étouffé par la fumée, ce qui me fit une peine affreuse. Cependant, dans l'incertitude, je le pris et je me hâtai de sortir. Un gros morceau de bois enflammé me tomba sur l'épaule,

mais heureusement ne toucha pas l'enfant. Dans ce moment il ouvrit les yeux et pleura, et moi alors transporté de joie, je m'élançai hors de la chaumière. Ce fut précisément dans cet instant que M. Emile arriva : je lui dis que tout étoit sauvé. A ces mots son premier mouvement fut de vouloir me prendre mon enfant : je ne l'aurois pas cédé pour l'empire du monde, et je repoussai très-rudement M. Emile, qui sur-le-champ se retourna vers la chaumière et y entra à mon grand étonnement, quoiqu'il sût qu'il n'y eût personne. Il en ressortit une minute après avec une partie de son habit et tous ses cheveux brûlés, mais tenant le berceau de mon enfant, qu'il m'apporta en disant : *Du moins j'aurai aussi sauvé quelque chose.* Ce trait n'est-il pas charmant ! Je ne m'y serois jamais attendu de la part d'un jeune homme dont j'avois si mauvaise opinion; je l'embrassai de tout mon cœur, et je mis mon enfant dans le berceau ; j'ôtai mon habit dont je le couvris, car l'air du soir com-

mençoit à être froid. Cependant lord Selby avoit posé son vieillard sur le gazon, et l'ayant questionné, il sut que la chaumière appartenoit au fils du vieillard, qui, avec sa femme et son fils aîné, étoient allés à la ville vendre des œufs, du lait et des légumes ; ils avoient laissé à la maison le vieillard, une jeune servante et trois enfans dont le dernier âgé de trois ans (celui que j'ai sauvé), étoit un peu malade et couché. Le feu prit on ne sait comment, et tout-à-coup avec une grande violence ; la servante épouvantée, sortit précipitamment avec les deux enfans, oublia le pauvre petit malade, ne s'en ressouvint que lorsqu'elle fut hors de la chaumière, et n'eut pas le courage d'y rentrer. Il n'y avoit pas dix minutes que nous étions sortis de la maison, quand nous vîmes arriver du monde de tous côtés, et aussi le baron de Zurlach, qui s'est fort bien conduit dans cette occasion, car il a donné aux malheureux incendiés autant que lord Selby. On a fait venir une charrette, sur laquelle on a mis

le vieillard pour le transporter à cinq ou à six cents pas de-là dans une autre maison de paysan où cette famille a été établie par les soins de lord Selby. J'y ai moi-même porté mon enfant ; je l'ai bien recommandé ; et avant de m'en aller j'ai vu son petit établissement qui est fort propre. Cet enfant, quoiqu'un peu pâle, est le plus beau garçon du monde : ce pauvre petit, quand je l'ai baisé dans son berceau pour lui dire adieu, m'a souri ; les larmes me sont venues aux yeux. Quel bonheur pour moi, cher papa, d'avoir sauvé la vie de ce cher petit ange ! Pendant toute la nuit entière je n'ai pensé qu'à lui. Je me suis levé de grand matin, et j'ai supplié lord Selby de me permettre d'aller revoir mon enfant et d'y mener un médecin. Lord Selby a souri, et avec sa bonté ordinaire m'a dit qu'il y viendroit avec nous, parce qu'il seroit bien aise de revoir aussi son vieillard. Nous y avons donc été tous les trois, lord Selby, un médecin, et moi. Mon enfant se porte bien, le médecin dit qu'il est

très-bien constitué, ce qui m'a fait un grand plaisir. Vous sentez, cher papa, comme je m'intéresse à la vie de ce pauvre petit. Je l'ai bien caressé, il n'est pas du tout grognon, il m'a souri plusieurs fois, il a un sourire charmant, je n'ai jamais vu un si bel enfant. Son père et sa mère étoient là, qui nous ont bien remerciés en pleurant; lord Selby leur a donné cinquante louis, le baron de Zurlach leur a donné autant; en outre madame la baronne de Pflemmingue, chez qui nous avons dîné, a fait une quête pour eux, ce qui joint à ce qu'elle a donné, ainsi que M. Trumann, a produit la somme de cinquante et deux louis. Ces pauvres incendiés sont bien reconnoissans. Pour moi, je fais habiller mon enfant; Eugène et Lolotte font habiller tous les autres, et nous avons décidé qu'Emile donneroit de petits draps et des couvertures pour le berceau qu'il a si courageusement sauvé. Tant que nous resterons à Berne, j'irai tous les jours voir mon cher enfant, et j'avoue que je

serai bien fâché en m'en allant de penser que je ne le reverrai plus.

Je suis obligé de finir bien vîte cette lettre, parce que lord Selby m'attend pour faire une réponse en allemand à une lettre d'affaires qu'il a reçue hier. Adieu, cher papa; votre fils vous embrasse de toute son ame.

LETTRE XLIII.

*De M. de Bossière, à M. d'A***.*

Zurich, ce 27 juillet 1794.

Je vous remercie de vos offres, mon cher ami; la Providence vient de m'envoyer un secours inespéré qui nous tire absolument d'embarras. J'ai reçu cent vingt louis de Paris, qui ont été adressés à M. D***, à Zurich, avec un billet d'une écriture inconnue, par lequel on le prioit de me remettre cet argent (1). Avec ce petit fonds et notre travail,

---

(1) Le lecteur doit se rappeler que cette somme vient de Mélanie. *Voy.* la lettre 39.

nous voilà, grâce au ciel, hors de toute inquiétude. Mélanie est partie : cette séparation a été douloureuse ; cependant c'est une grande consolation pour nous, de voir enfin un sort assuré à cette enfant si chère! Elle a une place honorable, elle sera attachée à une princesse aimable et vertueuse, elle vivra dans une cour agréable, et j'espère qu'elle pourra s'y établir par la suite d'une manière convenable. Vous êtes inquiet de la dépense que j'ai dû faire dans cette occasion pour ma fille ; mais je n'en ai fait aucune, car on a payé son voyage, chose à laquelle je ne m'attendois pas. Elle est partie à frais communs avec une femme et son mari, de la connoissance de M. D***, qui vont directement à ***, en outre madame D*** lui a prêté un domestique de confiance qui fera tout le voyage avec elle. Je vous assure, mon ami, que si j'étois aussi tranquille sur le sort de mon fils, je me trouverois heureux ; lorsqu'on est père, et qu'on n'a point d'inquiétudes pour ses enfans,

on est sans effort courageux et résigné.

Ma sœur est bien abattue du départ de sa nièce; Mélanie de moins laisse dans toutes ses journées un vide irréparable. En effet, mon ami, qu'une maison est triste lorsqu'on n'y voit plus une fille bien aimée sur laquelle les yeux se reposoient avec tant de plaisir, et dont la jeunesse, les agrémens et la gaîté causoient de si douces distractions! Ma sœur répète qu'elle est charmée de l'heureuse cause de cette séparation, et certainement elle dit ce qu'elle pense; néanmoins à l'heure où Mélanie se mettoit au piano pour chanter, ma sœur s'efforce en vain de cacher des pleurs qui s'échappent malgré elle; à dîner, à souper, elle éprouve le même mouvement, en voyant sur la table ce couvert de moins et cette place vide!.... Elle disoit hier que les premiers momens d'une absence qui doit être longue, ont presque toute l'amertume de la séparation produite par la mort; une infinité de petits détails leur donnent cette funeste ressemblance, et

sur-tout l'idée terrible que peut être on ne se reverra jamais !

Adieu, mon ami, écrivez-nous le plus souvent que vous pourrez. Songez que dans la solitude où nous vivons, des lettres d'un ami tel que vous sont de véritables bienfaits.

LETTRE XLIV.

Lord Selby, à M. d'Armilly.

Berne, ce 27 juillet.

J'ai une si plaisante histoire à vous conter, monsieur, que je me flatte qu'elle pourra distraire un moment madame d'Armilly de sa profonde mélancolie. C'est pour moi une très-douce espérance, et qui me fait entreprendre avec grand plaisir une assez longue narration. Je sais qu'Edouard, qui n'épargne pas les détails dans ses lettres, sur-tout lorsque c'est à vous qu'il écrit, vous a parlé du baron de Zurlach et de sa famille, et que vous n'ignorez pas que mademoiselle Ulrique

chante fort bien, et que Charles, mon valet de chambre, alloit souvent chez elle pour l'accompagner du violon. Quand je partis pour Lausanne, je le laissai à Berne à la prière de mademoiselle Ulrique; à mon retour, je lui demandai s'il avoit fait souvent de la musique chez le baron; il me répondit qu'il y avoit passé régulièrement deux ou trois heures par jour. Vous savez que j'aime ce jeune homme; il est fort borné, et ne m'est pas très-utile, mais je le connois depuis l'enfance: il fut recueilli dans la maison par feu mon père, qui vouloit le faire élever avec moi; Charles n'aimoit que la musique; on ne put lui enseigner que très-imparfaitement à lire et à écrire; on prit le parti d'en faire un musicien; sa paresse ne lui a pas permis de se perfectionner dans cet art; il n'a qu'un joli talent de société, et toute son ambition s'est bornée à entrer à mon service. Mardi dernier, il me dit mystérieusement, le soir en me déshabillant, que mademoiselle de Zurlach l'avoit chargé

de me dire qu'elle désiroit m'entretenir en particulier le lendemain matin à midi, et qu'elle me conjuroit avec les plus vives instances de ne point manquer à ce rendez-vous. Ma surprise fut extrême, car je n'ai été en tout que deux fois chez le baron, et seulement depuis notre aventure de l'incendie : il est vrai que mademoiselle Ulrique, dans les premiers temps de mon séjour ici, me traitoit avec beaucoup de bonté, mais bientôt, passant d'une extrémité à l'autre, j'ai eu lieu de croire que je m'étois attiré son inimitié par quelque faute involontaire que j'ignore. L'air mystérieux de Charles me fit imaginer qu'il étoit plus instruit qu'il ne vouloit le paroître ; je le questionnai, il se troubla, pâlit, rougit ; je devins plus pressant : enfin, après un moment de silence : eh bien, monsieur, me dit-il, c'est de moi dont il s'agit. — Comment, de vous ? — Oui, mylord.... Et j'espère que mylord ne m'en voudra pas.... De moi-même : je n'y aurois jamais pensé, mais je ne pouvois

pas refuser une fortune comme celle-là ... Eh bien, au fait, interrompis-je, vous voulez me quitter pour entrer au service du baron? A cette question, Charles faisant un sourire dédaigneux : Dieu merci, dit-il, je ne servirai plus personne; non, mylord, vous ne comprenez pas l'affaire. Il est question d'un mariage pour moi... — D'un mariage? Et avec qui ? — Mylord, vous allez vous fâcher.... — Oui, si vous persistez à ne vouloir pas me répondre. Quelle est donc la personne que vous devez épouser? — Puisque mylord l'ordonne, je dois le dire. C'est mademoiselle de Zurlach. — Mademoiselle de Zurlach!... — Oui, mylord, elle-même. — Et le baron y consent? — Oh! le baron! ce n'est pas ce qui nous inquiète : il n'a pas le préjugé de la naissance lui! bien au contraire. — Mais dans ce cas, votre affaire est tout arrangée. Que me veut donc mademoiselle Ulrique? — Mylord, elle vous expliquera cela; et je vous conjure d'aller lui parler.

Ce dialogue que je vous traduis en français, fut beaucoup plus long; mais voilà tout l'éclaircissement que je pus tirer de Charles. Vous pouvez juger de mon étonnement. Malgré tout le jacobinisme du baron, je ne pouvois concevoir un tel degré d'avilissement de sa part, car j'avoue que celui de sa fille me surprenoit moins : elle a une grossièreté si révoltante, des manières si libres, qu'avec les principes outrés de démocratie et de *philosophie moderne* dans lesquels elle est élevée, je trouvois simple que, manquant absolument d'esprit, de pudeur et d'élévation d'ame, elle n'eût pas senti l'absurdité et la bassesse d'un choix si ridicule, et qu'elle fût séduite par un talent agréable et une jolie figure. La curiosité me fit accepter le rendez-vous qu'elle m'avoit donné. J'y fus le lendemain à l'heure indiquée; le baron étoit sorti, mais sa fille m'attendoit; on me fit entrer dans son petit salon de musique, où je la trouvai seule. Elle commença, d'un air fort dégagé, par me re-

mercier de mon exactitude, elle me fit asseoir à côté d'elle, ensuite elle me demanda cavalièrement si Charles m'avoit parlé. Je lui rendis compte de ce qu'il m'avoit dit. Je crois, reprit-elle en riant, que cela vous a bien surpris, aristocrate comme vous l'êtes!... Sans répondre à cette première attaque, si neuve et si spirituelle, je lui demandai en quoi je pouvois lui être utile; elle me répondit qu'elle désiroit que je parlasse à son père, pour lui faire la première proposition de ce mariage. Comment, m'écriai-je, monsieur votre père ne connoît donc pas vos sentimens? — Oh! il ne s'en doute pas. — Et vous voulez que ce soit moi qui l'en instruise? — Mais c'est tout simple; c'est vous qui devez faire la demande, comme tenant lieu de père à Charles. — Je ne peux guères me regarder comme le père d'un homme de mon âge. D'ailleurs, Charles a un père qui exerce à Londres le métier de cordonnier. — Ça n'est pas vrai; il est retiré du commerce. — Non, mademoiselle; si Charles vous

a dit cela, il a menti. — Au reste, ça m'est égal : un cordonnier est un homme tout comme un autre ; tous les hommes sont nos semblables ; mais enfin, puisque Charles n'a personne pour faire la demande, il faut bien que vous la fassiez : au moins vous ne nierez pas que vous devez le regarder comme un frère ; vous avez été élevés ensemble ; votre père l'aimoit comme son enfant. — Mais mademoiselle, mon père ne l'a point adopté, puisqu'il l'a laissé dans son état, et la preuve que je ne le regarde point *comme un frère*, c'est qu'il est mon valet de chambre. A ces mots, mademoiselle Ulrique rougissant de colère et me lançant un regard rempli d'indignation : Voilà bien le langage d'un aristocrate, s'écria-t-elle ; c'est affreux, c'est indigne de parler comme ça d'un jeune homme avec qui l'on a été élevé depuis le berceau, parce qu'il n'est pas le fils d'un duc. Pour moi je le préfère à tous les mylords de l'Angleterre. Je sentis tout ce que ce dernier trait avoit de piquant pour moi ; mais

ne relevant point cette épigramme : Permettez-moi, mademoiselle, repris-je, de vous demander si vous avez bien réfléchi à une résolution si extraordinaire? — Oh oui, toutes mes réflexions sont faites. Je l'aime, et je n'aurai jamais d'autre mari que lui. — Mais vous le connoissez à peine ; d'ailleurs, vous n'avez pu vous entretenir avec lui qu'en français, et il l'entend si peu et le parle si mal, qu'il est impossible que vous puissiez avoir une idée même superficielle de son caractère et de son esprit. — Oh! moi, je ne me soucie pas des beaux discours, je n'aime pas les savans. — Comment seroit-il possible que mademoiselle de Zurlach épousât un homme que tout le monde a vu ici à mon service? — Je me moque du qu'en dira-t-on; d'ailleurs, j'ai arrangé cela, je l'épouserai ici secrètement, et puis nous partirons, nous retournerons dans notre pays, où personne ne le connoît. — Et vous pensez que monsieur votre père ne mettra point d'obstacle à un tel dessein? — Et pourquoi mon père

s'y opposeroit-il ? lui qui dit toute la journée que la noblesse n'est qu'une bêtise, que tous les hommes sont parfaitement égaux, et que les sans-culottes ont cent fois plus de bon sens, d'esprit et de vertu que les nobles ! — La noblesse n'est qu'une chose de convention, ainsi que beaucoup d'autres établies dans la société ; et sans examiner si cette convention est utile ou absurde, je conviens assurément qu'elle ne donne aucun mérite réel, puisque le vrai mérite vient de l'ame ; et j'aurois tort de vous nier, mademoiselle, qu'il y a des gens d'une grande naissance qui ont des sentimens bien bas, tandis que beaucoup de roturiers en ont de fort nobles. Il n'est pas nécessaire d'être démocrate pour reconnoître ces vérités ; personne ne les conteste, du moins parmi ceux qui ont du bon sens : ainsi le cas que l'on peut faire de la naissance n'est point un *préjugé*, ce n'est que le prix qu'on attache à une convention généralement reçue, et qui, tant qu'elle subsistera, fera raisonnable-

ment considérer la naissance comme un avantage ; il y a une différence extrême entre respecter des conventions établies, ou adopter des préjugés nuisibles ou ridicules ; les conventions établies sont des espèces de lois, et l'on doit se soumettre aux lois, alors même que la raison ne les approuve pas, dès qu'elles ne prescrivent rien qui soit contraire à la morale. Par exemple, toutes les formules de politesse et presque toutes les choses de pure bienséance ne sont que des conventions, et il y en a même de si frivoles, que l'on a peine à concevoir que tout le monde s'accorde à les suivre. Néanmoins si on rejetoit cette espèce de joug, on seroit chassé de la société, car on seroit universellement accusé d'une grossièreté intolérable et d'une effronterie choquante. A présent souffrez que je vous demande si une jeune personne, fille d'un homme de qualité, ne se soustrait pas à toutes les conventions établies, et ne manque pas à toutes les convenances reçues, lors-

qu'elle se décide à épouser un domestique? — Oh! je n'entends rien à tous ces grands discours là. — Mais avez-vous prévu les suites de votre projet, en supposant même que monsieur votre père l'approuve? Songez-vous que toute votre famille se brouilleroit avec vous? — Qu'est-ce que ça me fait? mon père est assez riche pour que nous puissions nous passer d'eux tous. — Mais toutes les personnes de votre classe refuseront de vous voir. — Tant pis pour elles; je ne m'en soucie guères. — Avez-vous pensé que votre beau-père, cordonnier, et sa femme, et votre beau-frère, marchand de chandelles, en apprenant la nouvelle de l'étonnante fortune de Charles, iront vraisemblablement s'établir près de vous? — Et ben, après je leur ferai fermer ma porte; je ne serai pas obligée de les recevoir. — J'aurois cru le contraire. Mais du moins vous conviendrez que Charles ne pourroit pas les traiter ainsi! — Oh ben, nous leur donnerons un peu d'argent pour qu'ils s'en aillent. — Vous rou-

girez donc d'eux. Vous céderez donc à ce que vous appelez préjugés, et précisément lorsque votre devoir le plus sacré seroit de les braver, car vous serez leur fille et leur sœur? Sentez donc qu'il n'est pas aussi facile que vous le pensez, de se mettre entièrement au-dessus de l'opinion; toutes ces jactances démagogues peuvent se soutenir, tant bien que mal, dans la conversation, mais dans le fait, de tels projets sont impraticables. — Je vois bien que vous dites tout ça pour me dégouter, mais c'est inutile. Comme mademoiselle Ulrique achevoit cette phrase, la porte s'ouvrit et son père parut. Ah! ah! s'écria-t-il en riant, je vous y prends!..... Eh bien, ma fille, pourquoi fais-tu ta petite mine boudeuse? Eh mais, mon Dieu, je ne suis pas un mentor intraitable, et si je trouble *les rendez-vous*, du moins je ne les défends pas. Ce discours me fit d'autant plus facilement connoître la méprise du baron, que je n'ignorois pas que dès les premiers temps de mon arrivée, il m'a-

voit destiné le bonheur de devenir son gendre; ainsi son erreur me causa un embarras très-réel. Je balbutiai une réponse très-insignifiante, et je me disposois à sortir, lorsque mademoiselle Ulrique m'arrêtant : Non, non, dit-elle, vous ne vous en irez pas. Papa, poursuivit-elle, j'ai prié mylord de te demander quelque chose, et il n'ose pas; mais force-le de te le dire. En disant ces paroles, mademoiselle Ulrique baisa la joue de son père, et sortit précipitamment. La petite folle! s'écria le baron. Convenez, mylord, que cette naïveté là vaut bien la pruderie de vos Anglaises?..... Mais sachons donc ce grand secret que vous devez me déclarer; allons, du courage! Que diable! je ne suis pas imposant de mon naturel, et d'ailleurs, je suis rempli d'estime et d'amitié pour vous, ainsi j'ai quelque droit à votre confiance. Le baron avoit beau m'encourager, je restois immobile et muet, car j'étois véritablement stupéfait de l'inconcevable effronterie de sa fille, et je maudissois inté-

rieurement la sotte curiosité qui m'avoit fait accepter ce ridicule rendez-vous ; enfin, vivement pressé par le baron : Non, monsieur, lui dis-je, non, je ne m'acquitterai point de cette étrange commission, car je ne le pourrois sans une insolence extrême.... Mais, mon cher, vous extravaguez, interrompit le baron. Est-ce donc parce que je suis démocrate ? Parbleu, mes opinions ne m'empêchent pas de sentir que si vous aviez du goût pour ma fille, vous lui feriez infiniment d'honneur : tenez, je vais vous parler sans déguisement ; je me suis bien aperçu que la petite avoit de l'inclination pour vous, et que sans faire semblant de rien, vous vous entendiez. Me croyez-vous donc assez simple pour avoir imaginé que votre Charles venoit ici tous les jours, seulement pour faire de la musique ? Il ne falloit pas être bien fin pour supposer de petits messages secrets ! Et puis Ulrique l'attendoit avec tant d'impatience ! Et quand j'entrois par hasard dans la chambre, je les trouvois toujours ja-

sant, et ma fille avoit tant d'envie que je m'en allasse !.... Depuis trois semaines je m'amuse à l'excès de tout ce petit manége; je suis un vieux routier, et je vois clair avec mon air tout uni; à présent vous devez être à votre aise, ainsi expliquons-nous franchement. — M. le baron, vous êtes dans l'erreur. Mademoiselle votre fille ne pense nullement à moi. Mon valet de chambre me dit hier au soir qu'elle avoit à me parler. Je me suis rendu à ses ordres. Elle m'a fait une confidence qui n'a aucun rapport à moi, et qui est telle que je ne puis la regarder que comme une mauvaise plaisanterie que mon respect pour elle et mon estime pour vous m'empêchent de vous répéter. A ces mots, le baron très-surpris et très-attristé, me déclara nettement qu'il exigeoit absolument que je lui découvrisse ce mystère. Je m'en défendis en vain; il fallut céder; je lui rendis un compte très-succinct, mais exact, de ce qui s'étoit passé. Il m'est impossible de vous donner une idée de la colère et de la rage

de ce malheureux père, d'autant plus à plaindre qu'il ne doit attribuer la bassesse de sa fille qu'à l'éducation qu'elle a reçue, et aux discours insensés qu'elle entend répéter chaque jour depuis cinq ans. Le baron, transporté de fureur, courut à la porte pour aller chercher sa fille, mais mademoiselle Ulrique nous avoit fait l'espiéglerie de nous enfermer à double tour, apparemment de peur que je ne m'échappasse pour ne pas faire sa commission. Le baron tempêtant, jurant, s'élança vers les sonnettes, et se pendit aux cordons avec une telle impétuosité, qu'ils lui restèrent dans les mains. Comme il avoit cassé les ressorts, les sonnettes n'allèrent point, et personne ne vint; alors nous ouvrîmes une fenêtre qui donnoit sur la cour, et le baron se mit à crier d'une manière si forcenée et si effrayante, que toute la maison fut en rumeur. Je le priai de se calmer, en lui représentant qu'il ne falloit pas ébruiter une semblable folie. Je l'assurai que j'allois de ce pas renvoyer Charles en An-

gleterre, et je le conjurai de ne point maltraiter sa fille. On vint ouvrir, et le baron, d'une voix de tonnerre, demanda sa fille; j'étois désespéré de me trouver en tiers à une telle scène; cependant craignant, dans ce premier moment, l'emportement du baron, je crus devoir rester, et j'eus lieu de m'en applaudir. Mademoiselle Ulrique arriva. Aussitôt qu'elle fut entrée, le baron s'avançant à sa rencontre avec des yeux étincelans: Comment, malheureuse, s'écria-t-il, vous voulez épouser un valet? Ce n'est point un valet, répondit mademoiselle Ulrique; c'est un homme à talent attaché à mylord, et qui a été élevé avec lui. D'ailleurs, vous dites que c'est le peuple qui est tout, que c'est lui qui doit être souverain, et que vous faites plus de cas d'un bon sans-culotte que d'un prince. Pourquoi donc vous fâcher de ce que j'aime un roturier? Qu'est-ce que ça fait, puisque nous sommes tous égaux?...... Insolente! interrompit le baron, et il s'avança la main levée pour souffleter

celle qui répétoit si bien les leçons qu'elle tenoit de lui. Je me jetai entre eux deux, et je les haranguai l'un et l'autre de mon mieux. Le baron, suffoqué de colère, se précipita, dans un fauteuil, défit son col et déboutonna sa veste. Mademoiselle Ulrique fut s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre; elle tira de sa poche un éventail, et se mit à s'éventer; elle étoit extrêmement rouge. Moi, je restois debout au milieu du cabinet. Il y eut un moment de silence, au bout duquel je pris la parole, et m'adressant au baron: Soyez indulgent, lui dis-je, pour un moment d'erreur dont mademoiselle de Zurlach sentira bientôt elle-même toute la folie. Sa jeunesse et son inexpérience doivent lui servir d'excuse auprès de vous; vous pouvez l'un et l'autre compter sur ma discrétion; mais il faut que votre prudence seconde la mienne. En achevant ces paroles, je m'approchai du baron pour lui dire tout bas que j'allois sur-le-champ faire partir Charles; ensuite je rentrai chez moi, j'appelai Charles, et

après l'avoir traité, comme il méritoit de l'être, je lui ordonnai de faire ses paquets, parce que je le renvoyois en Angleterre, et que je voulois qu'il partît le soir même. Il fut impossible d'avoir des chevaux ; j'avois pris l'engagement d'aller passer quelques jours à la campagne, à cinq lieues de Berne, de sorte que je laissai Charles à la ville ; mais il devoit partir quelques heures après moi, et c'est en effet ce qu'il a fait. Cette ridicule histoire est devenue la nouvelle du jour, parce que le baron, très-imprudemment, a chassé la femme-de-chambre de sa fille, qui étoit la confidente de cette jolie intrigue. Cette fille en a conté tous les détails, de manière qu'aujourd'hui ce n'est un secret pour personne. Voilà une bonne leçon pour les pères *démocrates, jacobins, philosophes :* il seroit à désirer qu'elle leur fît connoître que, tout bien examiné, la vieille routine d'éducation de nos pères valoit infiniment mieux que certaines méthodes de nouvelle invention, qui, malgré leurs prôneurs, n'ont

servi jusqu'ici qu'à corrompre la jeunesse. Les jeunes gens *politiques* et *esprits forts* ne seront jamais que des pédans présomptueux et des libertins sans pudeur, et les demoiselles, élevées dans le même genre, seront toujours, ou des imbécilles effrontées (quand elles manqueront d'esprit), ou des métaphysiciennes orgueilleuses et ridicules, également dépourvues des grâces et des vertus qui doivent être l'apanage de leur sexe. Adieu, monsieur; nous attendons maintenant chaque jour, Edouard et moi, *notre rappel* à Zurich; nous nous flattons que vous recevrez incessamment l'heureuse lettre datée d'*Oudenaarden;* je conçois tout l'excès de votre agitation, et je vous assure que de mon côté j'éprouve une bien vive impatience de contempler et d'entendre *l'ange* que madame d'Armilly n'a pas élevée comme l'a été mademoiselle Ulrique.

LETTRE XLV.

D'Edouard, à son père.

Berne, ce 29 juillet.

Mon cher papa,

Lord Selby, qui a beaucoup d'affaires aujourd'hui, me charge de mander à mon cher papa la suite de l'histoire de mademoiselle de Zurlach; c'est un inconcevable dénouement d'une bien vilaine histoire. Imaginez, cher papa, que cette malheureuse jeune personne a eu la bassesse de s'enfuir avec son indigne amant!... Charles fit semblant de partir, et se cacha. Nous étions à la campagne; le pauvre baron y vint aussi, mais il avoit laissé mademoiselle Ulrique à Berne, où elle feignoit d'être un peu malade. Deux jours avant sa fuite elle a emprunté secrétement de petites sommes à différentes personnes; ces petites sommes réunies font environ cent louis; en outre, elle avoit de l'argent pour la dépense de la maison; enfin elle a emporté à peu près trois cents louis, ses

bijoux et un superbe nécessaire du baron, qui vaut, dit-on, plus de douze mille francs, et qu'il avoit laissé dans sa chambre. Nous revînmes de la campagne avant le baron, qui y resta encore deux jours après nous. Ce fut le soir de notre arrivée que mademoiselle Ulrique se sauva d'une manière fort simple : elle dit dans la maison que son père lui écrivoit de l'aller rejoindre et de lui apporter son nécessaire, parce qu'il resteroit un mois avec elle dans cette campagne ; de sorte que mademoiselle Ulrique fit faire une malle remplie de ses robes : elle envoya chercher une voiture de louage, et ayant donné des commissions à tous les domestiques, et ne restant dans la maison qu'une espèce de ménagère, elle lui dit que son père lui envoyoit des chevaux et une voiture qu'elle trouveroit à une lieue de Berne. Elle partit ainsi toute seule avec le cocher de louage qu'elle fit arrêter à trois quarts de lieue de la ville. Elle trouva là, en effet, une autre voiture sur laquelle on mit sa malle et le nécessaire;

puis le cocher de louage l'ayant vue monter en voiture, revint à Berne. Les gens de la maison sont restés persuadés, pendant deux jours et demi, qu'elle étoit avec son père, et n'ont été détrompés qu'au retour du baron. Jugez, cher papa, de la désolation de ce pauvre homme! Il a envoyé courir après sa fille; mais sûrement elle ne s'est arrêtée ni jour ni nuit, et ayant d'avance deux jours et demi avant qu'on eût le moindre soupçon de son évasion, elle échappera certainement à toutes les poursuites de son malheureux père. Lord Selby a été tout de suite chez le baron, et a passé trois ou quatre heures avec lui. Il m'a dit qu'il lui avoit trouvé beaucoup plus de colère que d'affliction, et qu'il répétoit toujours : *La fille du baron de Zurlach, séduite par un valet!...* Il dément, dans cette occasion, toute sa démocratie, ce qui fait qu'il n'est intéressant que par sa situation, et qu'il ne peut l'être par ses plaintes. Lord Selby lui a conseillé, puisque le mal est fait, de renoncer à l'idée de ravoir sa fille, et

même de lui assurer une pension, afin que la misère ne la fasse pas tomber dans de nouveaux déréglemens; mais le baron répond à cela, qu'il ne souffrira jamais que sa fille épouse un valet, et qu'il veut se ressaisir d'elle, afin de l'enfermer dans un couvent pour tout le reste de sa vie. Lord Selby dit que cela est affreux à tous égards, et que l'enfant le plus coupable doit toujours trouver un asile de miséricorde dans le sein d'un père. N'est ce pas là, cher papa, une horrible aventure? Elle fait beaucoup de peine à lord Selby, qui se repent bien d'avoir amené ici ce vilain Charles.

Si nous n'avons pas, d'ici à quinze jours, les nouvelles que nous attendons avec tant d'impatience, nous retournerons à Zurich. Cette résolution me fait bien plaisir; cependant, je ne me séparerai pas sans attendrissement d'Eugène et de mon charmant enfant, qui me connoît à présent, et qui me fait toutes sortes de caresses quand je vais le voir. Adieu, cher papa; j'ai achevé les lettres de Gau-

ganelli : c'est un ouvrage bien agréable. Que dois-je lire à présent ?

LETTRE XLVI.

D'Auguste de Palmène, à Edouard.

Paris, ce 23 juin.

O mon ami ! nos malheurs sont au comble ! M. Duplessis a été arrêté hier, uniquement *pour avoir recueilli chez lui les enfans de la veuve d'un noble qui est elle même en arrestation.* La gouvernante de ma sœur est morte, nous ne pouvons plus voir maman depuis huit jours !... Nous logeons maintenant dans un coin de notre maison, mais tout est sous le scellé !... Nous n'avons dans cette déroute que le portier, une servante pour ma sœur, et le vieux Hubert qui ne m'a point quitté. Roussel n'est arrivé ici avec toutes vos lettres que plusieurs semaines après la fuite d'Adélaïde, qui s'est sauvée de Romeval avec madame Roussel le 15 de mai. Nous ne l'avons su qu'au bout de

treize jours. On vouloit la contraindre à jouer publiquement dans les fêtes nationales le rôle de *la déesse Raison*; on croit que c'est ce qui l'a fait émiger. Elle est partie très-précipitamment, et n'a écrit à personne. Au reste, elle est bien heureuse d'être hors de la France, puisqu'elle va trouver son père, sa mère, ses frères et ses sœurs. Il est malheureux que Roussel ne soit pas arrivé avant son départ; elle ne pourra pas recevoir vos lettres, et elle ne sait pas précisément où vous êtes : mais elle vous croyoit en Suisse, et le fermier de Romeval a écrit positivement qu'elle est allée dans ce pays, et que c'est là qu'elle vous cherchera. Que je voudrois vous savoir réunis ! ce seroit une grande consolation pour moi !.... O mon ami ! que nous sommes à plaindre ! Nos inquiétudes pour maman et pour M. Duplessis ne nous laissent pas un moment de repos. Nous pleurons et nous prions Dieu, c'est tout ce que nous pouvons faire. Le jeune André n'est arrivé ici que depuis le départ d'Adélaïde. Je

ne l'ai vu qu'une fois, il n'ose pas revenir. On crait de se compromettre en nous approchant. Cela nous effraie bien, et ce n'est pas pour nous... Je ne sais comment je te ferai parvenir cette lettre, je ne vois plus personne... Hubert est bien bon; mais il est si peureux, qu'il est impossible d'obtenir de lui la moindre démarche. Le portier est encore plus craintif, et il est si effrayé qu'il nous quitte dans deux jours. La servante est une vieille femme incapable de faire une commission. Il n'y a que Dieu qui puisse venir à notre secours.

Suite de la lettre d'Auguste.

10 juillet.

Ah! cher ami, on se charge de cette lettre. Tu la recevras; le plus généreux *jeune homme* me donne toutes les preuves imaginables d'amitié : je ne puis t'en dire davantage. Nous sommes toujours dans la même situation, mais du moins j'ai un ami de plus.

LETTRE XLVII.

D'André, à Edouard.

Paris, 10 juillet.

Cher citoyen,

Je vous envoie la lettre de votre ami, j'ai trouvé un moyen sûr de vous la faire parvenir... Votre infortuné cousin ne sait pas tous ses malheurs..... J'ai découvert, à n'en pouvoir douter, que sa mère sera envoyée au tribunal dans *trois jours*. J'ai en tête un projet, qui, s'il réussit, pourroit la sauver ; je risquerai tout pour y parvenir. Je n'ai que treize ans, mais j'ai du cœur. Je n'ai pas encore eu le temps de m'attacher à la vie, et tout ce que je vois m'en dégoûte si fort, que je l'exposerai sans peine. Adieu, cher citoyen, comptez que je n'abandonnerai point *celui* que vous aimez, et que j'aime aussi comme un frère.

LETTRE XLVIII.

De lord Selby, à lady Elisabeth sa mère.

Lausanne, 5 août 1794.

Ma mère,

Je puis et je dois enfin vous dire les vrais noms de mes amis. Cette famille n'est point irlandaise. Le père s'appelle le comte d'Armilly. Ce nom, très-connu, vous le sera particulièrement ; feu mon père vous en aura sûrement beaucoup parlé, car pendant son séjour en France il se lia intimement avec le comte d'Armilly. Ce dernier vient de reprendre son nom : voici pourquoi. Il avoit laissé en France cette charmante enfant dont je vous ai parlé. Par une suite des malheurs attachés à ce temps, une grande quantité de lettres ou supprimées ou perdues, cause aujourd'hui l'embarras cruel où se trouve cette famille infortunée.... Les parens restés à Paris n'ont pu savoir ni le nom supposé qu'avoit pris M. d'Armilly, ni dans quel lieu il s'étoit

réfugié depuis sa fuite de la Belgique. Cependant, pour éviter (à ce que l'on croit) l'opprobre de jouer un rôle public dans les fêtes impies et ridicules établies par Robespierre, mademoiselle d'Armilly s'est sauvée avec sa gouvernante le 15 de mai dernier : on assure qu'elle est en Suisse, et tout doit le faire présumer. En conséquence, M. d'Armilly a sur le-champ repris son vrai nom, afin que sa fille puisse plus facilement le retrouver. Il a laissé madame d'Armilly près de Zurich, et il parcourt la partie de la Suisse opposée à celle où je suis avec son fils. Moi, de mon côté, avec Edouard que j'ai grand soin d'appeler à présent de son nom de famille, je visite de nouveau Lausanne, Morges, Genève, etc., en prenant tous les renseignemens nécessaires pour découvrir la jeune fugitive que j'ai tant d'envie de connoître. En outre, nous avons fait insérer, dans les gazettes de ce pays, le nom du lieu où réside madame d'Armilly ; ces mêmes articles sont envoyés aux gazetiers de

Hollande, et je vous supplie de les faire mettre dans les papiers anglais, tels que je vous les envoie séparément dans cette lettre. Nous sommes très-persuadés que mademoiselle d'Armilly est en Suisse; mais il ne faut négliger aucune précaution, puisqu'il est possible qu'elle soit dans un autre pays. Vous pouvez mieux que personne, mon excellente mère, juger des inquiétudes mortelles des parens de cette enfant adorée. Ils n'ont aucun détail sur sa fuite; c'est un autre enfant de douze ans qui a mandé cette nouvelle. Il paroît que mademoiselle d'Armilly n'a été suivie que de sa gouvernante; c'est, dit-on, une femme de mérite : mais, si jeune, traverser un pays livré à des brigands forcenés, parcourir des routes teintes de sang, parsemées d'échafauds, de soldats armés et d'espions sanguinaires et vigilans, et sous la seule conduite d'une femme-de-chambre... sans protecteur, sans hommes, sans domestiques!... que de sujets de crainte et d'affreuses anxiétés!... Ce n'est pas la seule peine de cette

malheureuse famille. Une sœur chérie de madame d'Armilly étoit arrêtée, et l'on mandoit, le 10 juillet, qu'elle devoit comparoître devant *le tribunal* le 13, c'est-à-dire être conduite à l'échafaud le 14. On a caché cette accablante nouvelle à madame d'Armilly. La mort de Robespierre la rassure sur le sort de son infortunée sœur, qui vraisemblablement n'existe plus, puisque le tyran de la France n'a péri que le 27.

Mon jeune ami me devient tous les jours plus cher; il a autant de courage que de sensibilité; sa douleur n'est point celle d'un enfant, c'est la douleur d'un homme, elle est profonde, rien ne l'en peut distraire; dans tous les momens, son cœur la ressent avec la même énergie, et son visage en porte l'empreinte avec la même expression; mais il ne gémit point, ne se plaint point, et travaille sans relâche; il consacre à l'étude tous les instans qu'il donnoit à la dissipation avant d'avoir reçu de si funestes nouvelles. Je vous entretiens de gens que

vous ne connoissez point, et qui ne peuvent vous intéresser; mais j'avoue que je me suis tellement attaché à eux, que dans ce moment sur-tout je ne puis m'occuper d'autre chose. Que ne donnerois-je pas pour leur faire retrouver promptement l'intéressante enfant qu'ils cherchent! Adieu, ma mère; je vous récrirai par le prochain courrier pour vous parler de *moi*. Je tâcherai d'y penser un peu d'ici là.

LETTRE XLIX.

Du chevalier d'Iselin, à la baronne de Blimont.

De Brême, ce 15 août 1794.

Je viens de faire, madame, un voyage fort leste et très-fatigant, que l'amitié m'a rendu bien agréable, puisqu'il a été de quelque utilité à madame de Lurcé. Sachant qu'elle partoit sous la seule conduite d'un domestique de louage, je me suis rendu à Bâle où s'est faite notre

première entrevue après une absence de quatre ans. J'ai trouvé notre amie en fort bonne santé, très-fraîche, très-gaie, et tout aussi aimable que sous l'*ancien régime*. Elle a renvoyé à Zurich le domestique de louage qui l'a suivie jusqu'à Bâle; et son banquier, M. D*** lui en a donné un autre qui l'accompagnera jusqu'à Vienne, et qui ne la connoîtra que sous le nom de mademoiselle *Angélini*. Elle parle d'une manière charmante de son nouvel état; je lui ai demandé en grâce de me faire recevoir jardinier ou frotteur dans le même château; et sans aucune plaisanterie, si elle y consentoit, je ferois, pour y réussir, les plus sérieuses démarches. Mais elle n'a besoin de personne, elle se suffit à elle-même; c'est une chose qu'il est bon de savoir pour ne pas s'attacher trop fortement à elle. Vainement elle a voulu me renvoyer, j'ai fait avec elle les trois quarts de la route, et toujours dans les voitures publiques; et si vous avez entendu parler des chariots de poste d'Allema-

gne, vous ne vous représenterez pas sans terreur une personne aussi délicate que madame de Lurcé voyageant jour et nuit d'une telle manière. Eh bien, elle n'en a pas éprouvé la moindre incommodité, sa santé a toujours été parfaite et sa bonne humeur inaltérable. Jamais, sans la révolution, les dames de la cour de France n'auroient connu l'étendue de leurs forces morales et physiques. J'ai quitté notre amie de ***, et je suis revenu fort tristement et sans m'arrêter, à Brême; j'arrivai avant-hier au soir. Je suis tranquille dans cette ville, et c'est beaucoup sans doute aujourd'hui. D'ailleurs nulle liaison intime ne m'y attache, tous mes amis sont dispersés et loin de moi, je suis tout seul, par conséquent je souffre peu; mais je ne vis plus, je végète. Vous me demandez, madame, ce que je pense de la mort de Robespierre; je la considère comme très-funeste au royalisme; mais il faut ici nécessairement que l'esprit de parti s'immole à l'intérêt sacré de l'humanité. Les fureurs insensées de

ce monstre nous servoient mieux que notre persévérance et tous nos exploits ; cependant ce seroit s'associer à son atroce cruauté que de regretter de tels services. Ne nous flattons point : si le gouvernement actuel rappelle les idées morales, par conséquent s'il rétablit la religion et les mœurs, s'il anéantit les décrets inhumains, s'il expie tant de forfaits par la justice et la clémence, enfin si, modéré dans la victoire, il offre à ses ennemis vaincus une paix générale, c'en est fait, la cause des royalistes est perdue sans retour (1).

Le vicomte de *** n'est plus ici, il est je crois à Altona, je m'en informerai plus positivement si vous le désirez. Le

(1) On pourroit croire que tout ce passage est nouvellement ajouté, mais il est entièrement conforme à l'édition de 1797. Je n'ai dans cette nouvelle édition ni ajouté ni retranché un mot ; elle est exactement conforme à la première, et l'on peut s'en convaincre par les contrefaçons qui se débitent ici chez tant de libraires. Dans ces contrefaçons imprimées il y a quatre ans, on trouvera ce même passage tel qu'il est ici.

président de *** que vous avez connu, s'est fait traiteur. Il avoit, comme vous savez, un excellent cuisinier; les amis du pauvre président on disparu avec la bonne chère, le cuisinier, plus fidèle, lui est resté, et lui a proposé d'établir une auberge. Le président a employé, à cet usage, le peu d'argent qu'il avoit sauvé, et grâce aux talens de cet héroïque cuisinier, le commerce prospère. On assure que le président fera une grande fortune, ce qui, vraisemblablement, exaltera encore l'estime qu'il a toujours eue pour les bons cuisiniers.

Nous avons à Brême fort peu d'émigrés; le plus intéressant de tous est le comte de S*** qui vit dans une grande retraite, uniquement occupé de l'éducation de son fils. Cet enfant, qui s'appelle Donatien, n'a que douze ans, et il annonce déjà l'esprit et les vertus de son père : il a une instruction étonnante pour son âge, et sans aucun mélange de pédanterie et de présomption; il est élevé dans les sentimens les plus religieux,

et ces sentimens, si naturels aux ames reconnoissantes, paroissent être nés avec lui. Dans les commencemens de la révolution, par une suite de ces mal-entendus et de ces dénonciations calomnieuses qui ont fait périr tant d'innocens, sa mère fut arrêtée dans une rue par la populace, on l'arracha de sa voiture, on la conduisit à pied dans une place où elle fut vingt fois au moment d'être immolée. Donatien, âgé alors de huit ans, étoit avec elle, la malheureuse mère le tenoit par la main; elle avoit voulu le laisser dans la voiture, mais l'enfant s'elançant après elle et saisissant un pan de sa robe, déclara que rien ne le détacheroit de sa mère en danger; enfin, un secours inespéré tira madame de S*** de cette horrible situation : le peuple fut harangué, se calma, on saisit cet instant pour faire évader madame de S*** qui se réfugia dans la la maison d'un curé. En entrant avec sa mère dans le salon de cet ecclésiastique; Donatien aperçut un crucifix, il courut se précipiter à genoux en s'é-

criant ; *O mon Dieu, je vous remercie d'avoir sauvé maman !*

Je suis sûr, madame, que ce trait vous intéressera ; une mère telle que vous, doit sur-tout en être touchée. Madame de Lurcé m'a promis de m'écrire en arrivant dans son château. Mais sa première lettre sera certainement pour vous, et je vous conjure de me faire part de son *installation* aussitôt que vous en recevrez la nouvelle. Vous représentez-vous, madame, cette figure élégante et noble faisant les fonctions de concierge ? Elle aura l'air de jouer un proverbe... Cette idée ne peut faire sourire que lorsqu'on est près d'elle, et qu'on écoute tout ce qu'elle dit avec tant d'agrément sur ce sujet ; mais loin d'elle, cette pensée me touche et m'attriste. Adieu, madame, recevez avec votre bonté ordinaire l'hommage de mon respect, et l'assurance si vraie de mon ancien et tendre attachement.

LETTRE L.

De madame d'Armilly, à M. d'Armilly.

Kussnacht, ce 15 août.

DANS quel trouble je vous écris...Ah! ne vous effrayez pas en voyant cette écriture à peine lisible.... Elle est peut-être à trois lieues de moi; elle sera peut-être dans mes bras dans deux heures !..... Je viens d'apprendre qu'une jeune émigrée, d'une *figure charmante*, qui s'appelle *Adélaïde*, est retenue depuis six semaines à *Alsteten* par la maladie d'une femme-de-chambre, *la seule personne qui soit avec elle*. Cette jeune personne, dit-on, est d'une grande naissance, elle veille et soigne sa gouvernante avec la sensibilité la plus touchante.... Comme tout cela lui ressemble !... Mes chevaux sont prêts, adieu; ô mon ami, vous seul pouvez concevoir ce qui se passe dans mon cœur!..... Si c'est une fausse espérance, du moins vous en jouirez, comme moi, durant quelques instans.

Si je ne m'abuse point, je ferai partir, demain à la pointe du jour, un courrier, qui vous arrivera peu d'heures après cette lettre.

LETTRE LI.

De la même, au même.

16 août.

HÉLAS! cette espérance si chère n'étoit qu'une illusion!..... Mais, écoutez, mon ami, le récit d'une rencontre extraordinaire, qui fera sur votre cœur l'impression qu'elle a produite sur le mien. Je partis hier à deux heures après midi, dans un état qr'il est inutile de vous décrire : vous l'avez éprouvé vous-même en lisant mon premier billet... J'arrive à Alsteten ; ma voiture s'arrête à l'auberge indiquée; je descends, je demande la maîtresse de la maison ; on me dit qu'elle est dans la cuisine; j'y vais avec Frick le père, que j'avois amené pour me servir d'interprète. Il demande à l'aubergiste

si elle n'a pas chez elle une jeune Française nommée *Adélaïde*. J'entendis parfaitement la réponse de l'hôtesse, qui dit en allemand : *Oui, et la voilà sous vos yeux*. Je me retourne en tressaillant, et je vois une figure qui m'est absolument inconnue.... Je ne pus retenir mes larmes, et j'étois si trembante, que je fus obligée de m'asseoir sur un banc de bois qui se trouvoit derrière moi. Cependant cette jeune fille qui souffloit un fourneau, frappée de l'effet qu'elle produisoit sur moi, me regardoit avec étonnement et timidité. Au bout d'un moment je me levai, je m'approchai d'elle, et je lui dis : Ne pourrois-je pas, mademoiselle, vous entretenir en particulier? Je suis à vos ordres, madame, répondit-elle, mais souffrez qu'auparavant je porte cette potion à une personne malade qui m'attend ; je redescendrai dans quelques minutes. En disant ces paroles, elle prit la casserole qui étoit sur le fourneau ; elle me fit une profonde révérence, et sortit. Mon cœur étoit déchiré; cependant l'intérêt extrême

que m'inspiroit cette jeune infortunée, sembloit y répandre quelque consolation. Elle a seize ans ; sa pâleur et sa maigreur annoncent une santé détruite ; mais elle est belle, elle a un maintien plein de douceur et de noblesse, et le son de voix le plus intéressant que j'aye entendu après celui de notre enfant bien aimée. ! Pendant son absence, je fis questionner l'hôtesse, qui conta que cette jeune personne étoit dans la plus profonde misère depuis que sa gouvernante, dangeureusement malade, ne pouvoit plus travailler pour la faire subsister. En effet, son extérieur n'annonçoit que trop sa situation ; elle n'avoit sur elle qu'un vêtement sale et déchiré, et beaucoup trop court pour sa taille : on me dit qu'elle avoit vendu tous les autres !.... Elle revint ; je la pris par la main, et je la menai dans une chambre voisine. Là, je la fis asseoir auprès de moi, je l'embrassai, et ayant l'intention de lui dire que je voulois lui tenir lieu de mère, je pensai à notre enfant, et les pleurs me coupèrent la parôle.... Elle

s'attendrit, me baisa la main, et je sentis ses larmes couler sur ma main... Enfin, je lui parlai avec la sensibilité que vous me connoissez; alors elle se jeta dans mes bras en sanglotant et en s'écriant : Une mère!... ah! j'en avois une, et je l'ai perdue il y a trois mois... Je lui demandai quel étoit le nom de sa mère. Figurez vous ma surprise, lorsqu'elle m'apprit qu'elle étoit la fille de M. d'Elsenne, de votre ancien et irréconciliable ennemi, et qui, privé en France de la liberté, ne peut envoyer des secours à cette infortunée!... O mon ami, adoptons cette malheureuse enfant! Une telle action nous portera bonheur, le ciel nous rendra la nôtre... Je n'ai pris aucun engagement, j'attends votre réponse. Je lui ai laissé les secours dont elle avoit besoin. Elle m'a montré une reconnoissance noble et touchante; mais quand je lui ai dit mon nom, j'ai remarqué sur son visage une extrême altération, j'ai vu facilement que ce qu'elle a entendu dire de moi dans sa famille, avoit produit en elle de profon-

des préventions. Hélas! comme le dit Addisson, les haines deviennent facilement héréditaires, et l'amitié ne l'est presque jamais. Adieu, mon ami, je vous conjure de me répondre sans délai.

LETTRE LII.

De Juliette, à son frère Edouard.

Kussnacht, ce 24 août.

Je vous avois mandé, mon cher frère, que mademoiselle d'Elsenne ne viendroit avec nous que dans quinze jours, parce qu'elle vouloit rester avec sa bonne, tant qu'elle seroit malade, et nous supposions que la maladie seroit plus longue; mais le médecin que maman y a mené, l'a guérie tout de suite. Il dit qu'elle n'avoit besoin que de boune nourriture; et en effet, au bout de trois jours, elle se portoit bien. C'est une fille très-intéressante, et qui a donné de grandes preuves d'attachement à mademoiselle d'Elsenne : aussi a-t-on trouvé pour elle une excellente placé à

Zurich. Madame D*** la prend à son service, et sûrement elle sera bien heureuse avec une maîtresse aussi bonne que madame D***.

Avant hier à neuf heures du matin, maman fut chez mademoiselle d'Elsenne, et l'amena ici à midi. J'avois bien envie de la voir. Elle est très-belle; elle a de grands yeux noirs, un nez aquilin, une petite bouche; elle est pâle et sérieuse, et elle a l'air fort timide. Gogo et moi nous lui avons fait bien des caresses, mais elle n'a pas encore l'air d'être à son aise, et elle paroît craindre maman d'une façon singulière. Pourtant maman la traite avec une grande tendresse; elle lui donne déjà des leçons, elle la fait jouer du piano, lui apprend à peindre des fleurs et fait des lectures avec elle. Maman ne peut pas se résoudre à l'appeler *Adélaïde;* nous la nommions *Gabrielle*, qui est son second nom de baptême. Cette pauvre jeune personne ne sait pas que son père est en prison, et nous le lui cachons. Adieu, mon cher frère, je vous embrasse; je vous

prie de faire mes complimens à Lolotte, et de lui dire que je voudrois bien la voir.

LETTRE LIII.

De M. d'Armilly, à Juliette.

Fribourg, 30 août.

J'ai reçu vos deux dernières lettres à la fois, ma chère enfant. Vous aurez apparemment manqué l'heure de la poste pour la première; et cela vous arrive souvent. En tout, ma chère Juliette, vous n'avez ni ordre ni exactitude, et c'est un grand défaut, sur-tout pour une femme. Quand vous serez dans le monde, vous verrez continuellement des gens dépourvus de réflexion, tourner en ridicule d'excellentes qualités; vous les entendrez par exemple se moquer des personnes exactes et soigneuses, qu'ils appellent *méthodiques* : soyez néanmoins persuadée que ce caractère est très-précieux pour soi et pour les autres. Une personne négligente,

étourdie et distraite, ne trouve jamais le temps de terminer les choses qu'elle entreprend de faire; elle n'a ni suite ni persévérance, et sans ces deux qualités, on n'atteint aucun but; elle se dégoûte de tout, parce qu'elle ne peut suffire à rien. Elle est toujours surchargée, toujours affairée, et se fatigue inutilement, comme ce pélerin français qui avoit fait le vœu d'aller à Lorette en faisant trois pas en avant et deux en arrière, durant toute la route. Enfin elle s'engage inconsidérément, et manque à presque toutes ses promesses par oubli ou faute de temps; non-seulement elle ne peut servir ses amis, mais elle leur nuit essentiellement, s'ils ont la bonhomie de compter sur son zèle; elle les compromet souvent, en perdant leurs lettres, en ne faisant pas leurs commissions : ajoutez à tout cela qu'une telle personne, loin de pouvoir être économe, se dérange et se ruine sans avoir le plaisir de faire de son argent un usage bienfaisant ou même agréable. Une personne *méthodique*, au contraire, n'est pas volée,

parce qu'elle connoît ses affaires et surveille ceux qu'elle en charge; elle ne paye pas deux fois les mêmes mémoires; elle s'est fait donner les quittances, les a conservées, et sait où les prendre. Tout est chez elle dans un ordre si régulier, qu'elle ne perd jamais un moment à chercher les choses dont elle a besoin. Lui donne-t-on un rendez-vous, on est certain de la trouver à l'heure indiquée; quand ses amis lui écrivent, ils sont assurés de recevoir exactement ses réponses et de véritables *réponses*, c'est-à-dire des lettres répondant avec précision, article par article, aux choses qu'on lui aura demandées. Se charge-t-elle d'une commission? on est sans aucune inquiétude, on ne feroit pas mieux sa propre affaire. Lui confie-t-on des papiers ou un dépôt important? on est et l'on doit être dans une parfaite sécurité. Dites-moi, ma chère Juliette, après avoir lu ces deux portraits, dites-moi, laquelle de ces deux personnes vous semble la plus heureuse et la plus utile aux autres, et quelle est celle que vous choisiriez pour amie!

Sentez donc de quelle conséquence peut être pour la suite de la vie la négligence et le défaut d'ordre dans les petites choses ! Songez d'ailleurs qu'une femme qui communément n'est pas chargée de grandes affaires, ne peut se rendre utile que dans de petits détails ; les soins domestiques sont pour elle d'indispensables devoirs, et comment les remplira-t-elle si elle n'a pas cet esprit d'ordre ? Soyez sûre qu'avec de l'ordre et de la suite, on suffit à tout et l'on surmonte tout. Votre écriture devient très-jolie, mais je n'ai point encore vu de lettres de vous, sans deux ou trois *pâtés,* et en outre elles sont toujours pliées de travers. Tout ce qui sort des mains d'une femme doit avoir un certain air de propreté et d'élégance, et vous n'avez pas encore acquis ce genre de grâce. Je ne sais pourquoi depuis quelque temps vous écrivez sur du petit papier à billet. Beaucoup de femmes choisissent de préférence ce papier pour écrire leurs lettres, mais celles qui ont du goût et qui écrivent bien, n'emploient que du grand papier à lettres. Il est ridicule, et en quel-

que sorte peu poli, d'écrire à ses amis sur un format *in*-16, dont quatre pages n'en valent pas une de papier ordinaire; c'est annoncer qu'on a très-peu de choses à dire. Il y a aussi de la tromperie à donner ces quatre petites pages pour une grande lettre ; ce papier n'est bon que pour des billets d'une rue à l'autre, mais écrire ainsi par la poste, est de mauvais goût. D'ailleurs, il est impossible de bien écrire sur un tel papier ; les répétitions n'y frappent pas les yeux, parce que plusieurs lignes les séparent, quoique dans le fait elles soient très-rapprochées : aussi je n'ai jamais vu de lettres dans cette forme, qui fussent passablement écrites; et sans aucune exception, toutes les femmes écrivant bien, que j'ai connues, ne se servoient que du papier ordinaire (1).

(1) Cette remarque n'est pas aussi frivole qu'elle pourroit le paroître ; elle n'est pas de moi, je la tiens du plus grand écrivain de ce siècle, M. de Buffon, qui, dans les premiers temps où j'ai commencé à publier des ouvrages, me conseilloit de ne composer que sur le grand papier appelé *papier à la Tellière*. C'est celui dont il se servoit toujours, et pour les raisons détaillées par M. d'Armilly.

Je suis étonné que votre maman ne vous ait pas dit tout cela. Dans la lettre que vous m'écrivîtes avant la dernière course de votre mère à Alsteten, en me parlant de nos lectures, vous dites : *ses procédés vis-à-vis de lui.* On vous a répété cinq ou six fois à ma connoissance, que cette expression *vis-à-vis* ne s'emploie qu'au propre, et non au figuré. Par exemple, on dit : *il est vis-à-vis de la table*, et on ne dit point *sa conduite vis-à-vis de moi* (1). Ce n'est pas précisément une faute de langage, mais c'est une manière défectueuse de s'exprimer, comme celle-ci que personne n'emploie : *malgré qu'il, malgré que, malgré qu'elle*, quoiqu'il soit difficile d'expliquer raisonnablement pourquoi il n'est pas permis de placer *que, qu'il, qu'elle*, après *malgré*. Mais si l'on veut bien écrire, il faut suivre les lois établies par les grands écrivains, et fixées par les bons ouvrages. Dans la

(1) M. de Voltaire se moque souvent, avec raison, de cette dernière manière de s'exprimer, que l'on ne trouvera, en effet, que bien rarement dans les ouvrages dignes d'être cités.

même lettre se trouve une faute moins pardonnable. Vous faites d'*épisode* un mot de genre féminin, et il est masculin (1). Il n'est guère excusable, à onze ans, de ne pas savoir au moins de quel genre sont les mots qu'on emploie. C'est comme les femmes-de-chambre, qui font des mots *éventail*, *incendie*, etc., des mots féminins, parce que ne lisant point, elles ne jugent que par l'oreille, qui peut être trompée à cet égard dans ces phrases : *un incendie terrible; donnez-moi un éventail.* Enfin, en louant votre orthographe, je vous dirai cependant que vous ponctuez mal, que vous ne placez pas bien vos accens, et que vous mettez souvent des *i* dans les mots où il faudroit des *y*. Si vous lisiez avec attention, vous apprendriez toutes ces choses, sans qu'il fût nécessaire de vous les enseigner. Par exemple il est étonnant que lisant si sou-

(1) Madame de Staël fait constamment cette faute dans ses ouvrages; c'est une distraction excusable dans une personne qui passe la moitié de sa vie dans un pays étranger.

vent des vers, en apprenant chaque jour un certain nombre par cœur, vous ne sachiez pas encore comment on les écrit. Comment n'avez-vous pas remarqué que les vers libres, c'est-à-dire de mesure différente, ne s'écrivent pas sur le même plan, et que la lettre initiale (ou première lettre) de chaque vers, grand ou petit, doit être majuscule, soit que le vers commence un sens, soit qu'il ne fasse que partie d'un sens commencé? Jetez les yeux sur un de vos petits volumes de poésie, vous verrez ce que je veux dire. Devenez attentive, et vous acquerrez de l'instruction. Les personnes qui ont véritablement de l'esprit, voient tout et remarquent tout, parce qu'elles sont naturellement observatrices, qu'elles aiment à comparer, à découvrir, à deviner. C'est en examinant un papier brûlé qui s'élevoit dans une cheminée, que Montgolfier conçut la première idée de ses ballons. Presque toutes les grandes découvertes dans les sciences sont dues à de petites observa-

tions. Les esprits bornés ou médiocres dédaignent ce genre d'application; ils ne peuvent en sentir l'utilité, et c'est pourquoi l'on rencontre tant de gens ignorans et remplis de préjugés, même parmi ceux qui ont reçu une bonne éducation; car l'éducation la plus parfaite ne peut qu'indiquer la route qu'il faut suivre, et placer l'élève à l'entrée de cette route. Si lorsqu'il est son maître, au lieu d'y marcher avec constance, il la quitte et en prend une autre, l'instituteur est irréprochable, mais tous ses travaux sont perdus.

La manière dont vous me parlez de mademoiselle d'Elsenne, me fait plaisir et ne me surprend pas. Tâchez, ma fille, de gagner son amitié et d'adoucir ses peines. Vous n'ignorez pas l'ancienne inimitié qni subsistoit entre sa famille et la mienne. Cette jeune personne, depuis qu'elle est née, n'a entendu parler de nous qu'avec animosité; les préventions qu'on lui a données lui font envisager comme un malheur de plus, et peut-être

comme une humiliation, la nécessité qui la force à recevoir un asile dans une maison qu'elle a si long-temps regardée comme ennemie de la sienne. Voilà sans doute la cause de sa réserve et de sa froideur; votre complaisance, vos égards et vos soins finiront par obtenir d'elle le retour que l'on doit attendre d'une telle conduite quand elle est soutenue. Mademoiselle d'Elsenne est plus âgée que vous: elle est bien plus à plaindre, et vos parens sont devenus ses seuls protecteurs. Voilà de puissantes raisons pour vous engager à lui montrer dans tous les instans la plus tendre déférence. Combien n'en doit-on pas aux infortunés qu'on oblige! Mais vous n'avez pas besoin de leçons à cet égard, votre excellent cœur vous les fera toutes; et je suis sûr, d'ailleurs, que vous aimez en elle l'objet d'une action touchante et généreuse de votre mère. Adieu, ma chère et bonne Juliette, vous voyez si je m'occupe de vous malgré le chagrin mortel et l'inquiétude déchirante qui m'accablent. Croyez, mon

enfant, que je ne puis vous donner une plus grande preuve de ma tendresse. Je vous enverrai par le premier courrier quelques règles générales sur la manière d'écrire.

LETTRE LIV.

Du même, à la même.

Fribourg, 4 septembre.

Vous savez, ma chère Juliette, que dans la conversation rien n'est plus insupportable que de parler toujours et de n'écouter jamais : de même, dans un commerce de lettres, il est intolérable d'oublier éternellement de répondre aux questions qu'on nous fait ; et c'est cependant une chose très-commune. Les personnes exactes n'ont pas ce défaut. Comme elles répondent sur-le-champ, elles ont présentes à l'esprit toutes les questions qu'on a pu leur faire. Il faut, au moment où l'on veut écrire, relire la lettre qu'on a reçue, et commencer par répondre à

toutes les questions d'une manière claire et précise. En général, il faut tâcher de dire beaucoup de choses en peu de mots, et ne faire de petits détails que lorsqu'ils sont utiles ou agréables par eux-mêmes, ou faits pour intéresser particulièrement la personne à laquelle on écrit. Si un petit détail ne peint rien de nouveau, il est puéril, et l'on doit le supprimer. Dans une de vos lettres vous me parliez de la santé de votre mère, de ses maux de nerfs, de ses insomnies, et vous faisiez ce détail en quatre lignes, et je l'aurois désiré beaucoup plus long; ensuite vous me parliez de tous les pots de confitures que vous aviez faits avec mademoiselle Benoît depuis mon départ, et le seul article de la gelée de groseille et de la marmelade d'abricot tient près d'une page. Si c'est pour m'apprendre à faire des confitures, cela ne suffit pas, car ce détail n'est qu'une description fort diffuse et non une recette. Si vous n'avez pas prétendu m'instruire, à quoi bon cette digression? Voilà *un petit détail*

très-inutile. Quant au style, il faut à tous les âges, et sur-tout au vôtre, s'occuper particulièrement du soin d'exprimer ses pensées avec clarté, et ne parler que des choses que l'on comprend parfaitement. Toute espèce d'affectation est ridicule de quelque genre qu'elle puisse être, et le premier de tous les charmes est le naturel, comme la franchise est la plus aimable de toutes les vertus. Vous savez qu'il faut éviter les répétitions, et de faire rimer les phrases : ce dernier défaut est extrêmement désagréable à l'oreille dans les ouvrages en prose. De certains *hiatus* souvent répétés gâtent absolument le langage ; il y en a cependant d'assez doux, en général tous ceux qui se trouvent dans ces noms grecs que vous connoissez par l'histoire et la mythologie ; les autres *hiatus* sont durs, et les enfans même le sentent si bien, qu'ils les suppriment naturellement en faisant de fausses liaisons. Un des plus durs est *é-é*, comme dans cette phrase : *l'amitié et l'amour* ; c'est pourquoi il faut écrire *l'amour et l'amitié.*

Au reste, si ces *hiatus* se rencontrent rarement, ils n'ôtent rien à l'agrément du style. Beaucoup de gens ont des expressions favorites qu'il répètent sans cesse ; rien n'est plus insipide (1). Vous en avez trois qui sont : *d'abord*, *sûrement* et *pourtant*, ce qui vous est commun avec tous les enfans de votre âge. Je n'ai pu deviner pourquoi ils s'accordent tous dans leur affection pour ces trois mots. Je terminerai ces conseils par une remarque sur les exclamations : il faut ne les pas prodiguer, et ne jamais faire celle-ci que je trouve dans une de vos lettres : *Ah non papa* (2). Prononcez tout haut ces mots, vous conviendrez que le son n'en est pas *flatteur* à l'oreille. A cause de cette équivoque, on n'écrit jamais *ah ! non*. Voilà de ces petites choses qu'il n'est pas permis d'ignorer à onze ans.

---

(1) Je connois un ouvrage imprimé, dans lequel on trouve presqu'à chaque page ces trois mots : *chance*, *d'abord*, *la pensée*.

(2) *Ah non* : j'ai lu aussi cette exclamation dans un livre.

Quand vous aurez quelques années de plus, nous parlerons de l'élégance et de l'harmonie du style, et nous lirons ensemble un excellent ouvrage (*la Poétique française* (1)), qui vous instruira beaucoup mieux que toutes mes leçons. Bien écrire une lettre est un talent aussi utile qu'agréable; et qui devient tous les jours plus rare. Les femmes du dernier siècle étoient, à cet égard, bien supérieures aux modernes; quelles grâces, quelle raison dans les lettres de madame Sévigné, de madame de Coulanges (2) et de madame de Maintenon! Mais alors on n'écrivoit qu'à ses proches ou à ses amis intimes, et l'on écrivoit naturellement; aujourd'hui on écrit à tout le monde : à mesure que le cœur s'est desséché, on a étendu ses liaisons, comme si une douzaine d'amis pouvoient en valoir un véritable! Les jeunes personnes passent leur vie à écrire à tous ces pré-

(1) De M. Marmontel.

(2) Madame de Coulanges n'avoit jamais pu apprendre l'orthographe; mais ses lettres n'en sont pas moins charmantes.

tendus amis, ce qui leur donne immanquablement, à la longue, une grande fausseté de caractère et une extrême affectation, car il faut que ces lettres soient remplies *de sentiment* et *d'esprit*, et cette double prétention n'a jamais produit que des écrits ridicules. J'espère, ma chère Juliette, que vous ne suivrez jamais cette mode extravagante, et que, pour être toujours sincère et toujours naturelle, vous n'écrirez d'habitude qu'aux personnes que vous aimerez véritablement. D'ailleurs, une jeune femme qui écrit à un homme absolument étranger à sa famille, fait une chose que l'on regardoit, avec raison, il y a vingt-cinq ans, comme une légèreté répréhensible; il en résulte aussi un autre inconvénient, celui d'accoutumer une femme au langage de la flatterie, et c'est au fond pour elle tout le charme d'un tel commerce. Dans ces sortes de correspondances, l'homme le moins galant ne manque jamais de louer *la finesse* et *le style enchanteur* de celle qui lui écrit. On prend ces louanges au pied de la lettre,

on veut se surpasser, on multiplie les petites phrases entortillées et le galimathias, et c'est ainsi que l'on finit par devenir une précieuse ridicule. Adieu, mon enfant. J'imagine qu'Edouard a dû arriver avant-hier à Kussnacht; dites-lui que je lui écrirai par le prochain courrier.

Une lettre que je reçois à l'instant m'engage à retourner à Bâle, avec quelque espérance !..... J'écrirai à votre mère en y arrivant.

LETTRE LV.

D'Auguste de Palmène, à Edouard.

Paris, 15 août 1794.

CHER ami, tu as sûrement ressenti tous mes chagrins, partage à présent mon bonheur. Maman est libre, il y a huit jours qu'elle est sortie de prison, ainsi que le bon M. Duplessis. Juge de notre joie. Nous nous sommes tous trouvés bien changés, bien maigris; nous avons souffert !.... O mon ami! imagine

que si ce monstre de Robespierre eût vécu six semaines de plus, maman n'existeroit plus. On avoit décidé qu'elle iroit au tribunal le 13 de juillet, et ce fut le jeune André qui obtint un délai de six semaines. Il lui a véritablement sauvé la vie, en s'exposant à toute la colère de son père, qui est un bien vilain homme. Voici ce que fit cet excellent et cher André : il découvrit, le 9 juillet, que maman devoit aller au tribunal sous trois jours; il venoit me voir en secret, mais il ne m'en dit rien. Le 10, à sept heures du matin, son père partit pour sa maison de campagne, où il passoit sa vie avec des filles d'Opéra. Il laissa André à Paris, et le chargea d'une commission pour le citoyen *Publicola M****, qui est un scélerat qui avoit alors tout crédit. André lui porta le lendemain un billet de son père, qui contenoit ces mots; *Ecoute bien tout ce que te dira mon petit drôle, qui est très-avisé pour son âge, et rends-moi le service qu'il te demandera, à charge de revanche. Salut et fraternité.* André n'a pas voulu me dire ce que c'é-

toit que ce service ; je suis sûr que c'étoit quelque horreur. André donna ce billet au citoyen Publicola, et au lieu de faire la véritable commission de son père, il demanda, de sa part, que maman ne fût pas envoyée au tribunal. Après beaucoup de difficultés, Publicola dit qu'il ne pourroit obtenir qu'un délai, et promit que ce délai seroit de six semaines. André vint me voir le soir, et crut qu'il devoit me conter tout cela, afin de faire prévenir maman, dans l'espérance qu'en six semaines de temps, elle pourroit peut-être se sauver. Juge de ma douleur, en apprennant ce détail !..... André étoit transporté de joie du délai de six semaines ; mais moi je ne pouvois pas m'en réjouir, puisque j'avois ignoré la première condamnation. Cependant je sentois bien tout ce que je devois à ce bon jeune homme, qui me disoit que son père, lorsqu'il reviendroit et sauroit ce qu'il avoit fait, seroit furieux, et le tueroit peut-être... Mais par bonheur le citoyen Aristide resta douze jours à la campagne, et la veille de son re-

tour le citoyen Publicola partit pour Bordeaux; ainsi la chose ne fut pas éclaircie, et maman fut sauvée. Le citoyen Publicola allant visiter la prison où elle étoit, lui apprit ce qu'André étoit venu lui dire de la part de son père. Maman savoit déjà tout par un billet qu'André lui avoit fait passer. Tu vois quelle obligation nous avons à ce jeune homme : sans lui, maman auroit été condamnée à la mort le 13 de juillet.... Oh, jamais nous n'aurons la possibilité d'acquitter un tel bienfait! Du moins nous pouvons lui témoigner dans ce moment une partie de notre reconnoissance : depuis la mort du tyran, les choses sont bien changées; à présent ce sont les méchans qui tremblent. Le père du généreux André est en prison, et l'on croit qu'il sera exécuté. Maman a fait, sans succès, plusieurs démarches en sa faveur, à cause de son fils; le pauvre André est au désespoir, il chérit son père, quoiqu'il en fût traité bien durement; mais toute la méchanceté du monde ne sauroit empêcher un enfant bien né d'aimer son père. Combien donc de-

vons-nous aimer nos parens, lorsqu'ils sont bons! Je ne te parle point d'*Aménaïde,* puisqu'elle écrit une longue lettre à ma tante. Tu peux à l'avenir nous écrire par la poste, sous les noms et à l'adresse indiqués par maman. Donne-nous avec détail des nouvelles d'Adélaïde; elle est sûrement avec vous à présent, mais cela nous fera bien plaisir de l'apprendre positivement. Adieu, mon cher Tancrède, j'ai le pressentiment que nous serons bientôt tous réunis : depuis que maman nous est rendue, j'espère tout de la bonté du ciel. Adieu, je t'embrasse du fond de l'ame.

LETTRE LVI.

Réponse d'Edouard.

Kussnacht, 16 septembre 1794.

M. D*** nous envoya hier toutes vos lettres, cher ami : de quelle inquiétude affreuse elle nous ont délivrés!.... Nous n'avons donc plus qu'un véritable chagrin; mais qu'il est cruel!... Hélas! mon

ami, cette sœur adorée, notre Adélaïde, n'est point avec nous... Nous la cherchons inutilement depuis six semaines... Pas un billet d'elle... aucune nouvelle... Mon père et ma mère sont désespérés! Ma mère succombera à sa douleur! Tu peux juger de ce que je souffre moi-même. Tu n'as, dis-tu, que de bons pressentimens; et moi je n'en ai que d'affreux. Non, je ne serai jamais heureux, et avec cette idée, il est bien triste d'être aussi jeune, et de voir tant d'années devant soi... Cette vie n'est qu'un voyage fatigant, dans lequel il faut éprouver, successivement ou à la fois, tous les genres de peines.... J'ai déjà beaucoup vécu, car j'ai beaucoup souffert. Le malheur m'a tout-à-fait sorti de l'enfance. Amuse-toi, mon ami; reprends les jeux de notre âge, ils sont finis pour moi; je ne suis plus un enfant, je connois la douleur, une douleur profonde, durable, qui ne me quitte point... La sentir ainsi, c'est être un homme.

J'admire le généreux André, et je l'envie. Oui, je t'avoue que j'en suis jaloux;

tu lui dois tant, et tu le sens si bien, qu'il me semble que tu dois l'aimer mieux que moi. Cette pensée me fait plus de peine que je ne puis te le dire. Enfin, je ne serai plus inquiet de ma tante, de toi, de ma cousine. Grand Dieu! que de pleurs j'ai versés en songeant à votre situation?..... Vous êtes paisibles, vous êtes heureux, c'est une grande consolation pour moi. Tu vois André tous les jours; il loge donc chez ma tante? Je trouverois bien simple qu'elle eût recueilli chez elle celui qui lui a rendu un si grand service: réponds-moi là-dessus, je t'en prie. Sais-tu ce qu'est devenu M. d'Elsenne? vit-il? est-il encore en prison? Ces questions sur l'ennemi de notre famille te surprendront peut-être. Mais après tant de catastrophes, est-il possible de regarder encore comme ennemis ceux qui ont échappé à de si terribles dangers? Admire la Providence; la fille de cet homme qui a montré une haine si violente pour mon père, sa fille unique, est avec nous! Ma mère est devenue la sienne; cette jeune personne me paroît

très-intéressante, parce qu'elle est d'une extrême mélancolie. J'aime tous ceux qui sont tristes. Malgré cela, nous ne nous parlons guères; elle ne se mêle jamais à la conversation, elle est timide et même sauvage, mais elle soupire souvent, et alors je lui réponds; quand cela arrive, elle me regarde avec amitié, car ceux qui souffrent s'entendent. Nous quittons la Suisse, et nous y sommes forcés; mon père ayant repris son nom, éprouve des persécutions étranges. Nous allons à *Altona*. Je regrette Kussnacht et notre joli jardin. Ce qui m'afflige le plus, c'est que nous allons être encore bien plus loin de Paris. Adieu, mon ami, je te prie de dire à Aménaïde que le malheureux Tancrède l'aimera toujours, quelque chose qui puisse arriver.

FIN DU PREMIER VOLUME.

